
PRÉSIDENTIELLE
OÙ EST PASSÉE LA CULTURE ?
estivals
lotre
ahier
pécial
Enquête
Le monde
secret
des concer
privés
Rencontre
The Black Keys
Boogie Masters
PLUS
Bertrand Belin
The Daniels
Bloc Party
Douglas Kennedy
L'INTERVIEW
EXCLUSIVE
KEITH
RICHARDS
CHARLIE – TOURNÉE –
60 ANS DES STONES – RÉÉDITIONS

Sommaire



Édito

"Avec le recul, je me suis rendu compte que les Rolling Stones étaient dans leur propre bulle et qu'il y avait forcément un moment où nous devions déployer nos ailes d'une façon ou d'une autre."
KEITH RICHARDS

Par BELKACEM BAHLOULI

Intox, infox



LES IMAGES SONT insupportables. Et le plus insupportable reste ceux qui estiment que c'est du fake, alors que tout n'a jamais été aussi documenté, filmé, analysé. But avoué de ces accusations? Minimiser ce qui se passe en Ukraine, déjà en jouant de la sémantique: Poutine ne parle pas de guerre, mais d'"*opération militaire*". On euphémise d'emblée pour dissimuler l'horreur. Pis encore, les milliers de trolls et autres complotistes soutenant les versions de Moscou afin de tenter d'instiller le doute. Pourtant, le doute n'a aucune place dans les récits des réfugiés et dans les reportages des journalistes sur place. C'est une guerre, bien réelle, avec ses odieux massacres et l'abjecte communication, en particulier des poutinolâtres, notamment en France où, pourtant, l'apologie des crimes contre l'humanité est réprimée par la loi. Et si de nouvelles sanctions atteignent désormais personnellement Vladimir Poutine et son proche entourage, le manque de consensus européen à ce sujet laisse planer une réelle incertitude quant à leur efficacité. Malgré l'héroïsme des Ukrainiens, cette guerre, hélas, risque de durer encore longtemps.

Lors de son récent concert, au New Morning, à Paris, Elliott Murphy rappelait avec un certain humour, décalé certes, mais salvateur en cette période indescriptible: *"Je ne sais pas pour vous, mais moi j'ai vraiment apprécié les cinq minutes de répit dont on a bénéficié entre la fin du Covid et le début de la Troisième Guerre mondiale."* Nous étions fin mars et, depuis, le Covid continue de se répandre, pas de manière aussi forte que lors des précédentes vagues, mais tout de même et, surtout, bien que l'élection présidentielle ait occulté les derniers événements en Ukraine, le risque d'enlisement de ce qui est en train de se transformer en véritable massacre est toujours présent. Comme pour le Covid, on risque d'avoir à apprendre à vivre avec.



PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS!

Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

FESTIVALS

Ouverture de la saison

Les grands concerts et festivals sont de retour dans l'Hexagone. Et les affiches sont sidérantes: on n'avait plus vu cela depuis... près de trois ans. Des Red Hot Chili Peppers à Marcus Miller, en passant par les inusables Rolling Stones.
Pour accompagner le mouvement, nous avons mis en place, depuis le mois dernier, un nouvel agenda dans ce magazine, plus complet, présentant les divers rendez-vous en France comme à l'étranger. Ces listes sont remises à jour quotidiennement sur note site rollingstone.fr, signalant les événements le plus en amont possible afin que vous puissiez réserver vos billets sans attendre. De plus, nous sortirons au cours du printemps un numéro spécial de notre hebdomadaire numérique présentant chaque manifestation.
Parallèlement, notre agenda regorge de dates de nombreux groupes français qui tournent dans des lieux de jauge moindre. Pour 10 à 15 euros grand max, vous pourrez découvrir ces acteurs de la nouvelle scène rock hexagonale.

Rolling Stone

Rolling Stone France

Michel Birnbaum
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

RÉDACTEUR EN CHEF Belkacem Bahlouli
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION Stéphane Chaumet
RÉDACTEUR GRAPHISTE Monika Jakopetrevska

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE Alma Rota

RÉDACTION 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris
TÉL. 01 44 39 78 20

redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : DRISS ABDI, LORAINE ADAM, PHILIPPE BARBOT, LAURENT BAZIN, YVES BIGOT, PHILIPPE BLANCHET, CHARLES BLOCH, XAVIER BONNET, SANDRINE CHESNEL, SAMUEL DEGASNE, MATHIEU DAVID, RENAUD DÉLY, BERTRAND DEVEAUD, ALAIN FRÉTET, ALAIN GOUVRION, LAURIC HENNETON, DOM KIRIS, PHILIPPE LANGLEST, BRUNO PATINO, SAMUEL REGNARD, SOPHIE ROSEMONT, ALMA ROTA, DENIS ROULLEAU, SILVÈRE VINCENT, FRANCIS ZÉGUT

FABRICATION Anne-Lise Gonnet
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ & PARTENARIATS CHEZ L'ÉDITEUR SALES@ROLLINGSTONE.FR

ADMINISTRATION ET GESTION 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris
TÉL. 01 44 39 78 20
PRÉSIDENT Michel Birnbaum

SERVICE DES VENTES À Juste Titres
Pascale Delifer P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL. 04 88 15 12 41

NUMÉRO RÉSERVÉ AUX DÉPOSITAIRES ET DIFFUSEURS DE PRESSE
RÉASSORT ET QUANTITÉS MODIFIABLES SUR WWW.DIRECT-EDITEURS.FR

Service abonnements
OFFRE VALABLE JUSQU'AU 30 JUIN 2022, RÉSERVÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS
TÉL. SERVICE ABONNEMENTS : 09 88 99 47 78
RELATIONCLIENT@ROLLINGSTONE.FR
CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978,
VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS
VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER
À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD
75005 PARIS, FRANCE, OU EN ÉCRIVANT
À DPO@POSITIVEMEDIA.FR
ABONNEMENT : BULLETINS PAGES 8-9
1 AN PAPIER SEUL : 65 € - 1 AN MENSUEL PAPIER + NUMÉRIQUE : 114,90 €
1 AN PAPIER + NUMÉRIQUE (MENSUEL + HEBDO) : 145 €

Penske Media Corporation (PMC)

CHAIRMAN AND CEO Jay Penske
CHIEF OPERATING OFFICER George Grobar
MANAGING DIRECTOR, INTERNATIONAL MARKET Debashish Ghosh
ASSOCIATE VICE PRESIDENT Gurjeet Chima

ASSOCIATE DIRECTOR INTERNATIONAL BRAND & PARTNERSHIP OPERATIONS Francesca Lawrence

Rolling Stone USA
PRESIDENT AND CHIEF OPERATING OFFICER Gus Wenner
EDITOR IN CHIEF Noah Shachtman
EXECUTIVE EDITOR Sean Woods
Lisa Tozzi, Digital Director
CREATIVE DIRECTOR Joseph Hutchinson
DIRECTOR OF CREATIVE CONTENT Catriona Ni Aolain

Jann S. Wenner
FOUNDER AND EDITORIAL DIRECTOR

ROLLING STONE EST UN MAGAZINE ÉDITÉ PAR RS FRANCE SAS SOUS LICENCE DE ROLLING STONE, LLC
FILIALE DE PENSKE CORPORATION

ROLLING STONE N° 142 - MENSUEL, NUMÉRO DE MAI 2022
ROLLING STONE EST UNE PUBLICATION ÉDITÉE PAR RS FRANCE, SAS AU CAPITAL DE 1000 EUROS
RCS PARIS 878 718 436, SIÈGE SOCIAL ET RÉDACTION : 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS
TÉL. : 01 44 39 78 20. DÉPÔT LÉGAL : DEUXIÈME TRIMESTRE 2022. DIFFUSION : MLP.
NUMÉRO DE COMMISSION PARITAIRE : 0123 D 82240. ISSN : 1764-1071. IMPRIMÉ PAR IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE, SQUARE BERTHELOT, 60200 COMPIÈGNE. LES DOCUMENTS REÇUS NE SONT PAS RENDUS
ET LEUR ENVOI IMPLIQUE L'ACCORD DE L'AUTEUR POUR LEUR LIBRE PUBLICATION

www.rollingstone.fr



LE PAPIER UTILISÉ POUR ROLLING STONE EST RECYCLABLE
L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC
ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT



Par YVES BIGOT

Jokerman



"J'ai vu Bob Dylan au Ryman hier soir. Je crois que je suis enceinte", twittait une spectatrice extatique venue entendre la Bonne Nouvelle dans le saint des saints nashvilliens, le 23 mars dernier. À 80 ans tassés, le "Mystery Man" chante chaque soir la totalité de son album *Rough and Rowdy Ways*, à l'exception de "Murder Most Foul".

Quel artiste de sa génération peut se le permettre ? Pas même Neil, ni Bruce, ni Van. Les Rolling Stones peinent à jouer un titre écrit après 1973, McCartney pareil, Brian Wilson tourne en boucle, Joni ne se produit plus. Et aucun, à notre connaissance, n'a déclenché de parthénogenèse.

Lors de la première partie de ce *Rough and Rowdy Ways Tour 2021-2024*, à l'automne dernier, manquait pourtant un titre, qui remplace désormais "Early Roman Kings" dans la setlist, complétant l'obsession de Dylan pour la Rome antique : "Crossing the Rubicon", introduit dix jours après l'invasion russe de l'Ukraine, le 24 février. Comme Jules César le 11 janvier 49 av. J.-C., Vladimir Poutine franchissait alors cette ligne rouge en déclenchant à son tour une guerre civile. Il y a vingt-et-un siècles, elle transformait la République de Rome en Empire romain et son général en très officiel dictateur à vie. Poutine rêve de faire de l'actuelle Fédération de Russie le nouvel Empire russe. On ne sait s'il prononça lui aussi *"Alea jacta est"*, mais il a bien jeté un sort au monde post-1989. L'Histoire est de retour.



FRANCHIR LE RUBICON
La Rome antique est une obsession de Bob Dylan, tout comme l'actualité, qu'il traite par ellipses. Ainsi a-t-il intégré "Crossing the Rubicon" dans sa setlist, le regard tourné vers l'Ukraine, évoquant la ligne rouge franchie par Vladimir Poutine.

© JOSEPH OKPAKO/REDFERNS

Juif ukrainien côté paternel (sa mère est d'origine lituanienne), l'auteur de "Masters of War" et de "With God on Our Side" sait ce qu'il en coûte de se trouver du mauvais côté des rails, métaphoriques ou pas : ses grands-parents Zigma et Anna ont dû fuir Odessa, où son arrière-grand-père Eder Zimmerman était musicien de rue, à la suite des massacres cosaques et du pogrom de 1905.

Dans "Crossing the Rubicon", Dylan emploie la narration homodiégétique pour incarner un personnage spectral, desperado poursuivant un noir dessein - sosie cosmique de Jules César qui franchissait un nouveau Rubicon, cinq ans après le premier, *"au quatorzième jour du mois le plus dangereux"*, celui des ides de mars où se règlent les dettes et où il sera assassiné. Quel message Dylan, qui s'exprime par énigmes et métaphores, cherche-t-il à nous transmettre ? Accuser réception d'un terrible changement de paradigme géopolitique ? Dans le très peu lu *Tarantula* (Macmillan & Scribner, 1971), il écrivait : *"Hitler n'a pas changé l'Histoire, il est l'Histoire."* Poutine s'y voit. Et en bibliste émérite, Dylan nous rappelle que celui *"qui vit par l'épée périra par l'épée"* (Matthieu 26-52). C'est d'autant plus probable que les deux chansons suivantes du shakespearien *Rough and Rowdy Ways* commentent elles aussi deux assassinats de maîtres du monde : "Key West" (William McKinley) et "Murder Most Foul" (JFK).

Puisse la troisième loi de Newton - le principe d'action et de réaction - s'appliquer sous forme d'"Instant Karma" au nouvel Hitler (ou est-ce plutôt Staline ?) déterminé à *"la purification naturelle et nécessaire de la société"* russe, autant qu'à incarner le grand protecteur de l'Occident face à ce qu'il nomme la décadence américano-européenne, comme du christianisme face à l'expansion islamique.

Parmi les huit autres titres que Dylan joue, contrairement à ses contemporains qui sont le plus souvent des tribute bands à eux-mêmes, aucun de ses classiques, un seul semi-tube (nanti d'un Grammy Award, quand même), "Gotta Serve Somebody", ultime reliquat de sa période imprécateur chrétien. Jusqu'à la conception virginale, on n'y avait jamais songé...

Courrier



Donc les Red Hot Chili Peppers sont de retour. On sentait un truc venir et finalement c'est arrivé! Et avec brio, avec la formation qui va bien. J'attends les concerts maintenant, comme tout le monde. Ça va un peu nous rajeunir! **ÉRIC (PAR E-MAIL)**



Midnight Oil

Merci mille fois d'avoir consacré un article important au groupe culte australien. Je les suis depuis mes 15 ans, au milieu des années 1980! Le sérieux de l'entretien, brillamment mené, montre que je ne suis pas le seul fan et de loin. J'attends avec fébrilité l'ouverture de la location des tickets pour replonger dans cette fontaine de jouvence! **NICO (PAR E-MAIL)**



Last Train

Les voici entrés enfin dans la cour des très grands. Et merci surtout à *Rolling Stone* de les suivre depuis leurs tout débuts, car vous faites partie des rares à ne pas avoir pris... le train en marche! Nous avons enfin, en France, un groupe de rock à gros son, fan de tout ce qu'on aime et qui, mieux encore, possède un véritable niveau international. Leur concert à l'Olympia était pour le moins impressionnant et, plus que tout, convaincant. Ensuite, bon, faut être honnête, leur nouvelle pièce prog façon "morceau de bravoure", m'a un peu déconcerté, mais il y a un boulot de dingue dessus, ça aussi, il faut le reconnaître. **JIPÉ (PAR E-MAIL)**

@LawyerNll
J'ai adoré l'article sur Dan Auerbach, que j'adore. Et comme vous je kiffe ses protégés Ceramic Animal. Et vous m'avez fait découvrir Jesper Lindell, merci mille fois pour cela.



Jack White

Mais quel disque, quel disque! Je le redis? Oui, quel disque, il a bouffé du lion le Jack? Mais quel disque. En gros, le disque sort vendredi dernier, je cours l'acheter en vinyle (eh ouais, je respecte les codes), et là, mon ampli explose. Littéralement. J'ai dû en racheter un autre. Et les voisins ne sont pas contents. **PIERRE (PAR E-MAIL)**



Easy Eye Sound

Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai écrit une lettre de lecteur, mais votre dernier numéro le mérite. Le magnifique reportage sur Easy Eye Sound, le studio-label de Dan Auerbach, c'est du journalisme de haut niveau! Personnellement, j'ai commencé à collectionner toutes les sorties de ce label: son esthétique, sa "ligne éditoriale" comme on dit dans votre métier, tout est pensé, réfléchi, tout en restant roots comme on aime. Longue vie à ce label passionnant. Et vive le prochain Black Keys. **CHRISTIAN (PAR E-MAIL)**

ÉCRIVEZ À LA RÉDACTION



REDACTION@ROLLINGSTONE.FR
FACEBOOK.COM/ROLLINGSTONEFR
TWITTER.COM/ROLLINGSTONEFRA
INSTAGRAM.COM/ROLLINGSTONEFRANCE

My Back Pages

Par BRUNO PATINO

La cérémonie des adieux



LE TEMPS DE L'IMPRIMÉ impose, parfois, un rythme décalé. On écrit ces lignes à la veille d'un premier rendez-vous électoral alors qu'elles seront lues au lendemain du second. Le contexte d'émission est connu, celui de réception ne l'est pas. C'est pourtant ce dernier qui, à la fin, s'imposera. Et dira si ce qui est écrit dans les lignes suivantes est totalement à côté de la plaque ou pas au regard de ce que nous vivrons. Au risque de me livrer à une comparaison (très) abusive, il en est un peu de même pour les tournées des grands anciens, qui reprennent la route, à mesure que la pandémie s'estompe. La démarche fleure bon le monde d'avant, en mode "relevé des compteurs". Le tour supplémentaire d'un manège qui ne doit pas s'arrêter. Le message émis est simple, mais ce que le public perçoit, in fine, est un peu différent.

Le grand retour ressemble parfois à une sortie. Ainsi des Rolling Stones. Leur nouvelle suite de concerts, amorcée pendant la pandémie, devait acter un retour à la normale pour *"le plus grand groupe de rock'n'roll du monde"*. Mick remis de son alerte de santé, Keith désormais hors d'âge, et Ronnie qui, toujours, assure. Le décès de Charlie Watts a modifié le message : la vidéo promotionnelle des dates européennes à venir propose une scansion décennale par chapitres ("'62 '72 '82 '92 '02 '12 2022") qui veut nous montrer le côté indestructible du groupe, mais à la voir, impossible de ne pas penser que nous sommes entrés depuis longtemps déjà dans le *last man standing*, où, petit à petit, chacun quitte la scène. Brian, puis Mick Taylor, puis Bill (volontairement, lui), puis Charlie... Désormais, tout s'accélère, et le rideau final n'est pas loin. Que les Stones se produisent à Hyde Park le jour anniversaire du décès de Brian Jones, le 3 juillet, ne fait que renforcer cette impression.

La nouvelle tournée des Rolling Stones, amorcée pendant la pandémie, devait acter un retour à la normale pour *"le plus grand groupe de rock'n'roll du monde"*. Mais...

Paul McCartney, quant à lui, a choisi un titre de tournée (*Got Back*) qui semble l'inscrire dans le cycle de l'éternel retour, où, selon Héraclite, *"la substance demeure, seuls ses états changent"*. L'homme déroule sa carrière comme si elle était désormais prise dans une boucle interminable, en une démarche assez nietzschéenne, et revendique une énergie communicative et festive. Mais le public, lui, entend un récit qu'on répète à l'infini pour qu'il s'inscrive tel quel dans la mémoire collective. Il répond présent mais assiste à une panthéonisation. Un panthéon où il ne s'agirait pas pour le génie liverpuldien d'entrer (il y est depuis longtemps), mais de nous accueillir, sur le mode : *"Entre ici, mon public"*. La patrimonialisation de ses concerts est actée. La setlist n'évolue plus beaucoup, le backing band non plus, la mise en scène encore moins. Seule l'évolution de la tessiture nous montre qu'on érige, petit à petit, la statue finale, et trahit la situation qui, progressivement, se fige pour l'éternité.

Et, enfin, Genesis. Oui, je sais. Genesis. Je fais partie de ceux que le groupe a accompagnés et qui se refusent aujourd'hui à le jeter aux poubelles de l'histoire musicale. Trop jeune pour les avoir vus au Bataclan, en 1973, avec Peter Gabriel (cheveux longs, maquillage blanc, collier étrange et tambourin ou flûte traversière à la main), mais assez vieux pour avoir usé jusqu'à la corde les vinyles de *Selling England by the Pound*, *Trespass* et autre *The Lamb Lies Down on Broadway*. Et fidèle au point d'écouter encore *Seconds Out*, le live qui marquait l'arrivée de Phil Collins au micro du groupe sans changement de répertoire. Le virage *Abacab* a modifié le cours musical des choses en les éloignant de leurs débuts, mais les concerts continuaient à mélanger les deux histoires, en les reliant avec une scénographie digne des Floyd.

C'est pourquoi on aurait dû se ruer sur les concerts du *Last Domino? Tour* à La Défense Arena, d'autant qu'ils étaient précédés de critiques positives, saluant le lightshow à tomber, et le courage et la dignité des musiciens, en particulier de Phil Collins. Mais c'est justement pour cette dernière raison qu'on ne s'y est pas rendu. Ici, pas de "barnum", pas d'ambiguïté entre ce qui était annoncé et ce qui allait être reçu : il s'agissait bien de dire un au revoir définitif à Collins, dont on savait par avance qu'il entrerait sur scène soutenu par Tony Banks et Mike Rutherford, et passerait le concert affalé dans un fauteuil, incapable de se mouvoir. Et pour ceux qui n'auraient pas compris, la diffusion du "Dead Already" de Thomas Newman (du film *American Beauty*) en introduction du show viendrait subtilement (!) expliquer la situation. On a donc séché. Et guère été surpris que Peter Gabriel, s'il a bien assisté à l'ultime concert londonien, n'ait pas daigné monter sur scène, ne serait-ce que pour un rappel.

Que Collins ait fait preuve d'un courage admirable, cela va sans dire. Mais que cela soit totalement en phase avec le spectacle, c'est à chacun, individuellement, de trancher. Et potentiellement d'admettre, avec lucidité, qu'à tout prendre, on peut préférer à l'exhibition de l'adieu final le *"business as usual"* des Stones ou de McCartney, ou encore le message qu'enregistrait Freddie Mercury sur la dernière chanson du dernier (vrai) album de Queen : *The Show Must Go On*. Ou, pour une version française, les derniers vers de la dernière chanson du dernier album de Brel : *"Veux-tu que je te dise/Gémir n'est pas de mise/Aux Marquises"*.



Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. **Arcade Fire**
The Lightning I, II (Columbia)
Après cinq ans d'absence, le collectif de Montréal retrouve toute sa créativité, galvanisé par la production lumineuse de Nigel Godrich. Cette épopée en deux parties, dépassant les six minutes, échappe à notre époque sclérosée en démarrant une montée crescendo vers son final festif, à couper le souffle.

2. **Band of Horses**
Lights (BMG)
Ben Bridwell, le chanteur à la voix haut perchée, est désormais seul en selle pour la nouvelle formule de Band of Horses. Toujours plein de larmes prêtes à jaillir sur des suites d'accords bouleversantes, il lâche la bride sur "Lights", un millésime indie folk-rock, pour surfer sur une houle de guitares abrasives.

3. **Spoon**
The Hardest Cut (Matador)
Formé il y a plus de vingt-cinq ans au Texas, Spoon est resté un secret bien gardé. Quelle claque quand on découvre l'univers subtil du songwriter, Britt Daniel, par le biais de "The Hardest Cut", dotée d'un bon riff sanglant. L'esprit rageur du single nous invite à nous vautrer dans *Lucifer on the Sofa*, un album phénoménal.

4. **KO KO MO**
Last Night a DJ Saved My Life (PIAS)
Quelle idée de génie d'avoir transformé le tube disco 80's de Indeep en une tornade heavy rock. Warren, par son audace guitaristique et vocale, incarne l'école 70's, tandis que K20, le complice percussif, déclenche une avalanche de beats. À retrouver sur *Need Some Mo'*, le troisième album du duo nantais explosif.

5. **The Black Keys**
Wild Child (Nonesuch/Warner)
Vingt ans jour pour jour après la sortie de leur premier album autoproduit depuis Akron, leur ville d'origine, The Black Keys sortent leur 11e album, *Dropout Boogie*. Leur blues revêche a ouvert une voie royale au rock authentique qu'ils continuent d'entretenir, avec une approche mi-sauvage mi-héritage. Comme le démontre ce "Wild Child".

6. **Mick Jagger**
Strange Game (WEA)
Grand lecteur de romans d'espionnage, le "Stone Alone" se régale en collaborant avec le compositeur Daniel Pemberton, pour le générique de la série *Slow Horses*. Dans une ambiance cabaret blues, "Strange Game" dévoile une vision narquoise de looser, décrite par Jagger comme une thématique anti-James Bond.

TOP LECTEURS

CHARTS MAI 22

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

TOP ALBUMS

1 - KEITH RICHARDS
Main Offender
2 - SCORPIONS
Rock Believer
3 - PLACEBO
Never Let Me Go
4 - CYPRESS HILL
Back in Black
5 - GHOST
Impera
6 - GREGOR BARNETT
Don't Go Throwing Roses in My Grave
7 - STEREOPHONICS
Oochya!
8 - SPOON
Lucifer on the Sofa
9 - MIDNIGHT OIL
Resist
10 - THE DIASONICS
Origin of Forms
11 - MIKE CAMPBELL & THE DIRTY KNOBS
External Combustion
12 - POPA CHUBBY
Emotional Gangster

TOP SINGLES

1 - MICK JAGGER
Strange Game
2 - THOM YORK
5.17
3 - RAMMSTEIN
Zeit
4 - RED HOT CHILI PEPPERS
Poster Child
5 - SKIP THE USE
Slaughter
6 - JOE SATRIANI
Pumpin'
7 - THE BLACK KEYS
Wild Child
8 - THE SMILE
Skrting on the Surface
9 - PIXIES
Human Crime
10 - RED HOT CHILI PEPPERS
Not The one
11 - ARCADE FIRE
WE
12 - LIAM GALLAGHER
Everything's Electric

Le Mix

QUOI DE NEUF DANS LE ROCK ?

Joan Jett Rock'n'roll icône

De retour avec un album d'auto-reprises en acoustique, la musicienne confirme sa rock'n'roll attitude et ses convictions. Interview d'une icône. Par SOPHIE ROSEMONT

NOTRE ÉCHANGE par Zoom connaîtra quelques failles de connexion, mais lorsqu'on parle avec Joan Jett, qu'importe l'écran et le décalage horaire : elle semble si proche de nous, si chaleureuse, qu'on a l'impression d'être dans la même pièce qu'elle. Cet entretien, elle le fait sur son téléphone, qui la suit au gré des déambulations de son appartement. On lui demande comment elle se porte : *"Au vu des circonstances actuelles et de l'état de l'humanité, pas si mal. Travailler occupe l'esprit, surtout après deux ans d'arrêt des concerts, ce qui a été un choc pour moi, sans cesse sur la route. Le seul aspect positif de la pandémie, c'est qu'une bonne partie de la population a réalisé l'importance de*

PHOTO DE Kevin Mazur

→ JOAN JETT

ses amis, de sa famille, des gens qui nous entourent et auxquels on ne prêtait pas forcément attention." Ses confinements, Jett les a passés à Long Beach, cité balnéaire située au sud de Long Island. Préservée d'un New York déserté et anxiogène, mais néanmoins étrange à vivre : *"Comme tous les habitants, je sortais une fois par jour marcher sur la promenade du bord de mer. Nous étions tous masqués, veillant à nous croiser à plus de dix mètres, c'était assez perturbant... Puis, au fil des mois, nous sommes redevenus des êtres humains à peu près normaux!"*

Ce ne sont pas moins de 25 titres qui sont revisités dans *Changeup*. Des classiques comme le "Cherry Bomb" des Runaways ou "Bad Reputation". D'autres moins connus du grand public, tels "Victim of Circumstance" et "Oh Woe is Me". Et, même en *unplugged*, ils ne perdent rien de leur mordant.

Cependant, il a fallu plus de quatre décennies pour convaincre Jett de tenter l'acoustique, qui lui semblait *"inconcevable"*. L'idée lui est venue lors d'une projection du documentaire *Bad Reputation*, en Californie, quand on lui a demandé de jouer quelques chansons en acoustique. *"Je me suis révoltée toute ma vie contre ce format, mais j'ai baissé la garde, et lors de la première du film, j'ai joué deux ou trois chansons, notamment 'Bad Reputation'. Et... wow! J'ai réalisé que certaines ne perdaient pas en passant à l'acoustique, au contraire, elles gagnaient une profondeur à laquelle le territoire électrique ne leur permettait pas toujours d'accéder."* Avec son fidèle complice Kenny Laguna, avec qui elle partage le groupe The Blackhearts comme son propre label, Blackheart, elle retourne en studio. Ensemble, ils s'attellent aux morceaux, compositions comme reprises, qui leur viennent le plus facilement : *"Nous nous sommes assis pour jouer... et nous ne nous sommes plus arrêtés!"*

La tracklist de *Changeup* se dessine alors en fonction de l'équilibre des humeurs des mélodies, des tempos et des textes. De quoi rappeler que Jett a toujours parlé des sujets cruciaux de notre société. En écoutant les paroles, tout semble d'actualité : le droit d'être soi-même face à la norme, de ne pas s'enfermer dans un genre ou une sexualité, la nécessité de l'égalité homme-femme, l'empathie nécessaire pour comprendre le monde... *"Cela signifie bien que les choses n'ont pas changé autant qu'elles auraient dû,* déplore-t-elle. *Il y a eu des petites avancées, et c'est très appréciable. Or, vous êtes une femme comme moi, et nous savons toutes les deux à quel point il faut se battre pour ne fût-ce qu'exister dans ce monde dominé par les hommes. Le plafond de verre n'existe pas seulement dans l'industrie la musique, il est partout. Nous nous épuisons à être vigilantes, à veiller à être en sécurité, physiquement et mentalement, à préserver nos idées et nos propos. Être respectée est si difficile..."*

Pourtant, Joan Jett est une icône. Influencée par une Suzi Quatro jadis rapidement broyée par le système, l'inoubliable interprète de "I Love Rock'n'Roll" a ouvert la voie à tant de guitaristes féminines contemporaines. Son parcours a été celui d'une combattante, dès l'époque des Runaways : *"Les journalistes préféraient nous parler de sexe plutôt que de musique. On nous méprisait d'emblée, alors que nous nous savions capables d'en imposer sur scène bien plus que d'autres groupes masculins. On a beau avoir été solidaires, et aimer ce que nous faisions, du moins au début, ça n'a pas suffi. Ma grande chance, c'est d'avoir rencontré d'autres artistes et surtout Kenny Laguna, qui m'a encouragée et accompagnée dans la recherche d'un nouveau contrat."* Avant que l'on se quitte, on demande à la guitariste pourquoi, justement, elle aime tellement le rock'n'roll : *"Parce qu'il nous émeut, nous fait danser, et qu'il frappe directement dans notre os pubien." Don't mess with Jett!* ®



GROUPE La rockeuse a donc revisité les grands titres de son répertoire.

© CARLY EATON

À SAVOIR

EN DEUIL DE TAYLOR HAWKINS
Ayant joué plusieurs fois avec les Foo Fighters, Jett est dévastée par la disparition de leur batteur, à l'âge de 50 ans : *"C'était un musicien talentueux, mais aussi un être de lumière, toujours le sourire aux lèvres, toujours en train de bouger partout. J'espère que sa famille et ses proches pourront trouver la paix après cette tragédie."*

MEAT IS MURDER
Depuis longtemps, Jett est une fervente avocate de la cause animale, et s'illustre régulièrement aux côtés d'associations comme Peta : *"Qui sommes-nous, humains, pour penser que les animaux ne pensent pas, qu'ils sont idiots et dénués d'émotions? Les poulets se reconnaissent entre eux, nous le savons et pourtant, nous les traitons comme s'ils étaient des objets dénués de toute vie..."*

Tambour battant

Trois ans après* Persona, *Bertrand Belin revient tous synthés dehors pour conjurer le chaos.

Par ÉRIC DELON
Photo d'EDGAR BERG

En ce 1er avril frisquet, on retrouve Bertrand Belin, tout de noir vêtu, un café à la main, dans les locaux parisiens de sa maison de disques. Trois ans après *Persona*, son dernier disque, l'arrivée d'une pandémie, le franchissement symbolique de la cinquantaine et une déflagration dans l'est de l'Europe, l'heure n'est pas vraiment à l'euphorie. Le rocker breton à la voix sépulcrale se dit pourtant fier de présenter son septième album.

Intitulé *Tambour Vision*, le nouvel opus a été "cuisiné" en début d'année dernière, dans le studio montreuillois de l'artiste, avec Thibault Frisoni, son fidèle complice musical. *"C'était un peu étrange. Nous nous réunissions au gré des autorisations et des confinements. Nous avons utilisé les instruments disponibles, beaucoup de synthés. C'était une partie de ping-pong. Nous étions réunis à sculpter cette matière brute, ce futur disque, comme les parents autour d'un oisillon"*, métaphorise-t-il, assurant que, contrairement à ses précédents disques, il a débarqué "vierge" dans le studio, sans maquette ni texte. Cette fois-ci, le tournant synthétique amorcé pour *Persona* est clairement assumé. *"Il y a trois ans, j'utilisais encore des cordes, des guitares, une batterie acoustique*, plaide-t-il. *Aujourd'hui, le son synthétique s'est imposé dans mon univers."* À l'image de ce Mellotron omniprésent tout au long du disque et qui se décline parfois en un saxo strident, lequel évoque le Bowie des early 80's période "Ashes to Ashes" ou le Marianne Faithfull de la "Ballad of Lucy Jordan". Autre référence revendiquée sur ce *Tambour Vision*, celle de David Byrne, le "Géo Trouvetou" génial des non moins singuliers Talking Heads. *"J'adore cet artiste qui allie verticalité, danse, 'physicalité', richesse des arrangements, approche ludique de la musique. Son influence n'est sans doute pas évidente dans mes chansons, mais à l'instar d'autres musiciens que j'admire, je ne me sens pas obligé de les singer. J'accueille les influences, elles s'agglomèrent inconsciemment à mes créations."*

Au détour de certains morceaux, dont le très géométrique "Que Dalle tout", le Breton n'hésite pas à lâcher des mini-gimmicks estampillés "rock des origines". *"J'ai toujours aimé le rockab' des années 1950*, sourit-il. *J'ai commencé à en jouer des reprises avec mon grand frère en Bretagne, au sortir de l'adolescence. Cela compte dans ma mythologie personnelle."*

Après une poignée de petits rôles au cinéma ces dernières années, Bertrand Belin a pris une tout autre dimension dans la famille du 7e art, avec une apparition magistrale dans *Tralala*, la comédie musicale des frères Larrieu, présentée à Cannes l'an dernier. Il y interprète le rôle d'un patron d'une guinguette familiale près du lac de Lourdes, avec un charisme et une nonchalance déroutante. *"Pour moi, le cinéma c'est le repos de soi. Lorsqu'on joue, on sent rapidement que l'on n'est pas ce que l'on croit être. C'est d'ailleurs le message du film. Ne soyez pas vous-même*, assure-t-il. *Autrement dit, ne vous prenez pas trop au sérieux. J'ai beaucoup aimé l'ambiance du tournage. Je ne connais pas précisément mes aptitudes dans le fait d'être acteur. Mais je suis ouvert à d'autres propositions."* Artiste multicarte, Bertrand Belin poursuit sa quête quotidienne de *"jardiner des formes nouvelles"*. Après *Vrac*, son cinquième livre, paru à l'automne 2020, un petit ovni autobiographique qui malaxait allégrement langage et silences, il continue de noircir du papier chaque matin. *"Je me sens à l'abri du succès éditorial*, estime-t-il. *Je présenterai un nouveau texte à mon éditeur quand je jugerai que c'est pertinent. Pour moi, l'écriture dispense de l'huile à l'existence."*

Confiné pendant de longues journées au cours de ces deux dernières années, souvent seul dans son antre montmartrois, ce lecteur boulimique, fan de Beckett, est fier d'avoir, enfin, percé les mystères de la géniale *Divine Comédie*, de Dante. *"Ce fut une vraie rencontre. Cela correspondait parfaitement à l'atmosphère de ce moment si particulier, ce grand enfermement."* À propos, la pandémie aurait-elle stimulé ou asséché la création du chanteur? *"Ni l'un ni l'autre. Une sorte d'entre-deux gazeux. J'ai attrapé le virus au tout début, mais sans gravité. J'ai été traversé comme tout le monde par des inquiétudes, des effarements et une certaine jouissance de voir le monde enfin ralentir"*, pointe-t-il, ravi d'entamer une longue tournée dès novembre prochain. Avant de fouler les scènes de rock hexagonales, Bertrand Belin s'offrira une *"parenthèse enchantée"* théâtrale au début de l'automne, avec la Comédie de Valence, où il sera l'un des interprètes principaux d'*En travers de sa gorge*, une œuvre de l'auteur et metteur en scène Marc Lainé. *"Après ces mois de Covid gâchés, j'ai*, avertit-il, *plus que jamais, le feu sacré!"* ®

ÉCRANS

Daniels, le guide

Le duo de réalisateurs passe au crible ses plus célèbres clips et deux films complètement barrés.

Par DAVID FEAR

Daniel Kwan et Daniel Scheinert, alias Daniels, se sont fait un nom dans le domaine de l'absurde. On leur doit le clip viral de *"Turn Down for What"* et le film *Swiss Army Man*, dans lequel Daniel Radcliffe interprète un macchabée qui pète. À l'occasion de la sortie de leur nouvelle comédie sur le multivers, *Everything Everywhere All at Once*, le duo revient sur quelques-uns de ses grands moments de n'importe quoi.

▸ "Don't Stop (Color on the Walls)", Foster the People 2011

Un examen de conduite se transforme en course-poursuite.

DANIEL KWAN : Pour chaque projet, on essaie de faire quelque chose qu'on n'a jamais fait. Des cascades en voiture par exemple. Il s'avère que je n'aime pas du tout filmer ça.

DANIEL SCHEINERT : Notre chef décorateur, avec qui on travaille depuis des années, adore les *Blues Brothers*. Il a gardé la voiture de police et l'a conduite pendant six ans. On l'a fait pour lui.

▸ "Simple Song", The Shins 2012

L'enterrement d'un père fait s'écrouler la maison (littéralement).

D.K. : Écouter les Shins nous a rappelé Wes Anderson, et on s'est dit que ça pourrait être comme dans *La Famille Tenenbaum*. Mais à notre sauce.

D.S. : On a trouvé l'idée de courir dans une maison en train d'être démolie. À partir de là, c'était de la rétro-ingénierie. Le boulet de démolition est un ballon de yoga au bout d'une corde.

D.K. : On a utilisé toutes sortes de trucages à l'ancienne. Notre but était de ne pas tuer le groupe.

▸ "Rize of the Fenix", Tenacious D 2012

Un clip méta-pourri est sauvé par le pouvoir de Tenacious D.

D.K. : La première fois qu'on a rencontré Jack *[Black, ndlr]*, il nous a serré la main… et puis il a pété et a dit : *"Salut les gars."* Je n'ai même pas réussi à rire, mon cerveau avait lâché.

D.S. : On a travaillé avec un directeur de la photographie incroyable. C'est la chose la plus moche qu'il ait tournée.

D.K. : Ça nous intéressait de faire volontairement quelque chose qui se casse la figure.

D.S. : Il y avait vraiment des bourrasques qui déplaçaient le matériel. On s'est dit que ça marchait, du moment que ça ne blessait personne. Et si Jack et Kyle [Gass] transpirent et ne sont pas à leur avantage, c'est parfait.

▸ "Turn Down for What", DJ Snake featuring Lil Jon 2013

Un homme (joué par Kwan) transmet la fièvre de la danse à un immeuble.

D.K. : Scheinert peut vous raconter cette histoire. Tout ça, c'est de sa faute.

D.S. : Personne ne danse comme lui. On a fait passer des auditions, mais je lui disais : *"Tu serais meilleur, Dan."*

▸ Swiss Army Man 2016

Perdu sur une île, Paul Dano trouve une âme sœur en Daniel Radcliffe, cadavre flatulent.

D.K. : Il m'est venu une idée : une île déserte. Un cadavre. Quelqu'un essaie de le ressusciter. Il pleure. Et puis *[le cadavre]* se met à péter. Au lieu d'être dégoûté, le type hoche la tête comme s'il le comprenait. Et puis il parvient à quitter l'île grâce aux pets du mort. Ça devait être un court-métrage. Ça a un peu évolué.

D.S. : J'ai passé les cinq années suivantes à le pousser à faire ce film.

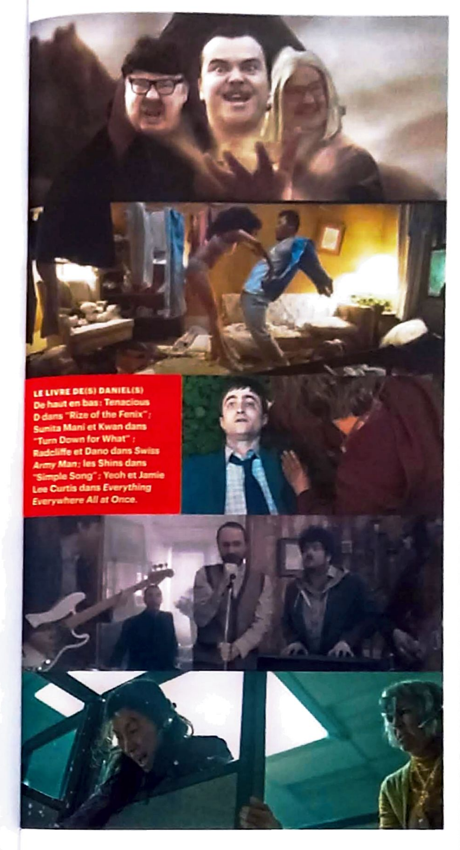
D.K. : On s'est dit que si personne d'autre n'en voulait, on ferait quelque chose de bizarre pour internet. Heureusement, on a pu avoir Dan Radcliffe et Paul Dano, qui sont infiniment meilleurs que nous, et on a pu faire ça correctement.

▸ Everything Everywhere All at Once 2022

En plein contrôle fiscal, une femme (Michelle Yeoh) ouvre le multivers.

D.K. : Au départ, ça devait parler de son mari, et puis on s'est aperçu que ce serait plus intéressant si l'histoire tournait autour d'elle. Alors on l'a écrit pour Michelle.

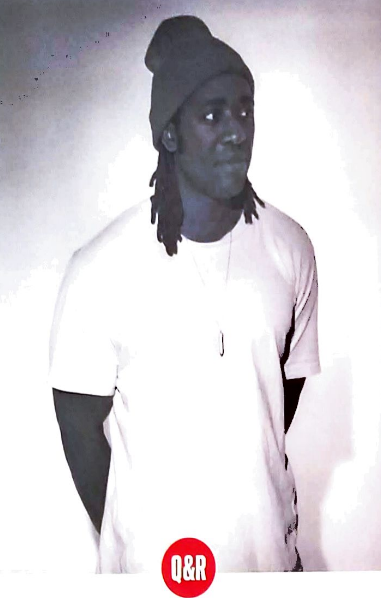
REVOLUTION Scheinert (à gauche) et Kwan



LE LIVRE DE(S) DANIEL(S) De haut en bas : Tenacious D dans "Rize of the Fenix" ; Sunita Mani et Kwan dans "Turn Down for What" ; Radcliffe et Dano dans *Swiss Army Man* ; les Shins dans "Simple Song" ; Yeoh et Jamie Lee Curtis dans *Everything Everywhere All at Once.*

D.S. : On l'a rencontrée dans le restaurant d'un hôtel chic, on pensait qu'on allait trouver la mère de *Crazy Rich Asians*. Mais tout de suite, elle s'est mise à nous taquiner comme si on était ses neveux un peu niais.

D.K. : On fait sans arrêt l'expérience de la comédie, de la tragédie, de la confusion et de la colère tout à la fois. Faites défiler votre fil sur les réseaux sociaux, les gens parlent d'un mort juste à côté d'une vidéo bizarre d'un chat en train de danser. C'est le mélange de tons qu'on a ici. On a toujours glissé de la sincérité derrière l'absurde, par manque de confiance. Maintenant, on est suffisamment sûrs de nous pour le faire délibérément.



Q&R

Bloc Party

Avec son sixième album, Alpha Games, Bloc Party cultive plus que jamais sa singularité rock. Leur leader, Kele Okereke, répond à nos questions.

Par SOPHIE ROSEMONT - Photo WUNMI ONIBUDO

***Alpha Games*... un rapport avec la figure du mâle alpha?**
Absolument. Ce titre m'est venu d'une conversation avec un ami qui travaille en entreprise et qui m'a raconté une situation aussi stressante que lunaire : son supérieur le houspillait insidieusement, il ne cessait de faire en sorte qu'il se sente vulnérable. Il m'a alors parlé de ces jeux d'hommes alpha, terme que je n'avais jamais entendu auparavant, et que j'ai aussitôt adopté car il résonne avec tout ce que j'ai pu constater du dysfonctionnement de notre société.

Ce dysfonctionnement est au cœur de votre album, et interroge la fragilité des relations intrasociales...
J'ai de la chance de pouvoir articuler et exprimer mes pensées à travers la musique, aussi entraînante et énergique puisse-t-elle être. Cela devient indispensable car, depuis quelques années, en Angleterre, nous assistons à une célébration des machos, encouragée par un Premier Ministre qui se trouve au sommet de ce type de personnalités. Outre sa froideur face aux migrants, notre gouvernement veut, par exemple, privatiser Channel 4, la plus à gauche de nos chaînes de télévision, tout simplement parce qu'elle ose critiquer la politique nationale. Cela me dégoûte. Des Trump ou des Poutine ne suivent que leur propre ambition, sans aucun respect de la vie des autres. Ce n'est pas ce que racontent mes chansons, qui évoquent l'intimité de chacun, mais ces hommes impactent forcément notre quotidien.

Par rapport à ce que vous dites sur la situation sociopolitique britannique, pensez-vous que le Brexit y soit pour quelque chose?
Depuis le Brexit, quelque chose a en effet affecté l'alchimie de ce pays. Ce qui relevait de la sphère privée ou n'osait pas publiquement s'exprimer s'est soudainement libéré. On ne peut plus assister à un débat sans que soient convoquées les pires horreurs. Je n'ai jamais vu et entendu autant de racistes ! En tant qu'homme noir, anglais et gay, il y a de quoi avoir froid dans le dos.

Le fait d'être devenu père de famille homoparentale vous a-t-il rendu plus sensible encore au monde qui nous entoure?
Sans aucun doute... même si mon compagnon et moi-même avons conscience de la chance de vivre cette magnifique aventure qu'est la parentalité, et d'habiter dans un quartier de Londres très ouvert d'esprit. Je suis un observateur du monde, de plus en plus inquiet d'ailleurs, mais, paradoxalement, je veux rester auprès de mes enfants. Parce que j'ai longtemps tourné à l'international, dans le cadre de Bloc Party ou de mes projets solos, j'ai pu rater des moments importants de la petite enfance de ma fille aînée, ce qui n'a pas été le cas pour mon fils de 2 ans, avec lequel j'ai passé une année entière pendant le confinement.

Avec qui et où avez-vous enregistré *Alpha Games*?
Nous avons investi les studios Konk, fondés par Dave et Ray Davies. Magique ! C'était vraiment agréable de se lever le matin pour aller travailler, rentrer le soir et dormir dans son propre lit. Le processus a été simple : nous avions tellement répété qu'il s'agissait simplement de poser les idées... et nous avons pu nous permettre d'essayer beaucoup de choses. Donc tout a été fluide, rapide, d'autant que nous avons fait appel à Nick Launay, un producteur formidable qui a notamment travaillé avec Nick Cave, PIL ou Arcade Fire. Il a également collaboré de près sur mon disque de chevet, *The Dreaming*, de Kate Bush. Respect !

Sur *Alpha Games*, la guitare semble avoir repris du poil de la bête par rapport à vos derniers albums... Ce n'est pas un hasard?
La guitare fait partie de la sève de Bloc Party, mais en me lançant en solo, il y a douze ans, j'étais obsédé par le fait de ne surtout pas l'utiliser, en tout cas le moins possible, de me concentrer uniquement sur les machines et les beats. Pour moi, la guitare était un instrument du passé. J'avais tort ! Lorsque nous avons été confinés, je me suis retrouvé face à ma guitare, mes pédales et mes amplis. Avec eux, et eux seulement, j'ai été contraint de créer un monde musical. C'est ce qui a nourri mon dernier disque solo, *The Waves*, où il n'y a ni batterie ni percussions. Tout venait des loopings, du fait de faire rouler des structures comme les vagues de la mer... Sur *Alpha Games*, le son de guitare est plus brutal. Peut-être parce que je suis du signe de la Balance et que je hais me laisser enfermer dans des catégories musicales, j'ai l'impression que toute création doit se nourrir de contrastes. Et la guitare est précieuse à cet équilibre.

Gail Ann Dorsey "Bowie était mon boss mais aussi mon ami"

La bassiste revient sur son parcours aux côtés de l'icône, sa carrière solo et ses nouveaux projets.

Par SACHA REINS
Photo RICHARD ECCLESTONE

SA SILHOUETTE LONGILIGNE gracile et des traits si fins que même un crâne rasé ne parvient pas à masculiniser étaient devenus le complément visuel indissociable de David Bowie, dont Gail Ann Dorsey fut la bassiste-choriste pendant vingt ans. On n'imaginait plus l'un sans l'autre, d'autant que ses lignes de basse toujours posées là où on ne les attendait pas pimentaient la musique du "Thin White Duke" et permettaient aux solistes de s'envoler encore plus haut. Et quand elle chantait "Under Pressure" avec le maître, reprenant la partie vocale de Freddie Mercury, elle était tout simplement sidérante. Bien qu'elle possède une maison à Woodstock, Gail Ann Dorsey vit aujourd'hui à Paris, pacsée avec sa compagne, dans le très chic 16ᵉ arrondissement. Elle n'y est pas souvent car elle enchaîne les tournées (Lenny Kravitz, Tears for Fears) et démarre actuellement une collaboration avec Matthieu Chedid (dans son incarnation -M-), qui devrait la tenir occupée jusqu'à l'année prochaine. Née à Philadelphie il y a presque soixante ans, Gail a appris la guitare toute seule vers 10 ans. *"Du coup,* dit-elle, *je n'ai pas appris le solfège et je ne lis pas la musique. C'est un inconvénient mais je m'en sors quand même."* On peut effectivement dire ça ! Souhaitant, vers 14 ans, se faire un peu d'argent pendant les vacances d'été, elle cherche un groupe avec lequel elle pourrait jouer. *"J'ai épluché toutes les annonces postées dans un magasin de musique, personne ne cherchait de guitariste. Par contre, il y avait beaucoup de demandes pour des bassistes. Je me suis donc mise à la basse, je me suis dit qu'il y avait moins de cordes que sur une guitare et que cela ne devait pas être trop dur, et j'ai trouvé un groupe. Je joue toujours de la guitare, je suis même devenue assez bonne, mais c'est comme bassiste qu'on me connaît et qu'on me demande."*

À 22 ans, après avoir tenté une carrière à New York, Gail part s'installer à Londres où tout lui semble plus facile. *"Ils n'associaient pas votre musique à la couleur de votre peau, ou ils aimaient ou ils n'aimaient pas. Mon idole à cette époque était Grace Jones, c'était la première artiste noire vraiment différente des autres. En plus, elle venait de France. J'ai toujours été séduite par ce qui venait de France. Je voulais lui ressembler, je me suis rasé la tête pour elle. Grace a été un modèle et une inspiration. Et à Londres, il y avait les pubs, formidables endroits où on pouvait jouer plusieurs fois par semaine. Il y avait une scène musicale extrêmement diversifiée."*

> **"À la fin de chaque tournée, je ne savais absolument pas si Bowie me redemanderait pour la suivante. Il change tellement sa musique que j'aurais trouvé normal qu'il change aussi ses musiciens."**

En 1985, Charlie Watts, qui avait monté un big band jazz d'une trentaine de musiciens, lui demanda de se joindre à eux, pas comme bassiste mais comme chanteuse, à l'occasion d'une semaine de concerts qu'ils donnaient au Ronnie Scott's, célèbre club de jazz de la capitale. Le Tout-Londres musical s'y presse. Tous les Stones, bien sûr, mais aussi David Bowie. *"Vingt ans plus tard, quand je jouais avec lui, il prétendait s'en souvenir, mais je crois qu'il mentait pour me faire plaisir"*, s'amuse-t-elle.

Ses bassistes modèles sont Joe Osborn (un musicien de studio qui enregistra avec les Carpenters, Streisand, Neil Young, America, 5th Dimension), Tony Levin, John Entwistle, mais elle vénère Charles Mingus, qu'elle a découvert grâce à l'album de Joni Mitchell. *"Il avait tout : le groove, l'imagination, la technique, le son et l'émotion. Bowie aussi était un fan de Mingus."*

Bowie l'appelle en 1995, elle part immédiatement en tournée avec lui, et celles-ci s'enchaînent jusqu'à son décès, en 2016. *"À la fin de chaque tournée,* reprend-elle, *je ne savais absolument pas s'il me redemanderait pour la suivante. Il change tellement sa musique que j'aurais trouvé normal qu'il change aussi ses musiciens. Je ne l'ai pas vu de toute l'année qui a précédé sa mort, mais quelques jours avant j'ai reçu un mail dans lequel il me souhaitait une bonne année et me disait qu'il m'aimait et qu'il serait toujours mon ami. C'était un peu étrange, il était très british, réservé, sensible mais pas sentimental. Il était mon boss mais aussi mon ami. Avant ses problèmes de santé, nous déjeunions régulièrement ensemble. Je ne pense pas que le groupe avec lequel il a enregistré son dernier album était le plus adéquat pour ce qu'il avait en tête, mais il n'aurait pas pu l'enregistrer avec nous car nous étions trop attachés à lui et nous n'aurions pas supporté le voir mourant... Je sais qu'ils ont eu des moments très émouvants mais ils n'avaient pas de passé avec lui. David n'aurait pas pu travailler avec moi, il m'aurait trop vue pleurer."*

La décennie suivante la voit jouer avec Lenny Kravitz. *"Lenny salarie ses musiciens car en dehors des tournées il donne beaucoup de concerts privés. Être salariée est une bonne et une mauvaise chose en même temps,* explique-t-elle. *Si on accepte son chèque toutes les semaines, il faut rester disponible pour lui. Et j'ai dû refuser plein de propositions : David Gilmour, Squeeze, David Byrne pour* American Utopia *et Queen. J'adorais Queen, j'aurais tant aimé le faire."*

C'est par l'intermédiaire du producteur Alain Lahana (Bowie, Tears for Fears), qu'elle rencontre Matthieu Chedid qui, sans même la connaître, lui confie les clés de son studio d'enregistrement pour qu'elle puisse y travailler son album. Et comme on ne passe pas à côté d'une telle occasion, il l'invite à se joindre à lui pour son nouveau projet. *"La musique de Matthieu est très riche, avec des arrangements qui mélangent tous les genres,* précise-t-elle. *Il me demande des choses très difficiles que je n'avais jamais faites, mais c'est très excitant. Avec lui, je me sens vivante et libre et je n'ai pas ressenti cela depuis deux ans. Je me retrouve enfin."* Un espion ayant assisté aux dernières répétitions nous a rapporté qu'entre -M- et Gail l'entente était parfaite et que la machine carburait au funk le plus implacable.

Aux Folies Bergère, du 4 au 22 mai





Revendications

Le duo guitare-batterie nantais Ko Ko Mo signe un nouvel album,* Need Some Mo', *très convaincant.

Par SAMUEL DEGASNE - Photo d'ALICE GRÉGOIRE

La pandémie, ils l'ont prise - comme tous - de plein fouet... À la différence ici qu'elle tombait à point nommé : *"Il était prévu que l'on consacre plus de temps sur cet album... Avec le confinement, nous avons eu le droit à un bonus !"*, balancent, hilares, les deux compères accoudés au bar... Confinés dans une maison de l'est de Nantes, suffisante pour stocker tout leur matériel (dont une console analogique des années 1970 fraîchement acquise), la parenthèse a même favorisé un soin plus appuyé sur le son : *"Nous voulions revendiquer davantage notre duo, en évitant les synthés et en recentrant la composition sur la batterie et la guitare... On a donc passé pas mal de temps à tester le placement des micros, à gommer la présence de la pièce et opter pour un son plus frontal. Plus live !"*

Idem du côté des textes, sur lesquels la période ne semble pas avoir eu de véritable emprise : *"Nous avons toujours évoqué des problèmes qui existent depuis plus de cinquante ans et ne sont pas près de s'arrêter. Bien sûr que certains y noteront des références ! Mais nous avons tenu, comme depuis nos débuts, à privilégier l'intemporel et le double sens pour mieux affronter l'épreuve du temps et être interprétés au-delà de cette période..."*

Warren (guitare-chant) dit vrai : comme beaucoup d'autres de leur génération, et ce malgré leur pratique du rock, il n'y a jamais eu chez eux la volonté de dénoncer. *"Notre seule concession, c'est d'attaquer le live avec la dernière chanson de l'album, qui évoque plus frontalement le thème, mais uniquement dans le but de mettre fin à un cycle et d'épargner au public un long discours sur le sujet."*

N'attendez d'ailleurs pas plus d'éléments extérieurs pour en perturber la narration : si le duo s'autorise parfois en concert quelques exceptions (comme avec l'ex-chanteuse d'Orange Blossom), l'unité reste de mise et hermétique à toute incursion. *"C'est un disque en featuring avec nous !*, plaisante K20 (batterie-chœurs). Avant de surenchérir : *C'est tout l'avantage d'être deux... La formule ne permet pas seulement de la souplesse. Elle nous permet de travailler nos compléments..."* N'allez pour autant pas en déduire un monolithe inflexible : ce troisième album comporte quelques plages plus pop que ne renie pas le duo. *"On vient plus du rock de Radiohead que de celui de Led Zeppelin, que l'on nous attribue régulièrement."*

Cette comparaison constante revient d'ailleurs aussi souvent que la qualité de leurs lives. Une fierté pour Ko Ko Mo, tant que la paire n'est pas considérée comme un simple groupe de revival : *"On joue parfois avec, en prétendant - quand nous tenons le stand de merchandising, en fin de concert - ne pas connaître Led Zep'... Ça rend chèvre certains !"* Or, c'est cette "chambre" constante, cette volonté de mettre "de la déconne" dans leurs sons et visuels, qui justement - à les entendre - les distinguent des années 1970. Alors, certes, K20 se souvient avoir pris une claque devant Page et Plant à Rennes, au milieu des années 1990, mais leur production s'en éloigne effectivement. Cette rengaine vient, selon eux, d'un appétit soudain des actuels 13-15 ans autour de la playlist de leurs parents : *"On le constate beaucoup auprès de nos neveux ou fils/filles d'amis... Si ça se traduit pour l'instant peu sur scène, la nouvelle génération est capable de grands écarts... Et d'un appétit renouvelé pour le live qui nous étonne nous-mêmes."* Deux qualités qui ne sont, pour le groupe, manifestement pas restées lettre morte. ®

Elles lui ont manqué ces longues lignes droites qui traversent les déserts californiens.

SUR LA ROUTE

Freewheelin' Zégut

Il est l'heure de reprendre la route pour notre chroniqueur, qui aime tant arpenter les highways américaines. *"Get your motor runnin'..."*



PAR FRANCIS ZÉGUT

Animateur radio et journaliste rock, mais aussi grand voyageur, Francis, photographe à ses heures, nous fait découvrir chaque mois un lieu et une histoire qui ont marqué l'imaginaire. Avec la BO du voyage, bien sûr.

L'HISTOIRE SERA BELLE. Après deux ans de rien, nous allons repartir en road trip aux États-Unis, une grande boucle de 2500 kilomètres avec une cinquantaine d'auditeurs de RTL2, organisée par Bike to Beach, une team de passionnés belges. Nous avons déjà fait ensemble la "Route du Blues", la côte est de Chicago à New York, la Route 66. Cette fois-ci, une grande boucle californienne. Nous pousserons également vers les grands espaces du Nevada, de l'Arizona tout proche, comme le Grand Canyon, la Valley of Fire State Park ou le Red Rock Canyon. Nous roulerons nord-ouest, vers la vallée de la Mort, Artists Drive et un crochet absolument renversant par Zabriskie Point (Pink Floyd), avant de tanker à Furnace Creek. Nous longerons Sequoia National Forest avant d'apercevoir les premières montagnes de la Sierra Nevada, Bishop, le Sonora Pass (2993 mètres tout de même !), les eaux bleu turquoise du Donnell Lake, en direction des parcs nationaux de Yosemite et du Sequoia, pour revenir à San Francisco.

À Los Angeles, on parlera "Music" autour du *Troubadour*, 9081 Santa Monica Blvd, du *Ash Grove*, au 8162 Melrose Avenue, de Laurel Canyon devenu, entre 1967 et 1974, l'endroit bouillonnant de la folk et de l'électricité, l'Eldorado de musiciens venus de partout, Neil Young et Joni Mitchell du Canada, Don Henley et Stephen Stills du Texas, n'oublions pas The Mama's & The Papa's, The Byrds, Jackson Browne, Carole King, James Taylor, Frank Zappa, Jim Morrison, et n'oublions surtout pas David Geffen, un New-Yorkais de Brooklyn, créateur du label Asylum, en 1971. Il réunit durant quelques saunas des musiciens qui deviennent The Eagles. La Californie, c'est aussi un peu de Route 66, la ville mythique de Barstow, le Bagdad Café, le Roy's Café, à Amboy, une rencontre avec les ânes d'Oatman ou encore Kingman, qui comblera nos rêves d'évasion.

Tant de moments à partager, de choses à vous raconter, de rires, d'insouciance. Tout cela est possible si le monsieur que vous connaissez n'appuie pas sur un bouton rouge en éternuant. *God bless you !* ®

PLAYLIST



Neil Young Cinnamon Girl (Carnegie Hall 1970)



Joni Mitchell Paprika Plains



Carole King (You Make Me Feel Like) A Natural Woman



Jackson Browne Running on Empty





The Mama's & The Papa's California Dreamin'



Bob Dylan Just Like a Woman



Elton John Levon



Joan Baez House of the Rising Sun



Johnny Cash Personal Jesus



The Eagles Desperado

État de disgrâce

Depuis vingt ans, à chaque présidentielle, la France se fait des frayeurs. 2002 et son "coup de tonnerre", 2017 et son "cri d'alarme"... Vingt ans que ça passe et que l'on rattrape, entre les deux tours, ceux qui n'y croient plus. Mais pas cette fois. Non, pas cette fois...



PAR LAURENT BAZIN



À L'ÉTÉ 2002, lorsque je suis arrivé dans ce petit village du Sud, un slogan barrait le pont de pierre qui ouvre vers l'avenue du Cazal. *"No pasarán"*.

Le slogan des républicains espagnols avait été tracé grassement à la peinture noire sur le parapet. Depuis cette nuit du 21 avril où des jeunes du cru étaient venus le poser là, personne n'avait songé à le faire disparaître. Surtout pas. Un vieux m'expliqua en roulant les "r" comme un torrent de rivière qu'*"ici, Le Pen et sa bande de fachos, ils ne sont pas les bienvenus"*. Le village avait voté Chirac massivement au deuxième tour, comme le reste du pays.

Vingt ans plus tard, il n'y a plus de slogan sur le parapet du pont.

Le soir du premier tour, ici, Marine Le Pen est arrivée en tête avec 35 % des voix. 112 voix claires et déterminées. Et quarante de mieux pour Zemmour. Laissant peu de suspense pour le second tour.

C'est un petit village tranquille, pourtant, peuplé de gens sympathiques et bourrus, paysans, artisans, patron(ne)s de PME, retraités, quelques grands anciens (de moins en moins) et de jeunes couples qui peuplent les lotissements et travaillent dans les boutiques, les usines, les commerces de Carcassonne tout proche. Et à l'Agglo, aussi : ici, 40 % des emplois sont des emplois publics.

Ce sont des gens modestes, travailleurs, qui prennent à 96 % leur voiture pour aller bosser, ne regardent les infos que d'un œil mais donnent pour l'Ukraine lorsqu'on le leur demande... Mais de leur pouvoir d'achat, ça, ils en parlent ! Et depuis longtemps. Avec le sentiment qu'on ne les écoute pas et que l'auto engloutit tous les jours les vacances et les extras qu'ils aimeraient se payer.

Ce sont des gens tout simples, des Français qui aiment bavarder foot ou rugby, d'un beau morceau de viande grillé au feu, du rosé frais de l'été et ont plaisir à déposer leurs enfants en voiture à l'école de l'Estagnol, avant de partir bosser. Mais rarement de politique. Ce ne sont pas des militants, d'ailleurs ils ne croient plus aux partis. Ici, "en terre socialiste", Hidalgo a fait 7 voix. Mais quand il s'agit de voter, ils le font des deux mains, à 85 %. Et à 35 % pour Marine Le Pen, donc.

Ce sont eux que le Président vient de découvrir, soudain. Eux qui, longtemps, ont été aux yeux des macronistes ces Français qui *"fument des clopes et roulent au diesel"*, sont devenus, entre les deux tours, la perle de leurs yeux. Soudain, il fallait leur parler, les rattraper par la manche. Lorsqu'ils ont entendu qu'on s'intéressait enfin à leur sort, quand après le premier tour Bruno Le Maire s'est adressé aux *"Français qui ont du mal à finir le mois"* et que Gérald Darmanin a juré qu'il fallait *"entendre leur cri d'alarme"*, ils ont souri avec un brin d'amertume. C'est qu'ils ne sont plus dupes. De Chirac, à Sarkozy et de Hollande à Macron, ils les ont trop entendues ces déclarations d'amour de circonstance.

"Tout est beau le dimanche de l'élection, et puis après on te rabote tes APL ou on te fait bosser comme un chien jusqu'à 65 ans", lâchent-ils comme seul commentaire, avant de hausser les épaules.

Alors cette fois, ils ne feront pas demi-tour. Non. Ceux qui ont voté Le Pen revoteront pour elle. Et d'autres les rejoindront, qui n'ont pas beaucoup aimé ce Président qui n'a pas jugé bon de venir leur expliquer son programme avant le premier tour et les a *"regardés de haut"* pendant cinq ans. Ils n'y croient plus, ils sont prêts à essayer autre chose...

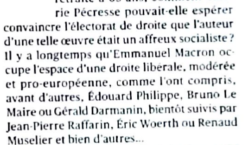
Alors, ils ont zappé le Président sortant comme ils changent de chaîne sur leur télé XXL. Sans trop réfléchir aux conséquences, parce qu'après tout *"les autres on les a essayés et elle pas encore, non?"* Et puis, l'élection passée, le résultat connu, ils sont retournés à leur barbecue et à leur petite maison de village, avec *"le jardin qui va bien"*.

Quelle conséquence, de toute manière?

Ce n'est que de la politique. Ça ne change pas la vie. ®

This Is The End

Avec la liquidation du PS et de LR, c'est un vieux théâtre à l'abandon, celui de la politique à l'ancienne, qui a fermé ses portes.



RENAUD DÉLY

SILENCE, on coule. Silence, on ferme. Après les éléphants socialistes, ce sont les derniers dinosaures de la droite républicaine qui ont été liquidés de la scène électorale lors du premier tour de l'élection présidentielle. Et c'est toute la biodiversité politique qui est chamboulée !

4,8 % pour l'une, Valérie Pécresse, et 1,8 % pour l'autre, Anne Hidalgo, soit 6,6 % des voix au total pour les deux grandes familles politiques qui ont alterné au pouvoir de 1958 à 2017... Pour qui sonne le glas? Pour LR et le PS, les deux grands partis qui structuraient la vie politique depuis des décennies. La fin d'un monde. Il y a dix ans à peine, en 2012, leurs deux candidats, François Hollande (28,6 %) et Nicolas Sarkozy (27,2 %) totalisaient à eux deux près de 56 % des suffrages au premier tour de la présidentielle ! Comment expliquer une telle dégringolade, aussi vite, aussi fort, aussi profond?

La liquidation du Parti socialiste était pressentie. Anne Hidalgo est restée encalminée dans les sondages entre 2 et 3 % d'intentions de vote tout au long de la campagne. L'ampleur de l'effondrement de Valérie Pécresse fut plus surprenante... Estimée à 17 % d'intentions de vote au lendemain de sa victoire au congrès de LR, début décembre, présentée comme la plus redoutable adversaire d'Emmanuel Macron, elle a lentement mais sûrement reculé pendant des mois. Plus elle parlait, plus elle reculait. Il y a cinq ans, Benoît Hamon avait suivi à peu près la même trajectoire. La présidente LR de la région Île-de-France atterrit encore plus bas que le candidat socialiste en 2017, à 4,8 % des voix, en deçà du seuil de 5 % des suffrages nécessaire pour se faire rembourser ses frais de campagne. En 1995 comme en 2002, la candidate trotskiste de Lutte ouvrière, Arlette Laguiller, avait fait mieux...

Voilà donc LR et le PS à la fois en situation de faillite financière et de dépôt de bilan politique.

"This the End/Beautiful friend/This is the end/My only friend, the end/Of our elaborate plans, the end/Of everything that stands, the end/No safety or surprise, the end."

Pas de surprise, tant, au fond, le Parti socialiste et les Républicains ne servent plus à rien. Laminé, ce syndicat des éclopés en est encore à accabler le cynisme d'Emmanuel Macron, qui n'aurait d'autre obsession que de répéter son duel avec l'extrême droite. Pitoyable défausse...

Car au fond, à qui la faute? Qui a empêché les socialistes de se préparer et de travailler pour tenter de construire une alternative de gouvernement crédible? Rien, si ce n'est eux-mêmes. Depuis 2017, le PS a été le plus implacable procureur du bilan de... François Hollande. Aucun socialiste n'a défendu la moindre mesure de son quinquennat. À les écouter, ce fut une honte, une "trahison" sur toute la ligne...

Dès lors, comment imaginer que l'électeur qui avait encore envie de voter à gauche en 2022 se tourne vers Anne Hidalgo? Il a préféré choisir Jean-Luc Mélenchon et c'est bien logique. Quant aux autres, les réformistes modérés, sociaux-libéraux et héritiers du strauss-kahnisme, ils ont rallié Emmanuel Macron dans le sillage de Jean-Yves Le Drian, Richard Ferrand, François Rebsamen et quelques autres.

De l'autre côté, entraînée par le mauvais génie Éric Ciotti, Valérie Pécresse s'est employée à démonter, tout au long de sa campagne, le chef de l'État sortant... qui avait conduit durant cinq ans la politique économique et sociale dont rêvait la droite libérale : suppression de l'ISF, réforme du marché du travail et des allocations chômage, ou encore promesse de report de l'âge légal du départ en retraite à 65 ans, comment Valérie Pécresse pouvait-elle espérer convaincre l'électorat de droite que l'auteur d'une telle œuvre était un affreux socialiste? Il y a longtemps qu'Emmanuel Macron occupe l'espace d'une droite libérale, modérée et pro-européenne, comme l'ont compris, avant d'autres, Édouard Philippe, Bruno Le Maire ou Gérald Darmanin, bientôt suivis par Jean-Pierre Raffarin, Éric Woerth ou Renaud Muselier et bien d'autres...

Privés d'espace, d'idées et de leaders, le PS et les Républicains n'ont plus de raison d'être.

Foin de postures et de simagrées, c'est un vieux théâtre politique poussiéreux qui tire le rideau. Gauche et droite modérées ne parviennent plus à tromper l'électeur en faisant mine de s'opposer à un chef de l'État qui conduit une politique qui leur sied. "L'ancien monde" à l'abandon ferme ses portes. Le "nouveau" n'est pas moins inquiétant, tant les fractures semblent s'être creusées entre trois pôles – macroniste, lepéniste et insoumis – que tout oppose, condamnant les alternatives au pouvoir à se radicaliser toujours davantage pour essayer de se faire entendre. ®

Roquet Man

Les auditions par le Sénat de Ketanji Brown Jackson pour un poste à la Cour suprême ont donné lieu à un triste spectacle, aussi stérile que prévisible, notamment la fronde menée contre cette nomination par Lindsey Graham.

"NEW MORNING". Premier acte, fin janvier, avec la démission annoncée du juge (progressiste) Stephen Breyer de son poste à la Cour suprême. Deuxième acte fin février, quand Joe Biden tient sa promesse de campagne en nommant une femme noire pour le remplacer : Ketanji Brown Jackson. Troisième acte fin mars, avec les auditions devant le comité des affaires juridiques du Sénat. Pas de véritable enjeu : malgré leur majorité minuscule, les Démocrates sont unis derrière la candidate, dont la confirmation n'entamera pas la majorité conservatrice de la Cour suprême.

"Let the Show Begin". Pour les Républicains, c'est l'occasion de se venger. En 2018, les Démocrates, minoritaires au Sénat, s'étaient montrés particulièrement agressifs envers le très conservateur Brett Kavanaugh, nommé par Trump pour remplacer un juge centriste. L'enjeu autour de la composition de la Cour était différent, mais l'issue ne faisait guère de doute. Avec les *midterms* de 2018 qui se profilaient - et un parfum de revanche de la présidentielle de 2016 -, les Démocrates voulaient se refaire la cerise. Le scénario est exactement inversé cette année. Et le petit théâtre des Républicains n'avait qu'un rapport ténu avec les auditions en cours : ils s'adressaient en réalité à leur base électorale en agitant tous les chiffons rouges du moment. "*It's only politics but they like it*".

"Fight Fire with Fire". Ketanji Brown Jackson, désormais "acronymisée" en "KBJ", s'est vu demander quelle était sa confession, ce qui semble hors de propos (la Constitution interdit explicitement les *religious tests*), mais aussi d'évaluer l'intensité de sa foi sur une échelle de 1 à 10 ("What a Shame") ou encore de définir ce qu'est une femme. En filigrane, le débat sur la place des transgenres, notamment dans les compétitions sportives : la juge Jackson sera-t-elle favorable à ce que des garçons s'identifiant comme filles plient les compétitions de tennis ou de natation face à des filles de naissance ? Le message s'adresse notamment aux parents, qui voteront en novembre. L'avis de Vince Neil ("Girls Girls Girls") et de Mick Jagger ("Some Girls") n'a pas été demandé. Quant à Steve Marriott ("*She's a natural born woman*"), il est aux abonnés absents depuis trente ans...

"The Kids are Alright". Mais le summum fut la fixation sur des verdicts de Jackson considérés comme trop cléments envers des condamnés pour pédopornographie. Alors que des juges républicains approuvés par les mêmes sénateurs avaient donné des peines équivalentes. En filigrane encore, faire croire que les Démocrates sont laxistes en matière sexuelle, mais pire, qu'ils cautionnent la pédophilie. Voter KBJ, c'est voter pédophile ! "*You're pushing too hard*" ? Les Républicains envoient des signaux (*dog whistle*) que seule une partie de la base va comprendre : le Pizzagate ("But Seriously, folks..."). Dans l'imaginaire QAnon, les Démocrates sont aux commandes d'un réseau satanico-pédophile dont une des caches serait dissimulée dans une pizzeria de Washington. Si bien qu'un brave garçon se mit en tête de libérer les enfants : il se présente, tire en l'air (ne blesse personne) et découvre... un placard à balais. Pas d'enfants, pas de réseau pédophile, rien. Arrêté, il est jugé par... KBJ en 2017. Coïncidence ou complot ?



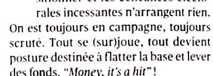

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

"Dogs of War". Les présidentiables républicains de 2024 (Ted Cruz, Josh Hawley, Tom Cotton) étaient particulièrement en vue, mais la palme de la hargne gratuite revient probablement à Lindsey Graham, visiblement frustré que la candidate de son État, Michelle Childs (une femme noire plutôt progressiste) n'ait pas été choisie. Ce caniche trumpiste *(cf. la chronique du mois dernier)* est donc bien un "*Roquet Man*".

"*They can't help themselves*". Certes, certains Républicains pourtant hostiles à la nomination de Jackson ont clairement désapprouvé l'attitude de leurs collègues. Mais il faut bien exister, et tout ce qui permet de mobiliser la base est bon à prendre. Pourtant, l'opinion est assez largement favorable à la nomination de l'impétrante, ce qui n'était pas le cas pour les juges nommés par Donald Trump. Et l'opinion - notamment les indispensables indépendants - réprouve les méthodes des Républicains (comme celles des Démocrates en 2018, du reste). Mais l'opinion n'est pas la base, par définition.

"Can't You See?" Comme pour un certain nombre de projets de loi, la faute revient à la tentation de la transparence. Trop de transparence nuit-elle finalement à la démocratie ? Avec la complicité bienveillante des médias qui monétisent le clash et la dramaturgie, les élus des deux bords savent que chacun de leur mot sera retransmis, repris et commenté. Chaque prise de parole permet de se positionner et les échéances électorales incessantes n'arrangent rien. On est toujours en campagne, toujours scruté. Tout se (sur)joue, tout devient posture destinée à flatter la base et lever des fonds. "*Money, it's a hit*" !



"Crossfire Hurricane". La guerre de tranchées hyperpartisane met peut-être en évidence le caractère obsolète, anachronique - "Out of Time"? - de la procédure de confirmation. L'idée est noble : le système des freins et contrepoids permet de diluer le pouvoir entre les trois branches, exécutive, législative et judiciaire. Le Président ne peut pas devenir un tyran - pour peu que le Sénat s'oppose à une éventuelle dérive autoritaire au nom du bien commun. Ici, le bien commun est relégué derrière les intérêts électoraux à court terme. "I, Me, Mine". Des auditions à huis clos pourraient supprimer la tentation théâtrale.

"We Can Work It Out". L'autre solution, proposée par Pete Buttigieg en 2020, serait de confier à une Cour suprême recomposée la nomination de ses nouveaux membres. On passerait de 9 à 15 membres, cinq de chaque camp, et les cinq derniers nommés par leurs pairs à l'unanimité. Une façon comme une autre de forcer la fabrication du consensus, puisque la composition partisane de la Cour ne serait alors plus un sujet. "*You may say I'm a dreamer...*"

CULTURE, LA GRANDE OUBLIÉE

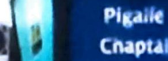
Pourtant jugés "essentiels" il y a encore quelques mois, les arts et les lettres sont aujourd'hui relégués au second plan, dans un contexte domestique et international explosif. Au point d'avoir été les grands absents de la campagne présidentielle.

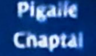














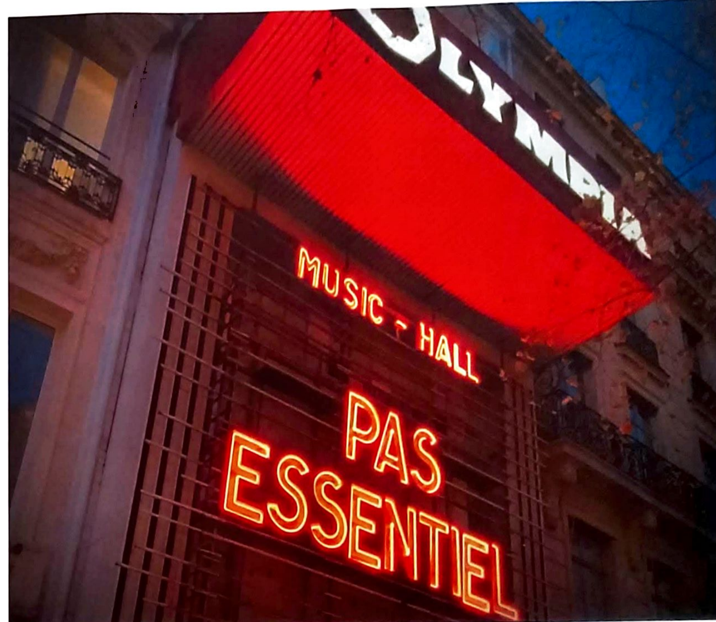
PAR LAURENT-DAVID SAMAMA
ILLUSTRATION D'ALAIN FRETET

LES STARS DU ROCK MEURENT et les salles mythiques ferment..." Il y avait du dépit, le 2 avril dernier au numéro 6 de la rue Pierre-Fontaine, à Paris. C'est là, niché dans le quartier de Pigalle, qu'il y a cinquante-sept ans James Arch et James Thibaut ont créé le Bus Palladium. Avec une idée en tête : permettre au rock de s'épanouir, offrir au public parisien l'un des seuls endroits où les jeans, bottes et blousons en cuir étaient autorisés. Une époque dorée chantée par Gainsbourg dans "Qui est in, qui est out ("*Tu aimes la nitroglycérine ? / C'est au Bus Palladium que ça s'écoute / Rue Fontaine, y'a foule / Pour les petits gars de Liverpool !*"). Une époque désormais révolue puisque le Bus, sous l'effet de la gentrification, s'apprête à devenir un hôtel de luxe. De même que la survie désormais compliquée de nombreux acteurs du milieu de la culture (salles de concerts, boîtes de nuit, musées, théâtres, cinémas d'art et d'essai et artistes eux-mêmes) passe sous le radar médiatique et politique, la fermeture du Palladium n'a pas fait les gros titres. Et pour cause... Prise dans le flot des mauvaises nouvelles du moment, elle se trouve reléguée au second plan derrière la campagne présidentielle, le retour du Covid et la guerre en Ukraine. En somme, un sujet loin d'être prioritaire.

Pour la première fois depuis des décennies, la culture passe à l'as. À tel point que les experts, comme le sociologue Gaël Brustier, déplorent un vide inquiétant en la matière : *"Je me suis beaucoup intéressé aux programmes culture des candidats. Ce qui frappe, c'est l'absence de propositions concrètes et le manque de rencontres avec les acteurs du monde culturel."* Interrogé par Guillaume Erner dans la matinale de France Culture, Brustier ajoute : *"Ils disent pour la plupart des banalités, n'ont pas beaucoup travaillé le sujet. On ressort les mêmes clichés sur l'éducation artistique par exemple, sans jamais s'attacher au fond."* Embourbé dans une campagne qui n'aura jamais vraiment décollé, le petit milieu de la création n'aura pas su s'imposer dans les débats. La faute, peut-être, aux artistes eux-mêmes, qui ont rechigné cette fois plus que jamais à s'engager *(lire, à ce sujet, l'excellent article de notre compère Yves Bigot dans le numéro précédent).*



Un peu tard peut-être, nous avons collectivement pris la mesure de l'impensé en la matière. Interrogée par nos soins, l'ex-ministre de la Culture Aurélie Filippetti semble, pour sa part, résignée : *"Je dirais que la culture est toujours oubliée dans les campagnes. Et trop souvent ramenée à la question du soutien aux candidats... C'est dommage, car les artistes et les auteurs ont justement beaucoup souffert durant la crise du Covid. Même si le plan de relance a permis de faire face, cette crise a montré la fragilité du modèle de soutien à la culture."* Mal traité ou ignoré, le sujet sera passé au second plan durant toute la campagne, tout le monde s'accorde sur le constat. *"Pourquoi aucun candidat à la présidentielle n'a-t-il jamais encore évoqué les arts et la culture ?*, s'interrogeait récemment la rédaction de *Télérama* dans un numéro spécial. *Importent-ils si peu à notre vie publique comme à nos existences privées, à notre démocratie comme à nos rêves intimes ?"* Il est vrai que le contraste est plutôt frappant avec la tonalité des discours prononcés par l'exécutif alors que le pays était plongé dans les affres du confinement... Rappelons-nous des mots employés à l'époque. À six reprises, dans son allocution de mars 2020, le Président Macron se disait *"en guerre"* contre le Covid. Sur un ton martial, visant à sonner la *"mobilisation générale"* contre un *"ennemi (...) invisible, insaisissable"*, le premier des Français appelait ses compatriotes à tenir bon. Et pour maintenir le moral des troupes, le Président n'hésitait pas longtemps avant de dégainer l'arme la plus réconfortante de son arsenal : la culture soudain plébiscitée et bientôt déclarée comme *"essentielle"* ! On ouvrait alors les librairies, on promettait de sauver toutes les institutions culturelles qui en faisaient la demande, on chérissait la création comme un trésor fragile menacé de péril. Et avant d'applaudir les soignants aux fenêtres, on se raccrochait aux vidéos et autres sessions live d'artistes - Jean-Louis Aubert, -M- ou encore Benjamin Biolay -, tous bien résolus à maintenir le moral des troupes. À l'issue du second confinement, les mots d'Emmanuel Macron étaient puissants : *"Je veux ici dire combien*



ÉPIDÉMIE
Ci-dessus, l'Olympia de Paris a rappelé qu'il n'était "pas essentiel" sur sa légendaire façade.
Ci-contre, Un cinéma fermé en attente de réouverture...

Page de gauche, alors que le mot d'ordre pendant les flambées de contagion était de rester chez soi, les salles, comme le théâtre de la Croix-Rousse, à Lyon, attendaient en 2021, la réouverture.

je remercie et combien nous soutenons tous les acteurs de la culture, à qui, je le sais, nous avons tant demandé, mais qui ont tenu, qui ont créé, innové, su trouver de nouveaux publics dans ce contexte si difficile. Nous avons besoin d'eux. (...) La culture est essentielle à notre vie de citoyennes et de citoyens libres." Le moment semblait si propice à un changement de paradigme que l'on se prenait à rêver d'une *"culture pour tous"*, d'un modèle hexagonal ambitieux et débarrassé des Gafam (Google et Amazon en tête), devenus aussi tentaculaires qu'étouffants.

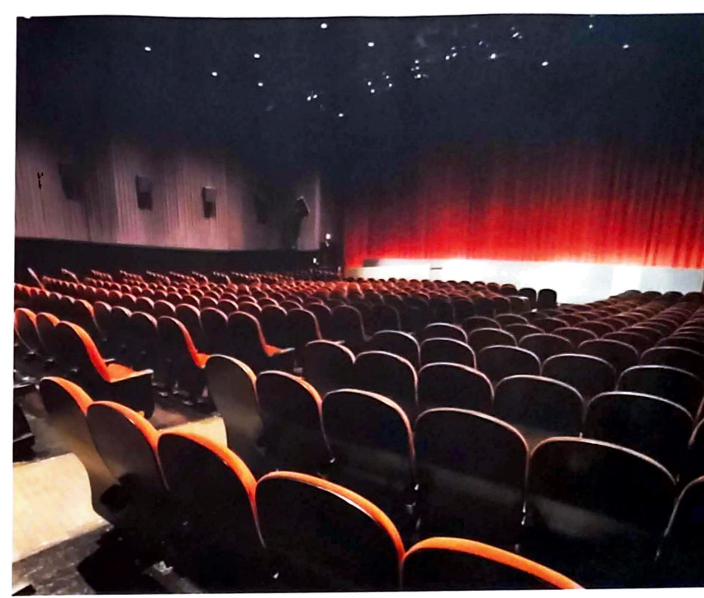
Deux années plus tard, la guerre, la vraie, est aux portes de l'Europe. Et l'on mesure en découvrant les charniers de Boutcha combien l'exception française est fragile face aux missiles de Poutine... Pour l'essayiste Vincent Cocquebert, auteur de *La Civilisation du cocon* (éd. Arkhê, 2021), *"la culture est en grande partie absente des programmes car noyée sous les thèmes imposés par les candidats : identité, immigration, insécurité, géopolitique. D'autre part, la population elle-même se concentre beaucoup sur le sujet central du pouvoir d'achat. Une revendication qui en dit long sur la fonction existentielle et d'individualisation grandissante qu'a aujourd'hui la consommation de biens et de loisirs, bien plus que la culture."*

Les différents épisodes de confinement auraient également modifié en profondeur notre rapport à la chose culturelle, désormais perçu comme un fait personnel plutôt que collectif. Une évolution certainement trop bien comprise par nos politiques. Cocquebert reprend : *"Avec la publication du rapport du ministère de la Culture, en novembre dernier, sur les taux de fréquentation des cinémas, des salles de concerts, des théâtres et musées dans le monde post-Covid, on a pu se rendre compte qu'une toute petite minorité de Français était retournée dans ces endroits malgré les discours de manque durant les confinements ou couvre-feux. D'ailleurs, une grande partie des personnes interrogées affirmait qu'elle allait désormais privilégier les canaux numériques pour consommer de la culture. Sans doute les politiques ont-ils, dès lors, jugé que ce levier électoral de mobilisation était finalement assez faible malgré sa fonction statutaire de valorisation ou de distinction."* En somme, la victoire de Netflix et d'Amazon aurait joué un énième mauvais tour au milieu culturel... Coauteur du best-seller *La France sous nos yeux* (éd. Seuil, 2021), Jean-Laurent Cassely estime, pour sa part, que *"la 'culture culturelle', celle du pass culture, du spectacle et de la création, cède le pas à une approche de la culture plus sociétale voire anthropologique, avec des thèmes comme l'alimentation, l'identité, les valeurs..."* À voir la campagne centrée sur l'art de vivre à la française du candidat communiste Roussel, tout comme l'obsession du repli prôné par la droite dans son ensemble, qu'elle soit républicaine (Pécresse) ou extrême (Le Pen, Zemmour, Dupont-Aignan), difficile de lui donner tort.





Au fil des mois, certainement encouragé par la droitisation des débats, un glissement notable se serait produit : celui menant de la Culture (idée haute) au fait culturel (notion moins exigeante). Il suffit, pour s'en assurer, de lire les maigres propositions des candidats en lice au premier tour de la présidentielle. Tandis que Mélenchon et Roussel promettent ce qui semble complexe sinon impossible à tenir une fois aux affaires, à savoir consacrer 1 % du PIB annuel de la France à la culture, soit une augmentation de l'ordre de 30 % des budgets publics actuels, Philippe Poutou réclame l'hypothétique gratuité dans les musées et l'encadrement des tarifs dans les lieux privés. De l'autre côté de l'échiquier, à l'extrême droite, ni Marine Le Pen ni Éric Zemmour ne consacrent de véritable chapitre à la culture dans leurs programmes respectifs. Seule proposition urgente à leurs yeux : privatiser l'audiovisuel public, et France Inter en premier lieu. Un effet de manche auquel Nicolas Dupont-Aignan ajoute une énième rodomontade populiste : pratiquer une politique culturelle *"libérée des influences anglo-saxonnes"*. La grande foire aux promesses intenables ne s'arrête pas en si bon chemin. Le pourtant mesuré Yannick Jadot entend relever le budget du ministère de la Culture d'un milliard d'euros supplémentaire par an, au profit de la *"décentralisation de la culture et la transition écologique du secteur, (...) de la diversité des esthétiques et de la multiculturalité"*. Quant à Anne Hidalgo, elle met l'accent sur l'éducation artistique et culturelle, par le biais d'interventions scolaires, des master class, d'un *"Erasmus culturel"* et d'ateliers *"qui élargissent l'horizon, jusqu'à des perspectives professionnelles"*. Du côté de LR, Valérie Pécresse semble, quant à elle, plus mesurée sinon désintéressée par le sujet. Sa solution miracle ? Le mécénat d'entreprise, pour soulager, peut-être, les caisses de l'État. Restait une inconnue : le programme d'Emmanuel Macron en matière culturelle, dévoilé à la dernière minute. Concrètement, une série de propositions oscillant entre le spectaculaire et l'anecdotique : allouer 200 millions d'euros à un fonds d'investissement pour les industries créatives et culturelles françaises, promettre le passage à 500 euros du Pass Culture, inventé lors de son quinquennat et dont il souhaite la généralisation dans toute l'Europe. Voilà qui enthousiasme son camp mais qui fait également bondir ses contradicteurs. Car le programme du



CHANGEMENTS CULTURELS
Ci-dessus : les salles de cinéma et de spectacle ont été extrêmement pénalisées à la reprise.
Page de gauche, en haut : pendant le confinement de 2020, l'explosion des abonnements aux chaines de streaming a changé les habitudes.
En bas : pour ne pas pénaliser les libraires, un système de Click & Collect a été mis en place.

Président sortant contient aussi la suppression de la redevance audiovisuelle et l'ouverture des bibliothèques le dimanche et en soirée. Des idées qualifiées de *"mesurettes ridicules qui cachent une volonté de ne surtout pas agir"* déplore, en off, une proche du Parti socialiste... Cet inventaire à la Prévert, Gaël Brustier le juge sévèrement : *"L'ambition culturelle a totalement disparu ! Ce qui est frappant est qu'à gauche, notamment, dans les années 1980, la politique culturelle était le cœur du réacteur mitterrandien. Son 'socialisme des libertés', c'était un projet culturel. Là, il n'y a rien. Les candidats sont à la fois coupés de la société et n'ont plus de hauts fonctionnaires pour rédiger leurs notes..."*

Le résultat est sans surprise : la culture est oubliée dans cette rase campagne. Comment pourrait-elle exister au moment où le prix du litre d'essence importe plus que le tarif unique du livre ?

Sur le même mode, Aurélie Filippetti déplore que l'on ait à ce point oublié *"le rôle de la culture dans l'éducation, dans la construction de la citoyenneté, son importance dans les relations internationales. Tout cela devrait être mieux mis en avant car c'est la force de notre pays. Sa fierté. Et surtout, cela permet de dépasser le nationalisme, car la culture, par le dialogue des cultures justement, signifie bien le contraire de l'affrontement des civilisations"*.

Le résultat est alors sans surprise : la culture est oubliée en rase campagne à l'heure de la droitisation. Comment pourrait-elle exister au moment où le prix du litre d'essence importe plus que le tarif unique du livre ? Aucun candidat n'aura finalement su répondre à la question. À n'en pas douter, celui qui succédera à Roselyne Bachelot rue de Valois héritera donc d'un portefeuille réduit comme peau de chagrin... ●



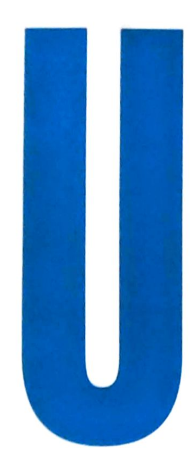
BOOGIE WONDERLAND

Le nouvel album des Black Keys était au chaud – ou au frigo – depuis de nombreux mois, pandémie oblige. Leur impatience à le révéler à la face du monde n'en est que plus grande. Explications à deux voix et quatre mains…

Par DAVID BROWNE

PHOTOS DE **JIM HERRINGTON**

Sur la route : Dan Auerbach (au volant) et Patrick Carney repérant les bons spots du Deep South.



NE FOIS BOUCLÉ *Dropout Boogie*, leur onzième album, les Black Keys allaient être rattrapés par un événement improbable pour eux. *"Dan* [Auerbach, le chanteur et guitariste du duo, ndlr] *m'a appelé pour me dire :* 'Il est vraiment bon!', *ce qui est très inhabituel chez lui"*, lâche le batteur Patrick Carney depuis sa maison de Nashville. *Je n'ai pas le souvenir qu'il m'ait jamais appelé pour s'épancher de la sorte. Il ne revient jamais sur ce qu'il a fait ni ne le réécoute."*

Confirmation d'Auerbach : *"Pat est toujours celui, après chaque album, à penser que c'est le meilleur qu'on ait jamais fait. Littéralement. À chaque fois. Je l'ai réécouté pour la première fois il y a un moment maintenant et j'ai été agréablement surpris. Un sourire a illuminé mon visage."*

Ils l'admettent tous les deux, ce moment un peu particulier, donc, aurait dû avoir lieu il y a trois ans. En 2019, après une pause qu'ils s'étaient accordée pour se consacrer à des projets personnels, ils renouaient pour les besoins de *Let's Rock*, un album qui les voyait raviver leur boogie alternatif rageur. Mais après coup, tous deux reconnaissaient que ce n'était là que la première phase d'un... regroupement. *"Nous avions évolué séparément, il fallait que nous nous reconnections*, se remémore Carney. *Retourner en studio fut une excellente chose, mais nous en étions encore à apprendre à travailler l'un avec l'autre."*

Il faudra plus d'un projet occasionnel pour... rallumer le feu. La tournée "Let's Rock" interrompue par la pandémie, Auerbach et Carney se rapprochaient de Kenny Brown, un guitariste ne jurant que par le blues, et du bassiste Eric Deaton ; le quatuor nouvellement formé investissant Easy Eye Sound, le studio d'Auerbach, à Nashville. Ensemble, ils s'affairaient à ce qui serait un album entier de reprises de blues, contraste assez saisissant par rapport aux sessions parfois laborieuses de *Let's Rock*. *"On a enregistré en une journée, sans overdubs, et c'est l'un des meilleurs enregistrements que l'on ait faits*, convient Auerbach à propos de *Delta Kream*. *Ça nous a donné l'envie de recommencer le même procédé, juste s'y mettre, laisser tourner, et voir ce qu'il se passait."* Et Carney d'ajouter : *"Ça a donné comme une complète remise à zéro du groupe, nous montrant que le plus important, ce n'est que du fun"*.

L'an dernier, Auerbach et Carney ont tous deux contracté la Covid-19 (des formes légères du virus, toutefois). Auerbach s'est consacré à la production d'un album pour Yola [le second de cette dernière], tout en suivant de près l'évolution des projets de différentes signatures de son label Easy Eye Sound, sans oublier de sortir de l'anonymat quelques archives de tel pionnier du blues, à l'instar du contenu du récent *Forever on My Mind*, de Son House. Carney, lui, s'est mis au golf et s'est occupé des deux enfants – dont une fille, Willie Paquet, née en février dernier – qu'il a eus avec son épouse Michelle Branch *[qui a plus ou moins mis en veilleuse une carrière de chanteuse songwriter folk-pop entamée au début des années 2000, ndt]*.

C'est au cours de l'été dernier qu'ils commençaient à travailler à ce qui allait devenir *Dropout Boogie*, avec, donc, l'ambition assumée d'aborder les sessions de manière aussi informelle que celles de *Delta Kream*. Ils s'entouraient pour l'occasion de collaborateurs extérieurs comme Greg Cartwright, le leader du groupe garage rock Reigning Sound, qui allait participer à l'écriture de sept chansons de l'album, la chanteuse de bluegrass Americana Sierra Ferrell, sans oublier Billy Gibbons, de ZZ Top, un ami de longue date. *"J'ai le sentiment que nous abordons chaque album comme si nous étions un véritable groupe*, explique Carney. *Or, un groupe, ça peut être un duo, comme Steely Dan, ou tout autre chose."* (Lui faisant remarquer que le nouveau manager du groupe, le légendaire Irving Azoff, est aussi celui de Steely Dan – mais aussi de Fleetwood Mac, des Eagles, de Bon Jovi, etc. –, Carney ne feint pas l'étonnement : *"Je n'avais pas réalisé !"*).

Reflétant la diversité des contributeurs en question, *Dropout Boogie* sait tout à la fois se montrer tonitruant ("Wild Child", le premier single), prendre la direction d'une jam blues lancinante ("How Long"), faire gentiment trembler les murs ("Baby I'm Coming Home") et ainsi de suite. Quand ce n'est pas Auerbach qui fournit lui-même les explications, parlant de "For the Love of Money" comme *"d'un drone en open tuning hill country, très en lien avec Fred McDowell* [légende du hill country blues du Mississippi, genre musical que vénère Auerbach par-dessus tout, ndt] *et les rythmes qu'il pouvait privilégier."*

Invité à passer au Easy Eye Sound quelque temps avant la disparition de Dusty Hill, son compère de plus d'un demi-siècle au sein de ZZ Top, Gibbons s'était emparé d'une guitare qui avait appartenu un temps à McDowell. *"Je lui ai montré, il l'a agrippée, a commencé à en jouer et ça sonnait au ton près comme du ZZ Top*, se souvient Carney. *C'était vraiment étrange."* S'engageait alors une longue jam improvisée qui allait conduire à "Good Love", une composition forte de solos de Gibbons et Auerbach, ce qui donne l'occasion à Carney d'une belle sortie : *"On essayait de canaliser le ZZ Top qui est en nous depuis trois ou quatre ans."*

Sur la vidéo de "Wild Child", Auerbach et Carney jouent respectivement les rôles d'un technicien de nettoyage et d'un cantinier essayant de garder leur sang-froid dans les dédales d'un lycée imaginaire, où se côtoient élèves accros aux pilules, maniaques des selfies et professeurs portés, eux aussi, sur certaines substances, mais plus liquides. Après s'être fait ridiculiser dans la salle des professeurs en question, le personnage incarné par Carney se tourne vers celui d'Auerbach pour lui dire : *"Il va nous falloir reconnecter avec nos racines ouvrières"* (ce à quoi Auerbach rétorque : *"Pour cet album."*). Quitte à revoir les choses un brin différemment par la suite...

Plusieurs chansons, à l'exemple de "It Ain't Over" aux colorations très soul sombre, sont nées à base de boucles de batterie sur lesquelles Carney avait travaillé au préalable. *"Pat avait pris l'habitude de s'autodéprécier sans que je comprenne pourquoi*, avance Auerbach à propos de son acolyte. *Mais il semble aujourd'hui bien plus à l'aise et bien plus lui-même derrière une batterie. Ça doit être l'âge, je ne sais pas, ou pas mal de séances chez le psy"*. Il se marre avant de redevenir sérieux : *"J'ai le sentiment que lui et moi sommes dans la meilleure position qu'il nous est possible d'être."*

"Cette fois-ci, on a longuement réfléchi à ce que nous faisions mais sans jamais nous prendre le chou. Aucun désaccord majeur." **Patrick Carney**

Que l'on ne compte pas sur Carney pour énoncer le contraire : *"Cette fois-ci, on a longuement réfléchi à ce que nous faisions mais sans jamais nous prendre le chou. Aucun désaccord majeur."* Un constat que semble partager Rhys James, le fils du batteur, du haut de ses 3 ans. *"Il est très pointilleux quand il s'agit de musique*, assure son géniteur. *S'il n'est pas d'humeur sur quelque chose, il saura se montrer convaincant pour que vous éteigniez. Je lui ai fait écouter l'album et il a aimé, mais je ne préfère pas prendre le risque d'une seconde fois. Je préfère ne pas avoir à entendre une mauvaise critique de sa bouche. Il adorait 'Purple Haze' à un moment ; mais maintenant, il ne la supporte plus..."*



Par ailleurs, l'album fut encore une occasion pour l'un et l'autre de se souvenir de leur lien indéfectible depuis leur rencontre, gamins, dans l'Ohio. *"Après le lycée, tous nos potes ne pensaient qu'à aller se saouler la gueule alors que Pat et moi avions toujours envie de musique ensemble*, explique Auerbach. *C'est toujours ce qui nous guide. Nous voulons créer quelque chose de bien. On n'a jamais perdu ça de vue, il me semble. Faire des disques, c'est notre passion, ce que nous aimons faire le plus."*

Selon une facétie du destin comme ce dernier sait en réserver parfois, *Dropout Boogie* débarquera vingt ans – à quelques jours près – après *The Big Come Up*, l'album qui marquait les débuts des Black Keys en 2002. À l'époque, les Keys allaient vite être mis dans le même sac que les White Stripes, les Strokes et bien d'autres pour incarner un éventuel avenir du rock'n'roll, sans que ça ne se goupille forcément bien pour tout le monde. *"Ça parait dingue, hein ?*, s'esclaffe Auerbach à propos du temps qui passe. *À voir tant de groupes débarquer et disparaître, c'est proprement ahurissant que d'être encore là ! Le sort semblait tellement devoir s'acharner contre nous. Je n'imagine même pas si nous avions été cinq dans le groupe. Ça aurait tourné au délire. Nous sommes tellement chanceux qu'il n'y ait que nous deux."* (Il confesse par ailleurs que l'Ohio pour terre natale les a, de fait, distingués du lot : *"Ça nous a entourés d'une certaine mystique. Nous n'étions pas juste un groupe de Brooklyn de plus."*)

En juillet prochain, le groupe s'embarquera dans sa première tournée en tête d'affiche post-pandémie : en plus d'ajouter à la setlist bon nombre de morceaux du nouvel album, Brown et Deaton seront de la partie pour un mini-set autour des reprises de *Delta Kream*. Autre facétie du destin, la tournée privilégiant exclusivement salles et amphithéâtres de taille moyenne fera une halte au Blossom Music Center de Cuyahoga Falls, dans l'Ohio, où Auerbach travailla un temps. *"Je garais des voitures là-bas*, sourit-il. *J'étais le gamin avec son drapeau de repérage dans le parking."* Cette fois-ci, et de manière plus appropriée à leur condition, les choses seront un peu différentes : *"Avec Pat, on sera dans la file d'attente des voitures. On se voit au parking..."*

Traduction et adaptation **Xavier Bonnet**



© THIRD MAN RECORDS

Double fantaisie

Jack White nous parle de sa renaissance pendant la pandémie, de ses meubles mystérieux et de ses espoirs concernant l'avenir du rock.

PAR **BRENNA EHRLICH**

Le Willy Wonka de la musique est plus détendu aujourd'hui. Le Jack White de 2022 rit, transformé en effet par ces deux dernières années. *"Ça a été une renaissance complète à tous les niveaux de ma vie pendant la pandémie*, raconte-t-il. *Je me suis fixé un objectif : peu importe combien de temps ça durerait, j'en ressortirais avec une façon totalement différente de voir la vie."*
Aujourd'hui, il revient avec un double album (ou presque) qui couvre un large éventail musical, allant du bon vieux White Stripes à l'expérimentation des Beatles, en passant par le jazz américain. *Fear of the Dawn* sort le 8 avril, et *Entering Heaven Alive*, le 22 juillet.

Vous avez enregistré deux albums pendant la pandémie. Était-ce vraiment si difficile de rester inactif pendant tout ce temps ?

En général, je ne parle pas de moi quand j'écris, mais j'ai fait une chanson il y a quelques années *["That Black Bat Licorice", ndlr]* qui parle d'un hôpital, d'une prison, d'un asile, n'importe quel endroit où je pourrais juste m'allonger et me vider l'esprit. Parfois, je me retrouve avec des journées de seize heures. Alors il m'arrive de rêver que je me casse une jambe, comme ça je suis obligé de rester à l'hôpital, de faire une pause et de réévaluer les choses sur lesquelles je travaille. J'ai pu à nouveau travailler sur des meubles *[pendant la pandémie, ndlr]*, ça m'a vidé la tête. Je n'ai pas écrit de chanson durant huit mois. D'un point de vue créatif, ça m'a emmené ailleurs.

Pourquoi deux albums ?

Je me suis mis à écrire beaucoup de chansons, et elles partaient toutes dans des directions différentes : certaines ressemblaient presque à du speed métal, d'autres étaient très douces. Je me suis retrouvé avec 20-25 chansons. Mais le public d'aujourd'hui n'est pas très réceptif aux doubles albums. Je voulais les sortir le même jour, mais il nous était impossible de presser autant de vinyles et de les proposer en même temps.

Vous avez samplé Cab Calloway pour le titre "Hi De Ho". C'est la première fois que vous faites ça, comment est-ce arrivé ?

J'ai entendu cette chanson à la radio, un jour, et je me suis dit que je l'adorais. Elle est tellement puissante. Alors je l'ai samplée, et j'ai joué un rythme de batterie qui semblait aller avec. Puis j'ai pris une basse et j'ai écrit une ligne pour ce rythme, et ainsi de suite. Très vite, j'ai trouvé ça vraiment intéressant, et je me suis demandé si Q-Tip serait d'accord pour rapper dessus. Cinq minutes plus tard, il m'a envoyé son scat superposé à la piste. J'adore faire la synthèse de différents moments, de différents territoires musicaux, de différentes époques. Le plus drôle, c'est que tous ceux à qui je l'ai fait écouter pensaient que c'était moi, Cab Calloway. Je chante vraiment comme ça ?

Comment voyez-vous l'avenir du rock ?

Ce genre a été exploré par des milliers et des milliers d'artistes, et certains des meilleurs ont fait leur part il y a bien longtemps. Mais il y a de l'espoir. Les gens pensaient que le hip-hop ne durerait que quelques années, et regardez depuis combien de temps ça dure ! Il s'y passe toujours des choses. Ce que fait Kendrick Lamar aujourd'hui est incroyable. Il y a toujours de la place pour une évolution, mais ça demande l'ambition, l'énergie et l'angoisse de la jeunesse. Ça veut dire avoir des gens qui se retrouvent entre quatre murs et jouent de la musique ensemble.

À propos de vos meubles, quel est celui dont vous êtes le plus fier ?

[Une banquette baptisée] "My Sonic Temple". Elle vient d'un temple maçonnique vieux d'un siècle. Je l'ai entièrement reconstruite, et on peut brancher un instrument sur le côté pour jouer de la musique via la banquette. Je l'ai faite pour Johnny Walker, qui a émergé en même temps que moi de la scène garage-rock de Détroit. Je n'ai jamais expliqué ce qui lui donnait ce son. C'est très mystérieux.

Avez-vous prévu quelque chose de spécial pour la version vinyle de vos albums ?

Il y aura quelques variantes. Je suis heureux que les popstars aient embrassé ce concept et publient de multiples variantes de leurs albums. Rien ne me fait plus plaisir que d'aller chez Target avec mes enfants et leur dire : *"Regardez, vous pouvez acheter un T-shirt Ramones là-bas, et un vinyle des Sex Pistols ici."* C'est incroyable. C'est vraiment super de rendre ça accessible au plus grand nombre. Dans toutes les interviews que je ferai cette année, je militerai pour une chose : supplier les grands labels d'investir dans la construction de nouvelles usines, comme celles qu'ils avaient il y a quarante ans.

> Dans toutes les interviews que je ferai cette année, je militerai pour une chose: supplier les grands labels d'investir dans la construction de nouvelles usines, comme celles qu'ils avaient il y a 40 ans.

Maintenant, quelque chose de très important… Parlez-nous de votre nouvelle coupe de cheveux ! C'est sympa le bleu !

Je ne sais pas… Mais c'est vraiment agréable de ne plus être reconnu chez Target ! *"Laissez-moi acheter mon T-shirt Ramones tranquille, s'il vous plaît !"* Non, je plaisante. Les gens ont toujours été gentils avec moi. Je ne me plains pas de ce côté-là. Tout a été une renaissance. Je travaille avec une nouvelle équipe. Je ne souffre plus de la présence de personnes qui apporteraient de la négativité. Et j'imagine que mon apparence en est l'illustration. Tout est nouveau pour moi.



ROLLING STONE
INTERVIEW

KEITH RICHARDS "JAMAIS JE N'AVAIS PENSÉ JOUER SANS CHARLIE"

La tournée européenne, le retour du *Main Offender*, jouer sur scène sans Charlie et même le fameux album en cours depuis des lustres... Keith Richards répond à toutes les questions que vous vous posez sur les Rolling Stones en 2022. Entretien exclusif.

PAR **BRIAN HIATT**
PHOTO DE **CLAUDE GASSIAN**

SKULL & AMPS
Au début des années 1990, lors de la sortie de Main Offender.

LE 10 MARS DERNIER, quelques semaines après les dernières dates de la tournée US des Rolling Stones, Keith Richards rassemblait autour de lui ses légendaires X-Pensive Winos pour donner un mini-concert caritatif en tête d'affiche du festival Love Rocks NYC, sur la scène du Beacon Theatre de New York... C'était accessoirement pour lui une façon de célébrer le trentième anniversaire de la sortie de *Main Offender*, qui bénéficie ces jours-ci d'une réédition propre à ravir les aficionados de son second disque en solo. Mais pas seulement. Aux côtés d'un "999" très rock balancé en ouverture avec ses vieux complices (le guitariste Waddy Wachtel et le batteur Steve Jordan, entre autres), Richards en profitait pour revisiter deux titres qui ont forgé sa gloire au sein de son "autre groupe", "You Got the Silver" et "Before They Make Me Run", en conclusion d'une heure d'un show incendiaire, mené par un "frontman malgré lui" plus charismatique que jamais.

Évidemment, en marge de cette performance impromptue ô combien réjouissante, la grande question se posait chaque jour de façon de plus en plus pressante : après en avoir terminé, à l'automne, avec le segment américain de leur "No Filter Tour" - sans le regretté Charlie Watts, justement remplacé par Steve Jordan -, les Stones allaient-ils, en 2022, célébrer le soixantième anniversaire de la formation du groupe ou bien tout simplement raccrocher les gants ?

La réponse est arrivée dans le sillage de la prestation de Richards au Beacon Theatre, au terme d'un suspense soigneusement distillé sur les réseaux sociaux, de teasers en clips, officialisant enfin la nouvelle : c'est à Madrid, le 1er juin, que les Stones donneront le premier concert de leur "Sixty European Tour", qui bénéficiera de deux dates dans l'Hexagone, le 19 juillet à Lyon et le 23 à l'hippodrome de Longchamp. Malgré les inévitables polémiques (à quoi bon tourner sans Charlie Watts, l'âme du groupe ?) et le prix élevé des billets, la totalité des places des concerts français s'est envolée, comme partout ailleurs, en l'espace de deux petites heures. Un dernier tour de piste du rock'n'roll circus ? Pas si sûr. *"Je suis impatient d'en faire plus avec ce groupe"*, affirme sans ciller Keith Richards au cours de cet entretien exclusif, au fil duquel il n'éludera aucune question. Même aussi cruciale que celle concernant l'opinion de l'ex-Beatles, Paul McCartney, selon laquelle les Stones ne seraient seulement qu'un groupe de reprises de blues ?



KEVIN MAZUR

▲ STUDIO
"Kiff the Riff" en pleine captation en studio, une Gibson acoustique vintage en mains.

***Talk Is Cheap*, votre premier album solo, avait été enregistré en mode – sans vouloir présumer de vos paroles – *"Va te faire foutre, Mick!"* Mais *Main Offender*, qui ressort ces jours-ci, est sorti, lui, après *Steel Wheels*, alors que les Stones s'étaient remis ensemble, donc c'était un peu différent. Vous vous étiez réconciliés. Vous souvenez-vous en quoi cela a affecté l'énergie de cet album ?**

Pour moi, il y a là une certaine dose de *"C'est comme tu veux, Mick"*, oui. Et bien sûr, en même temps, cela n'est pas le sujet principal. C'était surtout parce que j'étais offensé de devoir faire des disques de mon côté à l'époque, parce que ça n'avait jamais été dans mon programme de faire une sorte de carrière solo. Mais avec le recul, je me suis rendu compte que les Rolling Stones étaient dans leur propre bulle et qu'il y avait forcément un moment où nous devions déployer nos ailes d'une façon ou d'une autre. C'était ma façon de le faire et ça m'a énormément plu. J'ai adoré jouer avec les Winos. Et après tout, je joue toujours avec Steve Jordan parce qu'il est avec les Stones à présent, mais c'est une autre histoire. Il y avait quelque chose à propos de tous ces gars, que j'avais connus et rencontrés en tant qu'amis, et la chance de pouvoir réunir un groupe aussi rare était l'un de ces petits miracles pour moi. Et je chéris toujours ces moments. Comme *[la chanson de 2015, ndlr]* "Runnin' Too Deep", vous voyez ?

Lorsqu'on réécoute *Main Offender*, il est impossible de dire en quelle année il a été enregistré. Voire d'y accoler une décennie...

Je vois ce que vous voulez dire. Ouais,

c'est ce truc intemporel, comment ça tournait… Remarquez, beaucoup de morceaux des Stones étaient comme ça aussi, mais j'ai réécouté *Main Offender* et en fait, je me suis souvenu de ce que Waddy *[Wachtel]*, Ivan *[Neville]* et Steve *[Jordan]* m'avaient dit à l'époque : *"Mec, ce disque est… Ce n'est pas juste un coup d'essai. Il va durer."* Et bizarrement, nous y sommes.

Vous jouez de la basse sur "Words of Wonder", un morceau d'inspiration reggae. Je ne suis pas sûr que le monde vous ait déjà entendu jouer de la basse reggae auparavant. Quel souvenir en gardez-vous ?
Tout d'abord, c'est Waddy Wachtel qui a apporté cette chanson. Et en réalité, au fil des années, j'ai toujours adoré jouer de la basse. Je l'ai toujours fait, je veux dire, avec les Stones, je suis à la basse sur "Sympathy for the Devil", par exemple.

Mais aussi sur "Jumpin' Jack Flash", "Happy" et d'autres.
"Happy", ouais… j'aime ça, être à la basse. Parfois, il m'arrive de me dire que j'aurais dû rester sur cet instrument. Pour en revenir à "Words of Wonder", je trouvais que c'était une belle chanson écrite par Waddy. J'ai dit : *"Je vais prendre la basse sur ce morceau."* Et comme je vivais en Jamaïque de temps à autre, depuis une dizaine d'années… Le reggae, c'est une musique qui repose sur la basse. Et Robbie, béni soit son cœur… Robbie Shakespeare *[l'ex-bassiste des Wailers de Bob Marley]* était un grand ami à moi. Il vient de nous quitter. Je ne sais pas, mais la basse m'a toujours léché par-derrière, en quelque sorte…

C'est une image plutôt obscène, Keith…
Ouais, ça l'est… enfin, vous savez, me coller au train… vous voyez ce que je veux dire ?

En écoutant d'autres chansons sur lesquelles vous jouez de la basse dans le répertoire des Stones, notamment la version studio de "Happy", c'est fascinant de constater à quel point vous êtes en retard sur le rythme de basse et comment cela contribue au son global de la chanson.
Je suis tellement loin derrière le rythme qu'elle est presque au premier plan. Mais oui, j'ai toujours aimé ramener le rythme vers l'arrière, jouer tout au fond du temps. Cela dépend des batteurs, mais avec certains d'entre eux, vous pouvez jouer avec le temps jusqu'à ce qu'il fasse presque un tour complet. C'est quelque chose que je ne peux jamais exprimer avec des mots parce que vous devez l'expérimenter pour comprendre de quoi il s'agit.

C'est Charlie Watts – paix à son âme – qui vous a recommandé d'avoir recours à Steve Jordan (pour terminer la tournée américaine). Et il semble bien qu'il y ait des ressemblances entre eux dans le feeling. Ils ont le même esprit rythmique, d'une certaine façon. C'est très difficile à exprimer, mais il y a là des similitudes en tant que batteurs, non ?
Tout d'abord, je pense que Steve Jordan a grandi en écoutant et en admirant Charlie Watts… Il a toujours capté l'essence de Charlie Watts avec les Rolling Stones, ce qui est unique. Et je n'ai jamais rencontré un autre batteur qui soit aussi sensible à ce que Charlie faisait. Parfois il arrive que Steve parvienne à me tromper et que je crois que c'est Charlie qui est en train de jouer. Concernant les Winos, c'était merveilleux de me retrouver avec ces gars qui avaient grandi en écoutant les disques des Stones et d'entendre leur point de vue sur le sujet. Steve et moi travaillons toujours là-dessus.

Que voulez-vous dire par là… travailler sur un autre projet solo ?
On travaille sur à peu près tout… Je veux dire, pour le moment, nous sommes juste en train de sentir notre chemin. On vient à peine de terminer cette tournée américaine et tout le monde est en train de préparer le 60e anniversaire des Stones. Il est encore un peu tôt pour dire comment les choses vont se passer exactement dans les mois à venir, surtout avec le Covid au-dessus de nos têtes, mais avec un peu de chance, on va contourner tout ça et le dépasser. Il devrait définitivement y avoir de la musique intéressante, cette année.



▲ **X-PENSIVE WINOS** Avec Waddy Wachtel et Charley Drayton, pendant la tournée "Main Offender", 1993.



▲ **BACK & PRIDE** Keith & The X-Pensive Winos se sont retrouvés le 10 mars 2022 sur la scène du Beacon de New York.



▲ **LE MANQUE** Mick, Keith et Ronnie avec Steve Jordan, désormais à la batterie, en novembre 2021, à Hollywood, en Floride.

© KEVIN MAZUR ; PAUL NATKIN/GETTY IMAGES ; JASON KOERNER/WIREIMAGE

"Wicked As It Seems", sur *Main Offender*, sonne un peu comme un cousin de "Love Is Strong"… C'est un peu comme des jumeaux qui auraient suivi des chemins différents dans la vie. On peut y discerner les différentes façons de construire quelque chose à partir des mêmes éléments.
Oui, "Wicked as it Seems" est certainement le cousin de "Love is Strong". En fait, c'est peut-être même un peu plus proche que ça. C'est drôle que vous me disiez ça parce que c'est exactement ce que je ressentais à leur propos, sur le fait que j'ai réussi à faire deux chansons à partir de ce même truc. Quand j'écoute ces morceaux maintenant, je me dis : *"Wow, peut-être qu'on devrait en faire d'autres dans ce genre-là."*

Certains n'ont pas manqué de dire, à l'époque que "999", le titre d'ouverture de *Main Offender*, leur faisait penser à du ZZ Top.
Je peux comprendre cette comparaison, oui, totalement. Même si pour moi, "999", c'était seulement une chanson sur le prix qu'on accorde aux choses.

Il y a peu plus de distorsion dans ce titre, c'est un changement intéressant pour vous.
Ouais, ouais. J'ai probablement appuyé sur le mauvais bouton !

Dans "Demon", la superbe ballade up tempo qui referme l'album, vous chantez *"Il y a un démon en moi"*… De quoi s'agit-il vraiment ?
C'est une énigme pour moi. Je veux dire, le fait est qu'il y a un démon en chacun de nous, vous voyez ? Et je viens juste de l'admettre.

Peut-être est-ce aller trop loin, mais ce démon – celui-là même qui pousse quelqu'un à boire ou à se droguer – ne pourrait-il pas avoir la même source que ce qui conduit aussi un artiste à libérer son intelligence et sa créativité, et qu'on ne peut pas vraiment choisir entre les deux ? Que tout cela, finalement, vient d'un seul et même endroit ?
Exactement. Un démon n'est pas nécessairement une chose maléfique. Ça peut être quelque chose qui donne de la vie aux choses. Dans cette chanson, j'essayais de… Quand c'est sorti, quand je l'ai écrite, j'ai lutté contre la même chose. Vous savez, c'est juste trop sombre ou… Mais je me suis dit que démon était en fait un synonyme d'énergie.

Et peut-être que vous ne pouvez pas laisser ce démon mourir…

C'est à chacun de décider de ce qui est bien et de ce qui est mal. Mais en ce qui me concerne, quand ce démon me prend, je dois juste aller jusqu'au bout.

C'est Charlie Watts qui disait, très justement : *"Keith a toujours eu une forte volonté de vivre."* Avez-vous déjà réfléchi à l'origine de cette force, de ce démon, ou peu importe ce que c'est, qui vous a permis de continuer si longtemps ?

Non. Je crois que nous sommes tous construits de manière différente. Et je pense aussi que je suis peut-être tellement stupide que je me mets dans des situations où cela devient presque une question de vie ou de mort. Et puis, je me retrouve au sommet et peut-être que ça ne va pas plus loin. Mais on n'a qu'une vie, alors autant en profiter.

Vous aviez 48 ans quand vous avez enregistré *Main Offender*. Quel souvenir gardez-vous de cette période de votre existence ?

Je ne sais pas. Je veux dire, parfois, dans ma vingtaine, je me suis senti beaucoup plus vieux que maintenant. Mais tout est relatif, tout dépend de ce que vous ressentez envers vous-même et envers les autres. J'essaie toujours de voir le bon côté de la vie, vous savez…

Dans le disque live des X-Pensive Winos de ce coffret, vous reprenez "Gimme Shelter" en concert, ce qui est plutôt audacieux. Bien sûr, c'est une chanson que vous avez composée en grande partie mais… comment vous êtes-vous senti au moment d'interpréter ce classique sur scène ?

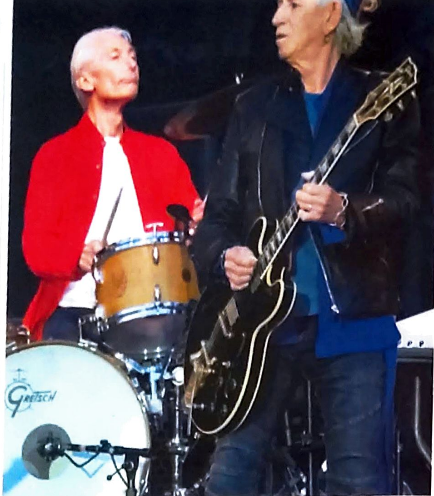
Oui, en la réécoutant, j'avais même oublié qu'on l'avait chantée avec les Winos. Et d'une certaine façon, ça m'a rappelé le jour où je l'ai écrite : un jour de pluie à Londres, dans Mount Street. Il y avait une grosse tempête, tout le monde courait dans tous les sens pour s'abriter, et la chanson est vraiment sortie de cette simple vision. Et puis, j'ai réalisé que je devais élargir cette vision, qu'il n'y avait pas que cette tempête, qu'il y en avait beaucoup d'autres autour de nous. Alors, de m'entendre la chanter à nouveau, je veux dire, après tant de temps… Ça m'a donné ce sentiment d'urgence. "Gimme Shelter"… j'ai toujours eu un faible pour cette chanson.

De quelle façon Mick a-t-il contribué à sa composition ?

Il en a élargi le point de vue. Surtout quand j'ai dit qu'on avait besoin d'une voix de femme ici, comme un duo. Et donc, ça a donné une autre dimension à la chanson en plus de… Je ne sais pas, certainement sur le plan scénique, ça lui a donné beaucoup plus de présence visuelle. Le viol et le meurtre attirent toujours les foules, vous savez…

Avec le recul, trouvez-vous logique d'avoir publié ce grand album en 1992 et de ne rien avoir refait en solo avant 2015 ?

Non, pas vraiment. Je trouve ça bizarre, mais je pense que c'est parce que les Stones m'ont occupé pendant tout ce temps. Et puis, j'avais des bébés ou… enfin pas moi, ma femme. Je pense que j'ai fait *Talk Is Cheap* et *Main Offender* pour les mêmes raisons : parce que les Stones faisaient une de leurs longues pauses. Et vers 2012, ou 2010, ça s'est reproduit. Et puis, il y a eu Steve Jordan. C'est Jane Rose *[sa manageuse]* qui m'a suggéré de travailler avec lui. *"Pourquoi ne pas faire quelque chose en attendant de voir ce que deviennent les Stones ?"* Parce que sinon, vous pouvez juste traîner, pourrir sur place et vous amuser. Sauf que s'amuser, c'est bien, mais pourrir sur place, non. Alors, heureusement, Steve et moi, nous nous sommes réunis et nous avons décidé de mettre quelque chose en place par nous-mêmes. Et puis, plusieurs Winos nous ont rejoints sur la longueur, mais aussi d'autres musiciens merveilleux. Quant à *Crosseyed Heart*, c'est un autre de mes petits favoris. En fait, je me retrouve à faire ces choses quand je n'ai pas la pression des Rolling Stones.



▲AMITIÉ
Une longue complicité unissait Keith et Charlie Watts, disparu le 24 août dernier. Ils pilotaient la machine Stones ensemble.

La dernière fois que *Rolling Stone* a discuté avec Mick Jagger et Ron Wood, en 2016, ils ont évoqué un album de chansons originales en cours, en marge de *Blue & Lonesome*, le disque de reprises de blues que vous aviez sorti à l'époque. Où en est-on de ce nouvel opus, et pourquoi, sans vouloir vous offenser, est-ce que cela prend autant de temps ?

Eh bien, je ne peux rien vous dire encore à propos de l'album. Tout ce que je veux que vous sachiez, c'est que j'aime travailler et que si je ne peux pas travailler d'un côté, alors je vais travailler de l'autre…

On raconte que Charlie avait enregistré toutes ses parties de batterie avant sa disparition…

Non, ce n'est pas vrai du tout. Je veux dire, Charlie Watts a joué sur un certain nombre de choses, oui. Il a fait quelques trucs avec Mick, et on a déjà pas mal de trucs en boite avec lui, depuis l'année dernière. Mais Charlie Watts n'était certainement pas dans l'esprit de *"Je vais enregistrer des choses parce que je ne serai plus là."* Il n'était pas ce genre de gars. Il ne pensait pas comme ça. Charlie travaillait si quelqu'un lui disait : *"Hé, j'ai quelques chansons, passe et viens jouer dessus."* C'est comme ça qu'il était. Nous avons beaucoup de choses de Charlie Watts en boite, parce que nous étions à mi-chemin de la réalisation d'un album quand il est mort… et vous savez, bon sang, combien j'aimais cet homme.

On peut supposer qu'il n'a jamais été question jusqu'ici que, si vous deviez finir cet album, Steve Jordan devrait jouer sur certains titres…

Ouais. Je suppose que c'est l'une des choses que nous allons devoir régler cette année. Bien sûr, si nous voulons continuer à enregistrer, nous allons avoir besoin d'une batterie et ce sera Steve Jordan. Au début de la tournée, il y a quelques mois, je me disais : *"Oh non, je ne peux pas jouer sans Charlie."* Sauf que Charlie lui-même m'avait dit : *"Écoute, Keith, tu peux le faire avec Steve. Tu l'as fait de nombreuses fois. Tu sais qu'il peut prendre ma place à tout moment."* Et il m'a convaincu de le faire. Je savais que Steve était capable de le remplacer. Parfois, vous vous demandez juste comment les choses vont se mettre en place. J'ai été magnifiquement surpris par la façon dont tout s'est passé *[au sein des Stones]*. Et je suis impatient d'en faire plus avec ce groupe.

Bien sûr, ça ne peut pas être exactement la même chose.

Non, bien sûr que non… C'était comme de jouer avec du sang neuf, du sang frais, et c'était très énergisant. En même temps, Steve se surveillait lui-même, disant : *"Je ne veux pas en faire trop, aller dans ce sens ou dans un autre."* Mais il a un sens de la façon dont Charlie Watts joue qui fait qu'il est très-très facile pour nous de continuer sans passer par des circonvolutions incroyables. Steve est un pro consommé et un grand amoureux du style de Charlie Watts. J'étais parfois étonné en le voyant me dire : *"Je pourrais le faire comme Charlie ou tu veux que je…"* *"Je vais te laisser faire, Steve, comme je le ferais si c'était Charlie qui était assis là. Maintenant tu es assis là, et je vais te laisser faire, Steve."* Mais on s'est bien amusé pendant la tournée, et je ne vois pas pourquoi on ne continuerait pas cette année.

▲EN SOLO
Ivan Neville, Waddy Wachtel, Steve Jordan, Keith Richards, Charley Drayton et Bobby Keys du groupe X-Pensive Winos, en 1988, à Chicago.

© SHIRLAINE FORREST; PAUL NATKIN/WIREIMAGE

J'allais vous demander ce que vous avez pensé de Paul McCartney qui a déclaré que les Stones étaient un groupe de reprises de blues ?

J'ai reçu un mot de Paul à ce sujet disant, *"J'ai été pris totalement hors contexte."* Il a dit en réalité : *"C'est ce que j'ai pensé la première fois que je les ai entendus."* Comme Paul et moi nous connaissons assez bien, quand je l'ai lu pour la première fois, je me suis dit : *"Ah, il y a eu beaucoup de coupes et d'editing ici."* Et le lendemain, j'ai reçu ce message de Paul disant : *"Si tu as lu cette merde, tout est hors contexte, croyez-moi, les gars."* Alors, c'est comme ça que je le prends…

On aurait pu penser qu'il voulait se venger de vous pour avoir décrit *Sgt. Pepper's*… comme *"un ramassis d'inepties"*.

Ça aurait pu être le cas, mais Paul n'est pas comme ça. Non, j'ai eu pitié de lui. Il a répondu si vite à ça… Je veux dire, s'il avait voulu dire une chose pareille, il n'aurait pas pris la peine de nous écrire. Paul est un génie, mec. Jésus Christ ! Regardez les chansons qu'il a écrites, vous ne pouvez pas taper sur un gars comme ça. Alors, on va laisser toutes ces petites choses qui sortent dans la presse et les ignorer, vous voyez ce que je veux dire ?

Que pensez-vous de l'histoire d'Eric Clapton, qui semble avoir bizarrement rallié le camp des antivaccins ?

Je ne sais pas. Tout me semble un peu démodé à propos du vaccin. J'aime profondément Eric, je le connais depuis toujours. Et il a eu des hauts et des bas, mais il n'a jamais… Cette histoire de Covid, ça a divisé les gens et ça les a fait déraper pendant un moment. Je n'ai pas vraiment grand-chose à dire sur le sujet… seulement : *"Hey, j'espère que vous allez y repenser, faisons ce truc."* Je veux juste me débarrasser de ce foutu virus, vous savez ? Et la seule façon que j'envisage d'y arriver, c'est que tout le monde fasse ce que disent les médecins et que tout redevienne normal, avec un peu de chance. Je ne comprends pas pourquoi certaines personnes s'énervent autant à ce sujet. On ne s'énerverait pas pour une grippe ou autre chose, vous voyez ce que je veux dire ? Et c'est encore pire que ça, donc… Je ne suis pas médecin, mais ce truc agit de différentes manières sur les gens, et nous devons tous nous entraider, nous devons tous avoir un peu de sympathie les uns envers les autres.

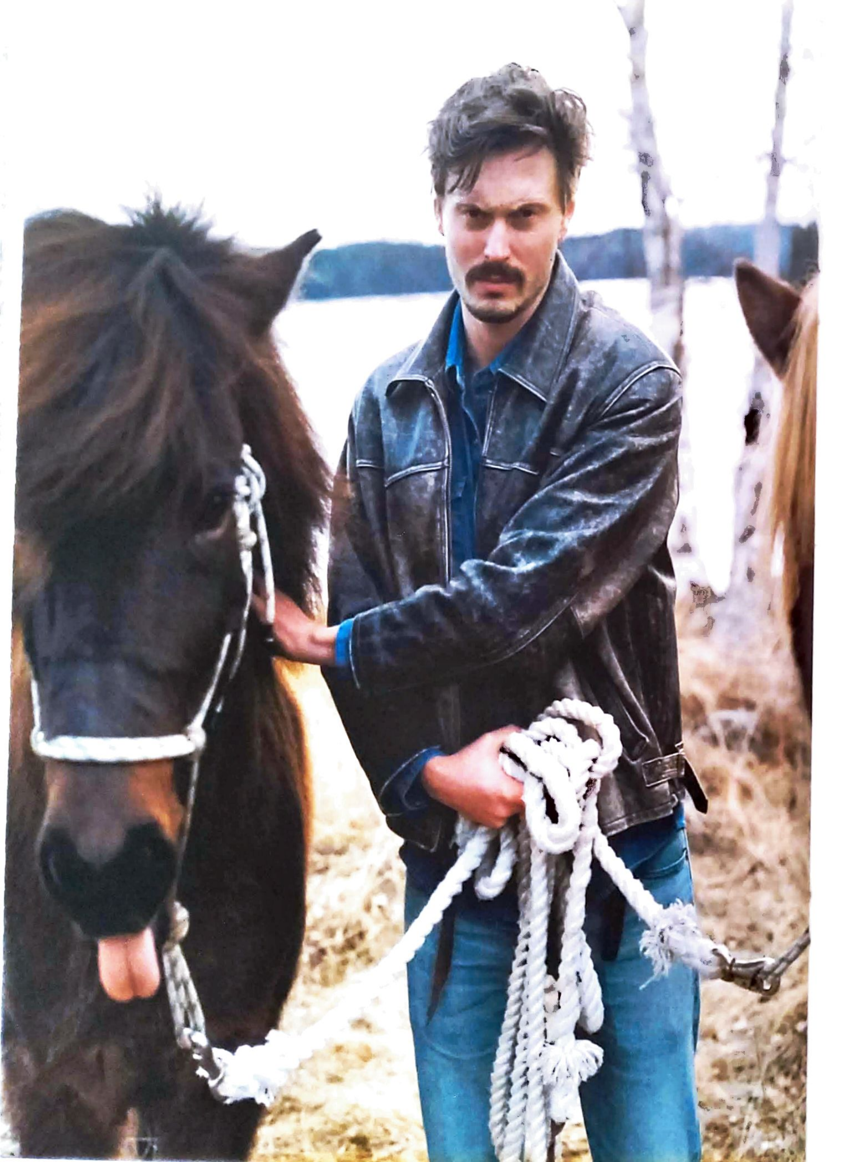
Vous avez mentionné le 60e anniversaire des Rolling Stones. Pouvez-vous vous faire une idée du concept des soixante ans du groupe ?

Qui peut se faire à l'idée de soixante putains d'années ? Ça semble impossible que ça fasse aussi longtemps. Mais oui, le sentiment était que nous "devions" faire quelque chose cette année. Et vous savez, quand ce sentiment s'empare de ce groupe, les choses seront menées à bien.

Il y a six ans, nous avions parlé de la façon dont vous aimeriez quitter ce corps mortel. Et vous aviez dit : *"J'aimerais croasser magnifiquement sur scène."*

Oui, oui. Je suis toujours d'accord. Mais pas encore ! Ⓡ

Traduction et adaptation **Alain Gouvrion**



MUSIC FROM BIG... WHITE

Pour son deuxième effort, *Twilights*, le songwriter suédois Jesper Lindell prend le pari du collectif et lorgne du côté de l'americana sous perfusion The Band.

PAR **Antoine Serrurier**
PHOTO DE **Emilia Bergmark-Jiménez**

La vie n'a pas été tendre avec Jesper Lindell. À l'âge de 13 ans, sa prometteuse carrière de footballeur vole en éclats à la suite d'une fracture de la jambe. Quinze ans plus tard, un premier album remarqué sous le coude (*Everyday Dreams*), le musicien originaire de Ludvika passera son confinement cloué au lit pour un sérieux problème rénal, attendant dans l'incertitude et la douleur une greffe miraculeuse. Si l'on est tenté de parler de malédiction, le jeune Scandinave aborde, lui, le sujet sous un angle bien plus optimiste : *"Avec tout ce que j'ai pu traverser dans ma vie, j'ai appris qu'une zone d'ombre cachait toujours une lueur d'espoir. J'ai passé presque la moitié de la pandémie en dialyse, à vivre un vrai cauchemar éveillé. Pourtant, c'est aussi la période où j'ai écrit et enregistré* Twilights, *qui symbolise tout ce à quoi j'aspire depuis que j'ai commencé ma carrière. C'est cette situation paradoxale qui m'a inspiré l'orientation de ce nouveau disque. Il évoque cette idée de crépuscule, ce contraste entre la noirceur et la clarté de la vie."*

Guidé par cette philosophie du clair-obscur, Jesper a ouvert son univers folk-soul à bien plus de nuances, en abordant notamment une approche plus spontanée et collective : *"Pendant ma convalescence, j'ai eu beaucoup de temps pour contempler en profondeur ce que j'étais en train de composer. J'avais écrit une douzaine de titres dans la veine de mon premier album, mais j'ai rapidement réalisé que le résultat ne me convenait pas. J'ai alors essayé quelque chose de plus americana et country, influencée par le storytelling de Kris Kristofferson ou John Prine, et ça a donné "Westcoast Rain", l'ouverture de* Twilights. *À partir de là, j'ai rassemblé mon groupe dans le petit studio que nous avions construit juste avant la pandémie, et nous avons commencé à façonner l'album dans cette direction, tous ensemble. J'avais à cœur que l'on ressente cette cohésion de groupe à travers l'enregistrement."*

Une force collégiale que l'on retrouve aussi au travers d'une poignée de prestigieuses collaborations, du bluesman tricolore Theo Lawrence ("Dance") à la déesse suédoise Klara Söderberg ("Christmas Card") - moitié de First Aid Kit -, en passant par la chanteuse américaine Amy Helm ("Twilight"), fille du batteur de The Band, Levon Helm : *"Mon manager et moi sommes d'immenses fans de The Band. Durant l'élaboration du disque, nous avons regardé ce documentaire,* Ain't in It for My Health: A Film about Levon Helm, *où l'on peut apercevoir Amy chanter 'Twilight' au piano. Ce fut comme une révélation instantanée : il fallait qu'on l'invite à faire une reprise sur l'album !*, se remémore le trentenaire. *Je suis si fier d'avoir pu collaborer avec ces trois artistes, car ils apportent de nouvelles couleurs à ma musique. Un mec comme Theo possède une voix bien distincte de la mienne, assez intemporelle et dans la lignée des grands chanteurs de classic rock. Son style me rappelle un peu celui de Robbie Robertson."*

"Avec tout ce que j'ai pu traverser dans ma vie, j'ai appris qu'une zone d'ombre cachait toujours une lueur d'espoir."

Il n'y a là rien d'anodin à ce que Jesper revienne vers The Band. Vénérée depuis sa plus tendre enfance, la formation de Toronto a ressurgi de sa mémoire comme une délicieuse madeleine de Proust, jusqu'à devenir un véritable guide spirituel à ses dix nouvelles compositions : *"Ce qui me fascine le plus chez The Band, c'est l'osmose parfaite entre ses membres. Comme eux, je voulais réussir à capturer toute la magie qui émane d'un enregistrement live entre amis. Quand j'étais en train de me remettre de ma greffe, j'en ai profité pour revoir leur concert d'adieu immortalisé par Scorsese dans son documentaire* The Last Waltz. *C'est un show absolument divin, où tous les artistes que j'admire le plus au monde sont invités à jouer avec eux sur scène, de Van Morrison à Joni Mitchell, en passant par Dr. John ou Neil Young. Je crois que ça a redéclenché un truc chez moi*, raconte-t-il, passionné. *Pour autant, je ne voulais pas non plus faire bêtement une redite du passé. J'avais envie que l'album sonne comme une œuvre pleinement contemporaine. Ces influences sont passées sous le filtre de ma personnalité, et je pense qu'on le ressent notamment au travers de mes textes, qui sont bien plus intimistes qu'auparavant. C'est une voie vers laquelle j'ai envie de me diriger davantage dans le futur."* De belles promesses que l'on s'impatiente déjà de voir se concrétiser, pour peu que la vie ne joue pas un nouveau vilain tour au Suédois.

DANS *L'univers* ULTRA-SECRET *des* CONCERTS PRIVÉS

Aujourd'hui, tout le monde, de Pitbull à Beyoncé, est à louer. À condition d'y mettre le prix.

PAR DAVID BROWNE

ILLUSTRATION DE LARS LEETARU



POUR JENNIFER LOPEZ, ce concert en novembre 2014 à Macao n'avait rien d'extraordinaire. Elle devrait chanter quarante minutes (en l'occurrence sur un backing track), encadrée par six à huit danseurs ; le contrat stipulait qu'elle disposerait *"d'un son et d'un éclairage de première classe"*. Mais il serait interdit d'enregistrer ou de filmer le show. Ainsi que de vendre des billets. ★ Le cachet - 1,25 million de dollars - était lui aussi inhabituel. Une riche famille chinoise avait invité Lopez à se produire à l'occasion d'un anniversaire, ajoutant 500 000 dollars pour les billets d'avion et l'hôtel. L'opulence ne s'arrêtait pas là : pour l'occasion, la famille avait construit un restaurant et un night-club, reliés par une passerelle, dans la salle de réception d'un Grand Hyatt. Le tout pour environ 20 spectateurs, moins que le nombre de personnes travaillant sur ce concert.

Depuis plus de vingt ans, des stars en tout genre, de Bob Dylan aux Eagles, d'Alicia Keys à John Legend, sont embauchées à prix d'or pour se produire lors de soirées d'entreprises, devant des employés ou des clients. Même lors de la pandémie, cet écosystème a perduré. En décembre dernier, la plateforme de jeux Gala Games a organisé son "Galaverse", soirée privée à San Francisco, où 500 invités ont pu écouter Maroon 5, Alice Cooper, le DJ Steve Aoki, un peu de Snoop Dogg ainsi que deux membres d'Arcade Fire.

Mais à côté de ce type de soirées se développe un univers parallèle bien plus mystérieux, le concert ultra-privé. Là, les stars du rock, du hip-hop et de la pop touchent de gros cachets pour jouer lors de mariages, d'anniversaires ou de n'importe quoi d'autre, pour ceux qui en ont les moyens. Ces festivités permettent à l'artiste de repartir avec des poches bien pleines et à ses richissimes hôtes de se sentir comme des stars. Cependant, ces gains de taille ne vont pas sans problèmes politiques au sujet desquels l'artiste doit réfléchir (ou ignorer).

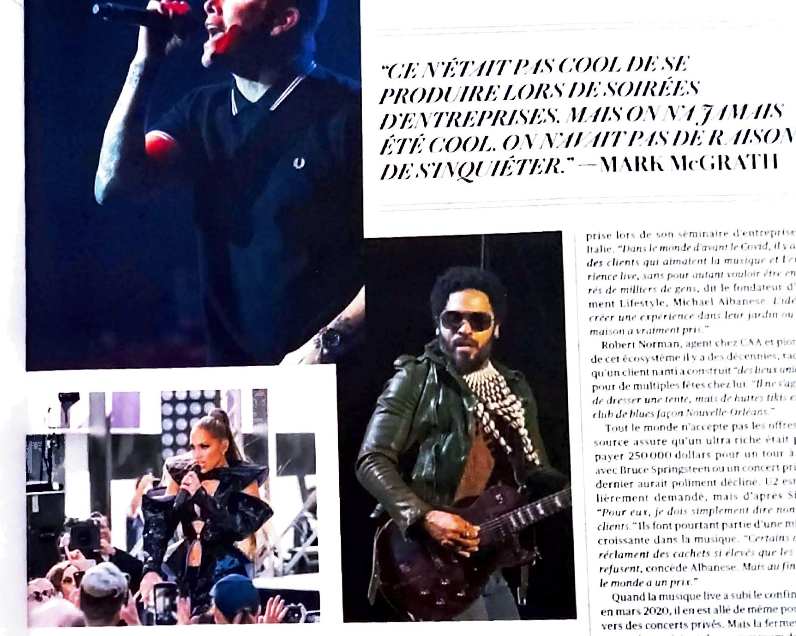
Au début, les seuls à mordre à l'hameçon étaient des rescapés des années 1950-1960, mais aujourd'hui, la liste peut être confondue avec le contenu du top 10. Moyennant une somme allant jusqu'au million, Beyoncé ou Rod Stewart peut se produire devant vos proches. Tout comme John Mayer ou des nouveaux venus tels que Charlie Puth (invité surprise d'une bat-mitsva à Boston). Sugar Ray est disponible, ainsi que le semi-supergroupe Ezra Ray Hart, composé de Mark McGrath (Sugar Ray), Emerson Hart (Tonic) et Kevin Griffin (Better Than Ezra). Pitbull, Nicki Minaj et Flo Rida ont joué pour des bar ou bat-mitsva. Signe des temps, des noms du hip hop old school comme Coolio, Too $hort, Vanilla Ice et Naughty by Nature sont aussi demandés. *"Beaucoup de gens invitent une star dans leur propriété,* avance Jay Siegan, dont la société Jay Siegan Presents, a aidé à booker Coldplay ou Céline Dion pour des événements. *Ils le font discrètement pour 30 ou 50 amis, la superstar se produit quarante-cinq minutes, puis un chef prépare le dîner. Nous voyons cela de plus en plus souvent."*

Récemment, le groupe Sugar Ray a participé à l'anniversaire d'un riche client à San Diego, qui a loué un club pour quelques dizaines d'amis. *"On joue pour 40 personnes,* explique McGrath, dont la moitié des revenus annuels vient de ce type de soirées. *Parfois, c'est très difficile, on n'obtient pas la même réaction qu'à un concert payant et ça fait un peu mal à l'ego. C'est pour ça qu'on est payés trois ou quatre fois plus que le tarif habituel."*

Si rien de tout cela ne semble familier, c'est normal. Dans une période où la pauvreté et la répartition inégale des richesses font l'objet de discussions régulières au plan national, il règne un degré de discrétion renforcé. Peu d'artistes sont enclins à parler de ces engagements et les organisateurs signent souvent des accords de confidentialité. Les artistes ne se contentent pas d'empocher des chèques, mais doivent se questionner sur le fait de savoir pour qui ils jouent et ce qu'ils peuvent en dire. *"Une certaine occasion s'est présentée à nous et nous l'avons honorée,* reprend une popstar à propos d'un concert récent. *Avec les soirées privées, on ne tient pas à discuter trop des détails. C'est ce qui permet de maintenir ce côté fermé jusqu'à un certain point."*

McGrath (Sugar Ray) se souvient du jour où il a découvert ce nouvel écosystème. C'était à la fin des années 1990, leur morceau, "Fly", passait en boucle sur les ondes et on leur a proposé de jouer pour une société de haute technologie de la baie de San Francisco. *"Il y avait des lasers et six salles différentes, dont une avec un DJ, et 30 personnes qui s'en foutaient,* raconte-t-il. *Il faut se retrousser les manches."* Mais il se souvient aussi du cachet - *"Sept fois plus que ce qu'on gagnait !"* - et de l'impact de ce show. *"On s'est dit : 'Cet univers est assez drôle'. À l'époque, ces soirées étaient taboues, ce n'était pas cool de s'y produire. Mais on n'a jamais été cool. On n'avait pas de raison de s'inquiéter."*

C'était, il y a vingt-cinq ans environ, le début des concerts corporate pour le classic rock, avec des cachets à six ou sept chiffres incitant Stewart, Billy Joel ou Crosby, Stills and Nash à jouer pour les employés de géants tels que Pepsi ou Bank of America. En 1998, moyennant un peu moins d'un million de dollars, Bob et Jakob Dylan se sont partagé l'affiche d'un show (pour l'équipementier Applied Materials) pour la première et dernière fois. Au début des années 2000, le circuit des soirées privées a grimpé de quelques crans avec l'essor des "dot-com". L'Anglais Mike Edwards se souvient que son groupe, Jesus Jones, a été invité aux États-Unis, dix ans après son heure de gloire, pour jouer son unique hit, "Right Here, Right Now", lors d'une conférence. *"Le présentateur a dit : 'Bienvenue à tous, j'espère que vous passez un bon moment, voici Jesus Jones', raconte-t-il. On a joué 360 secondes, le coût était minimal... Il a toujours été sous-entendu qu'on danse avec le diable ou qu'on se prostitue. Mais on peut jouer une de nos chansons qu'on aime beaucoup et on rentre à la maison avec les poches pleines. Alors, pourquoi pas ?"*



"CE N'ÉTAIT PAS COOL DE SE PRODUIRE LORS DE SOIRÉES D'ENTREPRISES. MAIS ON N'A JAMAIS ÉTÉ COOL. ON N'AVAIT PAS DE RAISON DE S'INQUIÉTER." — MARK McGRATH

Soirées en bonne compagnie En partant du haut, Mark McGrath (Sugar Ray), pilier du circuit depuis la fin des années 1990, et un premier concert pour une société de haute technologie ; Lenny Kravitz, habitué des concerts privés, lors d'une soirée en Floride avec beaucoup de champagne et un set de T.I. ; Jennifer Lopez, a donné un show controversé au Turkménistan, pour lequel son entourage s'est ensuite excusé.

FROM TOP: SCOTT DUDELSON/GETTY IMAGES; ALEXANDER TAMARGO/GETTY IMAGES; IGOR SASIN/AFP/GETTY IMAGES

Le crash de 2008 a mis un frein à ce genre de cachets, mais, selon les programmateurs, lorsque l'économie a redémarré au cours de la décennie passée, ces événements ont suivi, et la catégorie ultra-privée - où les plus riches peuvent s'offrir une légende du rock ou une icône de la pop pour commémorer un moment de vie - a pris de l'ampleur. Seal a joué à bord d'un yacht au large de Monaco pour une famille possédant une compagnie aérienne en vue. En 2018, Beyoncé aurait été payée plusieurs millions lors du mariage des enfants de deux milliardaires indiens. À cette période, un financier basé dans l'Utah a construit une vraie scène dans son jardin pour accueillir l'ancien chanteur de Bad Company, Paul Rodgers.

Cet événement a été organisé par Element Lifestyle, société qui fait payer à ses clients fortunés une adhésion de 48 000 dollars par an pour les aider à planifier leurs voyages et vacances - ainsi que, de plus en plus, des concerts. C'est ainsi que Ricky Martin a touché 500 000 dollars pour chanter à un mariage, à dix minutes de chez lui à, Los Angeles. Un client en Iran, chanteur novice lui-même, rêvait depuis toujours d'un duo avec Andrea Bocelli, et pour environ 1 million de dollars, il a pu le rejoindre sur scène, à Los Angeles. Un autre client a payé Bocelli pour une visite surprise lors de son séminaire d'entreprise en Italie. *"Dans le monde d'avant le Covid, il y avait des clients qui aimaient la musique et l'expérience live, sans pour autant vouloir être entourés de milliers de gens,* dit le fondateur d'Element Lifestyle, Michael Albanese. *L'idée de créer une expérience dans leur jardin ou leur maison a vraiment pris."*

Robert Norman, agent chez CAA et pionnier de cet écosystème il y a des décennies, raconte qu'un client nanti a construit *"des lieux uniques"* pour de multiples fêtes chez lui. *"Il ne s'agit pas de dresser une tente, mais de huttes tikis et d'un club de blues façon Nouvelle-Orléans."*

Tout le monde n'accepte pas les offres. Une source assure qu'un ultra-riche était prêt à payer 250 000 dollars pour un tour à moto avec Bruce Springsteen ou un concert privé. Ce dernier aurait poliment décliné. U2 est régulièrement demandé, mais d'après Siegan, *"Pour eux, je dois simplement dire non à mes clients."* Ils font pourtant partie d'une minorité croissante dans la musique. *"Certains artistes réclament des cachets si élevés que les clients refusent,* concède Albanese. *Mais au final, tout le monde a un prix."*

Quand la musique live a subi le confinement, en mars 2020, il en est allé de même pour l'univers des concerts privés. Mais la fermeture n'a pas vraiment été totale : au summum de la pandémie, des artistes dont Sting, Leon Bridges, Keith Urban, Christina Aguilera et Ryan Tedder, de OneRepublic, ont été embauchés pour des concerts privés virtuels, avec des cachets débutant à un peu moins de 100 000 dollars et allant jusqu'à cinq fois plus.

L'an dernier, alors que les concerts reprenaient un semblant de normalité, les bookings ultra-secrets ont commencé à augmenter. En 2022, CAA a plus de 700 événements (privés et corporate) planifiés, où se produiront un de leurs groupes (Norman refuse de préciser lesquels, mais leur écurie comprend Lionel Richie, Bon Jovi, les Doobie Brothers et Earth, Wind and Fire). Selon les deux principales agences artistiques, les concerts pour des entreprises représentaient environ 75 % de ces événements, mais les shows ultra-privés progressent, captant à présent 40 % de ces revenus

cumulés. *"Il y a tant de belles opportunités à saisir et ce n'est pas fini"*, analyse le manager Michael Lippman, dont l'un des groupes, Matchbox Twenty, est entré dans le circuit des fêtes privées. *Parfois, les organisateurs de la soirée engagent les discussions et contactent les agences pour trouver le bon type de musique, de public et de rémunération.*

Alors qu'Omicron commençait à sévir, à l'automne dernier, la musique et les festivités ne se sont pas totalement arrêtées. En décembre, Lenny Kravitz et le rappeur T.I. ont touché un cachet confidentiel pour jouer dans une propriété en front de mer, à Miami, appartenant au collectionneur d'arts et héritier, Wayne Boich. Devant un public incluant Venus et Serena Williams, Leonardo DiCaprio et Jordan Belfort, qui a inspiré *Le Loup de Wall Street*, Kravitz est venu jouer son set, suivi à minuit par T.I.

Grâce à des accords de confidentialité, les cachets des artistes sont difficiles à évaluer : ils peuvent aller de dizaines de milliers de dollars à ce qu'un agent qualifie de *"situations à six ou sept chiffres"* pour les icônes de la pop.

"Les groupes un peu hésitants à sauter le pas sont plus enthousiastes à présent, rappelle McGrath. *Les hôtes ont en général leur protocole pour le Covid et il y a moins de participants. On ne vient pas avec son équipe ou son bus, c'est moins de risques et plus de bénéfices. Et qu'est-ce qu'il y a à redire ? Beaucoup d'événements se déroulent dans des lieux comme Cabo, les Bahamas ou Hawaii. Pas besoin de se forcer."*

Pour certains musiciens, l'attrait n'est pas toujours financier. *"Les soirées privées ont tendance à plus pourvoir aux besoins du musicien que l'organisateur moyen*, admet Kevin Monty de Red Light Management, qui manage Phish, le Dave Matthews Band, Valerie June et beaucoup d'autres. *On leur offre du meilleur vin ou un logement plus sélect, le traiteur est meilleur que dans un club."* Les artistes peuvent avoir leurs exigences - comme, dans de rares cas, interdire qu'on danse pendant leur set. *"C'est une excellente façon de se créer un réseau et d'échanger des idées avec des personnes au même état d'esprit sans être dans le même domaine professionnel"*, explique un artiste qui a donné un concert privé.

Qu'ils envisagent d'en faire ou non, les groupes pop ont changé d'avis sur les shows ultra-privés avec le Covid. Ils cherchent à compenser les pertes des tournées annulées, venir en aide à leur équipe, augmenter les faibles revenus du streaming, entretenir leur technique ou tout cela à la fois. *"Il y a sans doute des artistes qui vont vouloir rattraper le temps perdu et être un peu plus actifs qu'ils ne l'auraient été*, s'amuse Monty de Red Light. *Les gens se sentent obligés de donner une occasion de travailler à leur groupe favori. Cela s'était arrêté, puis l'occasion est revenue."* Siegan ajoute : *"C'est un revenu si important pour les groupes très demandés. Je suis franchement étonné par les artistes qui refusent de le faire, en particulier dans cette nouvelle économie musicale où les ventes de disques ont fortement décliné."*

Mais la légère augmentation de ces shows et les cachets démesurés sont accompagnés d'un nouveau code du silence. Les musiciens et les organisateurs de soirée doivent de plus en plus signer des accords de confidentialité. Via leurs représentants, beaucoup de ces artistes refusent de parler des événements ou des cachets avec nous et ne répondent même pas à nos requêtes sur le sujet ; il en va de même pour les hôtes les plus en vue. Dans certains cas, les invités doivent même remettre leurs portables pour éviter que des photos fuitent dans les médias. *"C'est hyper-confidentiel*, martèle Greg Janese, agent chez UTA, qui booke bon nombre de ses clients tels que Pitbull, Flo Rida et d'autres groupes actuels pour des événements privés. *Nous avons beaucoup d'offres pour des soirées très haut de gamme, où il faut signer un accord de confidentialité. Les gens ne veulent pas qu'on sache qu'ils organisent ce genre de fêtes."*

"Il a toujours été sous-entendu qu'on danse avec le diable ou qu'on se prostitue. Mais on rentre à la maison avec les poches pleines."

—MIKE EDWARDS, JESUS JONES

Au Royaume-Uni, le traiteur Global Infusion Group (et sa filiale, Eat to the Beat) est souvent sélectionné pour ces événements, dont, récemment, un mariage dans un château avec un célèbre groupe pop - et la P-DG, Bonnie May, n'en dira pas plus.

"Quand les choses ont commencé à redevenir 'normales', peu importe ce que ça veut dire, explique Siegan, *il n'était toujours pas jugé prudent d'organiser de grandes fêtes. Ceci dit, beaucoup de nos clients sont excités à l'idée d'organiser des soirées, d'impressionner leurs amis et leurs collègues et d'en refaire à nouveau trop. C'est un peu le retour des années folles."*

En 2005, David H. Brooks, dont la société fabrique des gilets pare-balles pour l'armée, a embauché Stevie Nicks, Steven Tyler et Joe Perry, Tom Petty, les Eagles, 50 Cent, Nelly et quelques autres pour la bat-mitsva de sa fille, payant certains artistes un million ou plus. Deux ans plus tard, il était arrêté pour (entre autres accusations) délit d'initié et détournement de fonds de sa société pour financer ses extravagances ; il est mort en prison en 2016 alors qu'il purgeait une peine de dix-sept ans. *"Ce type était un véritable escroc, un vrai cauchemar*, regrette Janese, qui travaillait à l'époque avec Tyler et Nicks. *Ça a vraiment été un coup dur quand c'est arrivé."*

Organiser des fêtes privées peut être très contraignant à différents niveaux, nécessitant parfois de transformer un domicile en espace de concert. *"Il faut un directeur de production expérimenté*, rappelle le manager Jonathan Wolfson, dont les clients, tels que Hall and Oates, ont joué lors de ce type de soirées. *Il y a des questions de sécurité. Parfois, il faut construire des scènes et tous les jardins ne sont pas faits pour."* En 2016, Sia s'est vu proposer 1 million de dollars pour un concert dans une propriété à Saint-Barth, pour lequel l'hôte était prêt à construire une piste de danse avec un toit transparent. Au final, elle y a renoncé en réalisant que le petit espace en plein air ne pourrait pas accueillir sa production au complet, dont ses danseurs.

Vérifier qui est prêt à verser l'argent est encore plus compliqué. Puisque les 10 millions de dollars utilisés par Brooks pour la bat-mitsva de sa fille ont été cités par le département de la Justice américain dans le cadre de ses détournements d'argent, l'incident a dévoilé les signaux d'alarme potentiels allant avec de tels cachets. En 2013, Lopez a chanté "Happy Birthday" au président du Turkménistan, pays d'Asie Centrale au nord de l'Iran. Là-bas, selon le rapport de Human Rights Watch de cette année-là, *"les défenseurs des droits de l'homme et d'autres activistes sont perpétuellement menacés de représailles du gouvernement. Le gouvernement utilise toujours l'emprisonnement comme instrument de représailles politiques"* (le rapport citait également le *"culte de la personnalité"* du Président). Devant les réactions violentes au sujet du show, organisé dans un hôtel du luxe dans le pays, le camp de Lopez a publié une déclaration disant *"que s'ils avaient eu connaissance de problèmes de droits de l'homme de quelque sorte, Jennifer n'aurait pas été présente"*.

Selon une source, Billie Eilish a décliné un cachet à sept chiffres pour un concert au Moyen-Orient. Train a aussi refusé un show très rémunérateur dans cette même région. *"C'était un gars qui gagnait sa vie dans le commerce des diamants*, signale McLynn, *et on n'était pas à l'aise à l'idée de le faire."*

"Certains artistes sont plus sélectifs et veulent tout savoir sur celui devant lequel ils se produisent, surtout pour les événements privés", rappelle Adam Grayson de l'agence GrayRock Entertainment, qui met en contact groupes et clients. En attendant, ce circuit n'est pas sur le point de disparaître et les cachets non plus. Cette année, Matchbox Twenty et Sugar Ray doivent jouer pour des mariages, respectivement aux Bahamas et au Canada. McGrath précise que se produire lors d'un mariage ne signifie pas qu'il va présenter le couple ou jouer leur première danse. *"Ils ont une grande salle ou un club et on s'y produit*, conclut-il. *Ce n'est pas Adam Sandler dans* Wedding Singer. *Mais je ne dis pas que ce n'est pas mon avenir."* ®





SOCIÉTÉ
Dans son nouveau roman, l'auteur se penche sur la condition humaine.

DOUGLAS KENNEDY

"Il ne faut jamais hésiter à initier l'échange avec les autres"

Avec Les hommes ont peur de la lumière, l'écrivain américain explore le thriller social et affirme ses convictions humanistes. L'écriture, l'Amérique, la guerre, l'avenir. Interview exclusive.

Par SOPHIE ROSEMONT
Photo de MAX KENNEDY

"C'EST LA TRENTE-ET-UNIÈME FOIS *que je fais le test et je suis négatif*", confie-t-il, lui-même un peu interloqué d'avoir été épargné par le coronavirus. Il revient de Berlin, a séjourné à New York et en Patagonie, va retourner dans le Maine après plusieurs jours à Paris, dans son appartement près du canal Saint-Martin, épuré, lumineux, habité de livres. Pour une question logistique, on se retrouve aujourd'hui à l'hôtel du Nord, lieu hautement cinématographique qu'il affectionne tout particulièrement. Toute l'équipe le connaît, lui sert le verre de vin qu'il a l'habitude de boire, nous place à l'abri du regard. Si Douglas Kennedy n'est pas une star, c'est l'une des personnalités les plus populaires et actives de la littérature américaine de ces dernières années. Pourtant, il n'est pas roi en son pays, qu'il a toujours refusé de brosser dans le sens du poil. L'Amérique n'est pas férue d'autocritique... Ce que confirme son nouveau roman, *Les hommes ont peur de la lumière* (éditions Belfond), où l'on suit, dans un Los Angeles désincarné, les mésaventures... d'un chauffeur Uber. Après le succès de la trilogie *La Symphonie du hasard*, on a affaire à un page-turner d'un tout autre calibre. Ce qui vaut bien une longue conversation, en français - que Kennedy parle couramment -, non seulement littéraire mais aussi politique.

On se croise donc entre deux fuseaux horaires, avant que vous ne repartiez aux États-Unis ?

Après mon deuxième divorce, en 2011, j'ai décidé de revenir vivre aux États-Unis, dans le Maine, tout en passant du temps en Europe - ayant vécu à Dublin, à Londres, j'y ai des attaches. C'est mon pays, même si je peux désormais l'envisager d'une perspective différente. Et comme je le dis souvent, tout est supportable avec un billet aller-retour !

***"On peut aisément pardonner à l'enfant qui a peur de l'obscurité ; la vraie tragédie de la vie, c'est lorsque les hommes ont peur de la lumière"*... Pourquoi ouvrir sur cette citation de Platon, qui donne son titre à votre livre ?**

Alors que j'avais déjà commencé à écrire le roman, je suis tombé sur ce texte du philosophe grec en lisant un article sur le stoïcisme. Ce titre correspond bien à la situation actuelle, n'est-ce pas ? Ces hommes qui ont peur de la lumière nous plongent, en effet, directement dans les ténèbres.

Comment est né votre narrateur, Brendan, un homme qui, ayant perdu tout espoir professionnel, n'a quasi d'autre choix que de travailler pour Uber ?

En 2019, je revenais d'un déplacement à Washington. Pour rentrer chez moi, dans le Maine, j'ai commandé un Uber à l'aéroport.

"Les choses les plus noires arrivent en plein soleil. Je voulais brosser le portrait d'un Los Angeles différent."

J'ai commencé à discuter avec le chauffeur, qui était jadis commercial. À 56 ans, il pensait ne plus avoir d'autres options professionnelles... Il était gay, et son mari avait été psychologiquement affecté par la première guerre du Golfe. Après notre trajet en voiture, je lui ai demandé une heure de son temps afin qu'il me raconte son histoire - il a d'ailleurs refusé que je le paie. On a parlé longuement. Ce qui confirme ce que j'ai toujours pensé : il ne faut jamais hésiter à initier l'échange avec les autres. Voici comment est né le personnage de Brendan : par cet homme étiqueté Uber, derrière lequel il y a une réalité tendue par le miroir de notre époque, et du déterminisme social aux États-Unis. L'ObamaCare, c'est remarquable, mais l'éducation reste si chère aux États-Unis ! Dans notre société occidentale consumériste et manichéenne, l'homme blanc persiste à dominer. La mondialisation de tout ce qui nous entoure entraîne la fin de la classe moyenne. Et la colère est partout, tout le temps.



STAR
L'écrivain fait visiter le Salon du livre de Paris au Premier ministre Édouard Philippe, et au ministre de la Culture Franck Riester, en 2019

CINÉMA
Passionné de 7e art, Douglas Kennedy a été membre du jury du Festival du cinéma américain de Deauville, en 2016.

Dans votre livre, cette colère est d'ailleurs moins exprimée par Brendan que par les militants pro-vie ou celles qui, au contraire, défendent, le droit à l'avortement...

Depuis bientôt cinquante ans, l'avortement est légal aux États-Unis. Mais lorsque Reagan et le Parti républicain sont arrivés à la Maison-Blanche, a débuté la montée en puissance des évangélistes. Et ils ont utilisé la lutte contre l'avortement comme outil de propagande. Ce qui interroge sur la frontière entre l'intimité et la loi... Pour comprendre les deux points de vue, ceux qui défendent le droit à l'IVG et ceux qui l'attaquent, je me suis entretenu avec une "doula" et une militante pro-vie. En toute transparence sur mon projet, bien sûr. Elles m'ont répondu franchement, et leurs arguments sont retranscrits avec fidélité dans le livre.

Après plusieurs récits tournés autour de l'intime et de l'amour, qu'est-ce qui a motivé ce retour au suspense ?

Quand j'ai publié *L'homme qui voulait vivre sa vie*, en 1997, ça a été un succès fou. Le P-DG de ma maison d'édition américaine m'a dit : « *Douglas, si vous pouviez écrire un roman similaire tous les ans, vous seriez un homme très riche. Et j'en serais ravi.* » Sauf que j'ai préféré changer de registre avec *La Poursuite du bonheur*, et je n'ai plus eu d'éditeur américain pendant des années. Certains écrivains écrivent exclusivement des variations autour du même thème, ce que je respecte. Mais moi, j'ai trop peur de m'ennuyer. Donc après *Isabelle, l'après-midi*, qui évoque la question de la fidélité et de la passion à travers ce personnage féminin, dans un Paris romantique et néanmoins réaliste, j'ai décidé d'aller dans un tout autre endroit littéraire : un roman noir, qui se passe dans la rue, pas autour de mon nombril. Et très actuel. Ma fille vivant actuellement à Los Angeles, je suis souvent allé lui rendre visite, et j'ai choisi comme décor cette ville. Où les gens se servent beaucoup de l'application Uber.

TÊTE-À-TÊTES
L'écrivain ai[…]e beaucoup venir à la rencont[…] de ses lecteurs. Ici à Paris, en […]018

On découvre en effet Los Angeles sous un jour beaucoup plus sombre, en dépit de sa lumière très particulière...

C'est ce que je me disais la dernière fois que j'y suis allé : la lumière y est très particulière, assez intense, y compris en hiver. Mais on le sait tous : les choses les plus noires arrivent en plein soleil. Je voulais brosser le portrait d'un Los Angeles différent de celui qu'on voit ou qu'on fantasme d'habitude, loin du glamour de Hollywood, ou de la plage, qui n'apparaît pas dans le roman. Un Los Angeles très vaste et horizontal, soumis à des embouteillages incessants, où l'on passe sa journée en voiture. Tout est rattaché au réel dans *Les hommes ont peur de la lumière* : l'appartement de la fille de Brendan, Klara, est calqué sur celui de ma propre fille, celui d'Elise est dans un quartier que je connais très bien, Westwood, près de l'UCLA. Los Angeles était parfait pour mettre en scène un homme banal, qui a subi le poids de l'autorité toute sa vie : celle de son père, de l'église, de son prêtre. Et qui doit subir aussi l'esclavagisme contemporain qu'est Uber.



PARIS
Francophile dans l'âme, Kennedy vient chaque année dans l'Hexagone depuis le début des années 2000.

***"Quand on a passé sa vie à choisir le chemin le plus sûr, l'idée de mettre le cap sur un endroit potentiellement dangereux n'a rien de séduisant"*, glisse Brendan dans le roman. Ce danger, c'est le fanatisme religieux, qui traverse votre corpus depuis longtemps ?**

Au nom de Jésus, certains se permettent d'espionner, de harceler, de terroriser, ou pire encore. Il ne faut pas le passer sous silence. En règle générale, et depuis l'enfance, la foi des autres me fascine. Je suis né au croisement de deux religions : mon père a grandi dans un environnement très catholique, ma mère dans une famille juive.

Le personnage qui vous ressemble le plus ici est une femme, Elise...

Ce qui tombe bien, car je suis féministe ! Elise est éduquée, altruiste, activiste, elle est pour le partage des richesses, y compris intellectuelles. Comme moi, c'est une vraie Américaine qui aime son pays mais qui a été marginalisée au sein de la société.

Pourtant, le nouveau gouvernement est plus enthousiasmant que le précédent ?

Même si Trump n'est plus au pouvoir, et que Joe Biden vaut mieux car il n'est pas fou, je n'irai pas jusque-là. Cela étant dit, il m'a surpris par sa réaction face à la situation en Ukraine. Poutine, lui, semblait persuadé qu'en trois jours ce serait réglé, mais cela fait plusieurs semaines, et le peuple qu'il a attaqué résiste vaillamment. Et il peut se montrer bien plus fort qu'une armée russe démotivée. L'Ukraine, ce n'est pas un petit pays...

Optimiste ou pessimiste quant à la situation actuelle du monde, entre conflits et pandémie ?

L'un et l'autre... Je suis né en 1955, dix ans après la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle mon père s'est battu, et il en a été traumatisé toute sa vie. Pendant les années 1950 et 1960, on a assisté à une euphorie culturelle, à la quête du savoir, à l'avènement de la classe moyenne. Bien qu'il y ait eu des génocides, des massacres, cela fait bientôt quatre-vingts ans qu'on n'a pas vécu de guerre mondiale. Et cela fait partie de la condition humaine... De plus, ma génération est devenue trop consumériste, paresseuse, très égoïste. Celle de mes enfants, qui ont la vingtaine, est plus généreuse.

Après avoir perdu puis retrouvé une maison d'édition américaine, quid de votre rapport à vos compatriotes lecteurs ?

Une carrière créative est faite de montagnes russes. Je continue à écrire quoi qu'il arrive, et à être publié même si, d'après mon agent américain, *Les hommes ont peur de la lumière* ne sortira pas forcément aux États-Unis : il le trouve brillant, mais trop risqué. J'espère cependant qu'avant ma mort, je serai reconnu comme un écrivain américain en mon pays.

Le prochain président des États-Unis, vous le voyez républicain ou démocrate ?

C'est déprimant à dire, mais républicain. Ce ne sera pas Donald Trump, mais quelqu'un du même bord... Les États-Unis ne sont jamais restés très longtemps démocrates, le système de ce pays est aujourd'hui sous le contrôle du Parti républicain. Je ne suis pas centre droit, ni gauchiste, je suis de centre gauche. J'aime l'idée d'une démocratie sociale. Or, elle n'existe plus depuis longtemps. ®

Le Guide

Musique

BOOGIE MASTER

Un onzième album digne d'un tour du propriétaire de fond en comble…

Par XAVIER BONNET



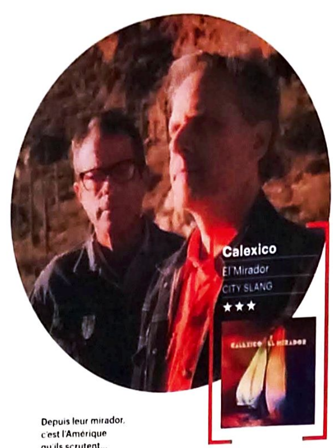
The Black Keys
Dropout Boogie
NONESUCH/WARNER
★★★½

PUISQU'IL SERA LÂCHÉ à l'air libre vingt ans à un jour près après *The Big Come Up*, le premier album du duo Auerbach-Carney – et accessoirement après être resté dans les tiroirs, pandémie oblige –, la tentation serait grande d'aborder *Dropout Boogie*, onzième "effort" au tableau de chasse maison, à l'aune du chemin parcouru. Tentant donc et pas forcément… inapproprié tant, plus souvent qu'à son tour au fil des dix morceaux qui le composent, ce nouvel album "sacralise" l'homme de studio, l'homme de sons bien au-delà de ceux qu'il se plaît à faire emprunter à ses guitares, que Dan Auerbach est devenu au fil de ces deux décennies entre les quatre murs de son repère Easy Eye Sound, à Nashville. Tentant encore, puisqu'il "incarne", aux dires un peu superfétatoires de ses protagonistes, une →

ILLUSTRATION : ALAIN FRETET

→ THE BLACK KEYS

collaboration et une méthode de travail apaisées ; Patrick Carney allant jusqu'à parler de "*reconstruction*"... Mais s'il s'agit absolument de placer *Dropout Boogie* dans la perspective de la... frise temporelle du duo, c'est surtout par la volonté évidente de ce dernier de renouer avec une philosophie à l'ancienne, comme cherchant à se débarrasser de contingences commerciales que le statut du groupe l'avait amené à considérer, qu'il l'admette ou pas, depuis l'explosion de notoriété avec l'album *El Camino*, il y a plus de dix ans maintenant. Impossible en effet de ne voir qu'un hasard à placer en premier titre ce "Wild Child" résolument radio-friendly, qui plus est accompagné d'un clip vidéo "chiadé" à souhait. En première ligne comme pour mieux et plus vite passer à la suite, à autre chose. *Dropout Boogie* y trouve (y gagne ?) ainsi une progression presque inéluctable, du plus grand public ("It Ain't Over" et ses incantations pop optimistes en mode "*Dreams come true from time to time*" et sa guitare Chewbacca feront à coup sûr des adeptes, malgré un break final un brin déconcertant !) vers des confins résolument plus blues, plus roots, plus jam, suivant ainsi un chemin balisé l'an dernier par *Delta Kream*, l'album de reprises hillbilly (pour faire simple). Dans ce feu d'artifice sonore – au point parfois que l'on en viendrait presque à friser "l'album de producteur" au détriment des compositions elles-mêmes qui n'ont pas toutes la même force ("Your Team Is Looking Good" ou "How Long" limite trop faciles) –, la jolie virgule d'un "Good Love", où la Gibson de Billy Gibbons trouve son chemin sans effort derrière la voix d'Auerbach, un solo rageur de ce dernier et un orgue torrentiel, fait mieux que servir d'assaisonnement au boogie millésime 2022. Pour ce qui est de la sauce piquante, la fin de l'album, entre un "Burn the Damn Thing Down" réveillant – bruyamment – le fantôme de J.J. Cale et un "Didn't I Love You" incandescent, saura être au rendez-vous. ®



Calexico
El Mirador
CITY SLANG
★★★



Depuis leur mirador, c'est l'Amérique qu'ils scrutent...

MARIACHI BLUESY

DÈS LA FIN du confinement, le groupe fondé en Arizona par Joey Burns (désormais à Boise) et John Convertino (installé à El Paso) s'est précipité en studio – et au bercail, dans le jardin de leur claviériste, Sergio Mendoza, à Tucson. En résulte un disque riche de vingt-cinq ans de carrière, où se mêlent effluves blues et envolées mariachi, où l'on ne craint ni les digressions ni les partis pris politiques. Allergiques aux conservateurs de tous bords, épris de liberté et fervents défenseurs des migrants mexicains dont ils aiment et partagent la musique, les membres de Calexico signent 12 titres déclarant leur amour à un folk-rock qui ne connait ni les frontières, ni des bouleversements génériques inutiles. C'est l'Amérique dans toute sa splendeur. **SOPHIE ROSEMONT**

Come-back

Six ans après Hymns, Bloc Party confirme sa direction et son line-up actuels avec *Alpha Games*. Ce sixième album studio montre des British toujours avides de rock alternatif sympathique, sans oublier de varier le propos d'un titre à l'autre. Tantôt dansant ("Day Drinker"), tantôt énervé ("Traps"), ou même planant ("The Peace Offering"), *Alpha Games* fait figure d'hydre, avec le phrasé caractéristique de Kele Okereke pour lier l'ensemble. De toute évidence rock, aspect affirmé avec la célébration récente de *Silent Alarm*, Block Party n'oublie pourtant jamais ses affinités pop, ni son désir d'expérimenter. Le résultat est le disque multiple d'un groupe touche-à-tout, enthousiasmant, auquel il faut cependant s'accrocher pour le suivre. **MATHIEU DAVID**

Bloc Party
Alpha Games
BMG
★★★½



Jon Spencer & The Hitmakers
Spencer Gets It Lit
BRONZE RAT/PIAS
★★★½

L'OVNI DU MOIS

Explosif Spencer

Nous savions que Jon Spencer continuerait de nous nourrir de riffs de guitare épileptiques au sein de ses autres expériences après le Blues Explosion. Le monsieur garde sa ligne. Et même ce second "album solo" est en réalité celui d'un vrai groupe, les Hitmakers. Le meilleur signe en est sûrement que les voix sont partagées avec Sam Coomes, le clavier (ex-Elliott Smith, entre autres). Cela permet surtout au patron d'avoir un jeu de guitare plus subtil encore. On savourera en particulier "The Worst Facts", "Worm Town" ou "Bruise", par exemple, où l'homme ose doubler la voix en parlant ou presque. Alors, tout en gardant des marqueurs reconnaissables, on arrive à être surpris ("Layabout Trap"). Treize titres concassés comme seul Jon sait le faire. **SILVÈRE VINCENT**

© DR



Victor Mucho
Moonlight in Visby
TONE TREE
★★★

Breaking the waves

C'est l'histoire d'un américain, Brian Macdonald, qui s'est laissé séduire par la Scandinavie et la douceur qu'on y perçoit, par-delà le froid et la rudesse de sa nature. Parti s'isoler quelque temps avec sa femme, son chien et une mandoline, Macdonald, devenu Victor Mucho pour l'occasion, a composé ce presque-concept-album de quatorze titres, imprégnés par cette paradoxale chaleur du Grand Nord. *Moonlight in Visby* possède cet aspect confiné et incroyablement rassurant, tant dans ses thèmes contemplatifs que dans le son lui-même. Dénuée de toute ficelle surproduite et articulée autour de la voix fragile et claire de son interprète, la musique de Mucho rappelle les ambiances de Kurt Wagner (Lambchop, Kort) et Sufjan Stevens. Un album qui crépite comme une bûche porteuse de lumière et de chaleur. **CHARLES BLOCH**



Tinariwen
The Radio Tisdas Sessions/Amassakoul
WEDGE/WARP
★★★★

Ratio nostalgie

Les maîtres du blues touareg s'offrent la réédition de leurs deux premiers (et indispensables) albums. Déjà vingt ans que *The Radio Tisdas Sessions*, le premier album de Tinariwen, a vu le jour, et a permis de faire connaître son singulier (et addictif) mélange de blues et de musique traditionnelle touareg. Pour fêter ça, il fait peau neuve, avec un titre inédit de toute beauté, "Ham Tinahghin Ane Yallah", et s'accompagne de son successeur, *Amassakoul*. On est émus de (re)découvrir des chansons écrites par Mohamed ag Itlal, décédé en 2021. Il était loin d'être seul à bord : Ibrahim ag Alhabib, Kedhou ag Ossad ou Foy Foy mettent la main à la pâte de ce desert blues, qui compte de nombreux fans dans le monde entier, et en particulier aux États-Unis, qui ne s'y trompent pas quand il s'agit de riffs électriques... Descendants d'une tribu berbère qui a longtemps sillonné le Sahara, les membres de Tinariwen souffrent, comme tous les Touaregs, de l'oppression des États qui se partagent aujourd'hui le désert. Leur musique leur permet d'exprimer la nostalgie d'une incessante quête de liberté, ponctuée par des chants transmis de génération en génération. Aujourd'hui, des morceaux tels "Le Chant des fauves", "Tessalit", "Arawan" ou encore "Ténéré Daféo Nikchan" s'offrent cette réédition, enrichie d'images jamais vues auparavant et de nouvelles notes de pochette. **SOPHIE ROSEMONT**

© DR



Tinariwen



Molly Tuttle
Crooked Tree
NONESUCH
★★★

Handsome Molly

Son nom, on le croirait tiré d'une chanson de marin, et pourtant, c'est son vrai nom. Et à la regarder, avec sa carrure sèche de chercheuse d'or, qui croirait que Molly Tuttle est aujourd'hui une des plus belles ambassadrices d'un bluegrass brut et authentique ? *Crooked Tree* livre, sur un élégant tracklist de treize compositions, tout ce qu'on désespère d'attendre d'un disque de country. À l'heure où la production mainstream s'enfonce dans la musique de restaurant-grill, Tuttle, mandoline, fiddle et guitare à la main, et aidée de quelques pointures du genre, remet les choses en place avec la poigne d'une Emmylou Harris, d'une Alison Krauss, et rappelle que la musique est avant tout une tradition, un partage. Pour ceux qui ne connaissaient pas la jolie Molly, *Crooked Tree* est une excellente passerelle. **C.B.**

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

TRÉSOR ENTERRÉ

Amazing Graces

Exceptionnel groupe de country-rock, Amazing Rhythm Aces a longtemps vécu dans l'ombre des Eagles et de Poco. Une injustice. Par Bertrand Deveaud

"EXCEPTIONNEL." C'est vraiment le bon mot. Car Amazing Rhythm Aces est un groupe qui ne ressemble à aucun autre, et qui ne sonne comme aucun autre. *"Un mélange de plusieurs styles. El Paso notre musique : celle qu'on aimait jouer"*, raconte Billy Earheart, dernier membre original et coleader du groupe dissous en 2019 à la mort de Russel Smith, l'autre tête pensante de la formation.

Cette dernière aura donc vécu près d'un demi-siècle en proposant une sorte de mixture épicée à base de country, de southern rock, de bluegrass, de blues, de folk, de gospel, de rythmes latins et caraïbes, de pop, de soul... Les écouter, c'est comme faire un long voyage dans le sud des États-Unis, des Keys de Floride aux plages de Californie, en passant par les bayous de Louisiane, les berges du Mississippi, les plaines du Texas et le désert blanc du Nouveau-Mexique. Une musique, jouée avec une parfaite cohésion par des musiciens heureux d'être ensemble. *"C'est le meilleur groupe dans lequel j'ai jamais joué"*, précise Billy Earheart. *"Je me suis toujours considéré comme un 'Amazing Rhythm Ace', même lorsque je n'étais pas en studio ou en tournée avec eux"*, raconte James Hooker, l'autre clavier de l'ARA, qui a pourtant accompagné Hendrix, Winwood, Clapton et Beck. *"Un putain de sacré groupe"*, aimait à rappeler Smith, qui avait relancé le sextette en 1994, sur ses fonds propres, après dix ans d'inactivité.

Ce groupe, qui aura tant marqué ses musiciens, a joué ses premières notes dans le plus beau des écrins : les légendaires studios Sam Phillips, le boss de Sun records. En 1972, le bassiste Jeff Davis et le batteur Butch McDade retrouvent à Memphis un ami, le multi-instrumentiste Barry Burton. Celui-ci travaille avec Knox Phillips, l'un des fils de Sam, qui cherche de nouveaux groupes à produire. Ensemble, ils appellent les claviers Billy Earheart et James Hooker, le chanteur guitariste Russel Smith, et leur proposent une session. *"On avait à notre disposition les studios Sam Phillips. On a commencé à jouer ensemble. Ça a fonctionné tout de suite"*, raconte Billy Earheart. *"Russel avait écrit plusieurs titres. On les a enregistrés, sans signer de contrat."* Très vite, les rumeurs se propagent. Un son nouveau aurait été entendu du côté des studios Sam Phillips. Entre-temps, le nom de Amazing Rhythm Aces est choisi. Intrigués, les labels se pressent. C'est finalement ABC qui signe le groupe. *Stacked Deck*, le premier album, est publié en 1975. Les critiques adorent. Le journaliste Bruce Eder dira même que *"ce groupe de Memphis contient plus d'âme que ses rivaux de la West Coast"*, faisant référence aux Eagles et à Poco. Succès public aussi, avec un hit classé au Billboard 100 ("Third Rate Romance", n° 14) et un titre n° 9 du Country Chart ("Amazing Grace"). L'année suivante, ARA publie *Too Stuffed to Jump*, dans la même veine "southern", et un nouveau hit ("The End Is Not in Sight"), récompensé par un Grammy (meilleure performance vocale pour un groupe country).

D'autres albums suivent, dont le formidable *Toucan Do It Too* (1977) et *Burning the Ballroom Down* (1978). Si le groupe suscite partout l'admiration, les ventes se tassent. *"On se serait installés à LA ou à Nashville, on aurait eu plus d'opportunités, mais on était trop bien à Memphis"*, relate Earheart. Les années 1980 et l'échec de l'album *How the Hell do you Spell Rythum?* entraînent la fin d'ARA, qui renaît pourtant dix ans plus tard et publiera, entre 1994 et le début des années 2000, une demi-douzaine d'albums. Le 12 juillet 2019, le groupe s'éteint définitivement après la disparition de Russel Smith. Ce jour-là, nombre de leurs fans ont dû réécouter en boucle leur merveilleuse relecture d'"Amazing Grace". ●

Russel Smith, côté Nashville

Chanteur-guitariste, coleader et âme d'Amazing Rhythm Aces, Russel Smith a eu aussi une longue carrière à Nashville, sa ville natale. Auteur-compositeur inspiré, il a écrit là-bas pour Randy Travis, Ricky Van Shelton, Tanya Tucker, Rosanne Cash, Kenny Rogers, The Oak Ridge Boys et Don Williams. Il a aussi publié quatre albums solos et a fondé, en 1993, Run C&W (country & western), un supergroupe avec Bernie Leadon (ex-Eagles) et Jim Photoglo. Une formation d'orientation bluegrass et soul, qui n'hésitait pas à parodier les succès de la scène country. "Achy Breaky Heart", énorme tube de Billy Ray Cyrus, avait ainsi été rebaptisé "Itchy Twitchy Spot". Russel est mort à 70 ans des suites d'un cancer.



"Ce groupe de Memphis contient plus d'âme que ses rivaux de la West Coast" dira un rock critic



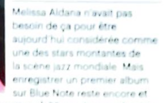
JAZZ

Shake Stew

Heat

INDIGO/TRAUMTON

Certaines formations semblent échapper à toutes les classifications. C'est le cas des Autrichiens de Shake Stew, groupe formé il y a de cela huit ans (et prix du meilleur groupe de l'année en Allemagne, en 2021), dont la réputation dépasse depuis quelque temps les limites de la vieille Europe. Il faut dire que la configuration – assez inhabituelle – de ce drôle de combo suffirait presque à marquer leur différence : deux batteries, trois cuivres (saxo alto, saxo ténor et trompette), et deux bassistes attisent un curieux et lancinant afro-jazz débordant d'énergie, aux accents souvent hypnotiques ("I Am the Bad Wolf", deuxième plage de ce disque incandescent, tourne sur des boucles évoquant parfois d'antiques titres de Terry Riley), parfois planants, absolument inédit en son genre. PHILIPPE BLANCHET



Melissa Aldana

12 Stars

BLUE NOTE

Melissa Aldana n'avait pas besoin de ça pour être aujourd'hui considérée comme une des stars montantes de la scène jazz mondiale. Mais enregistrer un premier album sur Blue Note reste encore et toujours une sorte de consécration. À 33 ans, la saxophoniste ténor et compositrice chilienne, originaire de Santiago, aujourd'hui basée à Brooklyn, a donc mis les petits plats dans les grands et mobilisé un quintet affûté (en parfaite complicité avec son guitariste et producteur, Lage Lund, qui la suit depuis déjà quelques années) pour concocter ce disque qui risque de rester comme "charnière" dans sa carrière. Résultat : une petite merveille de jazz fluide et mélodique, souvent basé sur un duo saxo-guitare téméraire et inspiré ; un album plein de finesse et de spontanéité. P.B.

Tord Gustavsen Trio

Opening

ECM/UNIVERSAL

On déjà eu l'occasion par le passé de dire tout le bien que l'on pensait de Tord Gustavsen dans ces pages. Avec neuf albums estampillés ECM, le pianiste norvégien est aujourd'hui devenu un des piliers du label munichois, et son travail en trio l'impose tout particulièrement comme un musicien de tout premier plan. À partir d'une démarche musicale originale, profondément enracinée dans sa culture nordique (des compositions très mélodiques bien que généralement très dépouillées, où l'on retrouve fréquemment des clins d'œil plus ou moins discrets à un folklore scandinave), le pianiste venu du froid lâche son trio dans d'audacieuses explorations sonores, expérimentations donnant des couleurs inédites à de subtiles improvisations. Un bel album de jazz méditatif et raffiné. P.B.



MARVIN GAYE

Sexual Healing

Ce tube sensuel sortira le musicien de l'ornière. Et le replacera au sommet des charts. Par **PHILIPPE BARBOT**

ELLE EST CONSIDÉRÉE comme le summum de la chanson érotique, l'apogée de la soul sensuelle, la lascivité à son paroxysme musical : "Sexual Healing", torride succès de Marvin Gaye et point culminant de sa carrière, a pourtant connu une genèse et un destin tumultueux. Avec en toile de fond, comme dans un film noir, procès, drogue et pornographie.

Au cours de l'hiver 1981, Marvin Gaye ne va pas bien. Lui qui a connu des années de succès en duo avec sa défunte partenaire Tammi Terrell ou en solo avec des tubes comme "I Heard It Through the Grapevine", "What's Going On" ou "Let's Get It On", n'est plus que l'ombre de lui-même. Poursuivi par le fisc qui lui réclame 4,5 millions de dollars, il est aussi en bisbille avec la Motown, son label depuis vingt ans. Le chanteur reproche à la maison de disques d'avoir publié sans son consentement un album intitulé *In Our Lifetime*, qu'il juge aussi peu fini qu'*"une toile de Picasso inachevée"*. Furieux, il a décidé de claquer la porte. À tout cela s'ajoute la fin de son mariage avec Janis Hunter, sa deuxième épouse. Et, surtout, de sérieux problèmes d'addiction à la cocaïne. Après avoir erré quelque temps entre Hawaii et Londres, c'est à Ostende, en Belgique, qu'atterrit Marvin, accueilli par son ami Freddy Cousaert, patron de discothèque et promoteur local. Là, entre port et plage, le chanteur tente de se refaire une santé. Il décroche peu à peu de la drogue, fait du sport, fréquente l'église du coin. Cousaert lui organise même une tournée d'un mois en Angleterre et l'aide à décrocher un nouveau deal avec CBS, qui accepte aussi de rembourser ses dettes. Tout semble donc aller de mieux en mieux, même si Marvin a un péché pas vraiment mignon : il est accro à la pornographie. Le début de l'histoire...

À Ostende, l'ont suivi deux de ses musiciens, le guitariste Gordon Banks et l'organiste Odell Brown. Avec eux, Marvin enregistre un instru basé sur un rythme reggae, une musique qu'il affectionne, et le fait tourner en boucle jusqu'à l'obsession. C'est ce que ressent le nommé David Ritz, lorsqu'il débarque chez Marvin. Journaliste pour *Rolling Stone*, Ritz est aussi l'auteur de biographies de stars, entre autres de Ray Charles ou d'Aretha Franklin. C'est dans le but de mener à bien le vieux projet d'autobiographie – qu'ils ont envisagé depuis 1977 – que Gaye l'a invité, malgré l'interdiction à tout représentant de la presse d'accéder à son repaire belge. À peine arrivé, Ritz découvre la collection de revues porno que Marvin ne tente même pas de dissimuler. Il raconte : *"J'ai dit à Marvin, ces trucs sont malsains ! Ce dont tu as besoin, c'est d'une cure sexuelle ('sexual healing'), tomber amoureux d'une femme et remplacer la perversion par le sexe et l'amour confondus."* Aux dires de Ritz, Marvin se montre intéressé par le thème. *"Écris-moi un poème là-dessus"* lui demande-t-il. Ritz s'exécute et, selon ses dires, le texte est bouclé en une dizaine de minutes.

Le morceau est enregistré au studio Katy, à Ohain, près de Waterloo. Pour l'intro, Marvin utilise une boîte à rythmes Roland TR-808 et joue du piano électrique Fender Rhodes. Odell Brown est aux claviers, Gordon Banks à la guitare et c'est le producteur Harvey Fuqua qui chuchote les fameux *"get up, wake up"* qui scandent la chanson.

Publiée en single le 30 septembre 1982, "Sexual Healing" est extraite du dix-septième et dernier album de Marvin Gaye, *Midnight Love*, sorti le lendemain. Les deux trônent immédiatement dans les charts de plusieurs pays, avec quelques millions d'exemplaires écoulés. Une vidéo est tournée au Kursaal, le casino d'Ostende, dans laquelle une doctoresse sexy finit par succomber au charme du crooner... Ce qui n'empêchera pas ce dernier de retomber peu à peu dans la paranoïa et dans l'addiction à la cocaïne.

Mais Marvin, le chanteur de charme, le séducteur à la voix de braise est revenu. Tout le monde est content... sauf David Ritz lorsqu'il découvre que la chanson est simplement créditée Gaye-Brown et que son nom n'apparaît que dans les notes de remerciements. Après moult hésitations et des requêtes restées sans effet auprès de Marvin, il décide de le poursuivre en justice. D'autant que l'entourage du chanteur, dont Freddy Cousaert et Odell Brown, affirme que la contribution de Ritz réside dans l'inspiration du titre de la chanson.

Le 1er avril 1984, la veille de son 45e anniversaire, Marvin Gaye est assassiné par son père. Après sa mort, Ritz obtiendra gain de cause, surtout en produisant la cassette audio d'une conversation, dans laquelle on entend le chanteur lui déclarer : *"On a écrit une super chanson tous les deux !"* Son nom figure désormais dans les crédits et il finira par publier sa biographie, intitulée *Divided Soul : The life of Marvin Gaye*.

L'épisode belge de "Sexual Healing" devait faire l'objet d'un biopic réalisé par Julien Temple, avec Jesse L. Martin dans le rôle de Marvin. Le tournage a été arrêté en 2013, faute de moyens : après moult péripéties (Lenny Kravitz a été pressenti pour le rôle) et l'hostilité de la famille de l'artiste, la production a finalement décidé de se retirer du projet. Du coup, l'acteur et producteur Jamie Foxx a annoncé en 2016 la mise en chantier d'une mini-série télévisée sur la vie et la carrière du chanteur.

"Sexual Healing", la chanson, a connu de nombreuses reprises, de Soul Asylum à Michael Bolton, en passant par le groupe Max-A-Million, la chanteuse allemande Sarah Connor ou le DJ norvégien Kygo. Couronnée de nombreux prix et autres awards, elle reste la plus emblématique ballade d'un Marvin aux multiples facettes tourmentées : séducteur et croyant, junkie et érotomane, mais l'une des plus belles voix de l'histoire de la musique noire.

Melody's Echo Chamber

Emotional Eternal

DOMINO

★★★

Variations psyché

Après le réussi mais confidentiel *Bon Voyage*, album de repli moins accessible que le disque homonyme grâce auquel on l'avait découverte une fois échappée de son projet My Bee's Garden, Melody Prochet a renoncé à une retraite prématurée. Ouf. Cet *Emotional Eternal*, qui s'ouvre par le superbe chatoiement du morceau-titre, vaut le détour tant il condense tout ce qu'on aime chez la musicienne et chanteuse polyglotte. L'un des titres s'appelle "The Hypnotist" : c'est bien ce qu'est, du point de vue sonore, Prochet. S'y font entendre, ici et là, ses influences, des danses folkloriques de Béla Bartók aux propositions ovniesques de Sigur Rós, en passant par les expérimentations de Jonny Greenwood, mais aussi la pop psychédélique dont elle est, en toute discrétion, l'une des plus belles incarnations françaises d'aujourd'hui. **SOPHIE ROSEMONT**



Avi Kaplan

Floating on a Dream

FANTASY

★★★½

Americana dream

Avi Kaplan s'émancipe en solo avec un premier chapitre rêveur et solaire. Pour l'ex-bassiste-chanteur du groupe texan Pentatonix, l'écorce de ses chansons respire les ballades folk à la patine boisée et les chœurs magistralement haut perchés ("First Place I Go"). Sa voix au timbre grave et profond – quelque part entre Lee Hazlewood, Richie Havens et Richard Hawley – nous transporte, faisant immédiatement rayonner les onze chansons qui composent l'album en apesanteur. Bichonnée aux manettes par le Sudiste Shooter Jennings (le fils de Waylon), l'ambiance sonore vocalement habitée de *Floating on a Dream* s'inscrit naturellement dans la veine des Fleet Foxes ("On My Way"), comme un écrin raffiné à la texture moite et radieuse, entre mélancolie folk, racines americana et élégance gospel. Lumineux, tout simplement. **PHILIPPE LANGLEST**





Neil Young

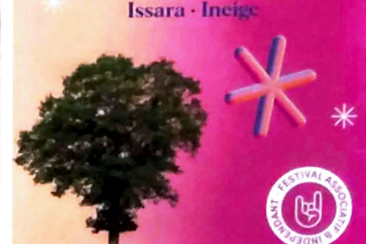
Official Release Series Volume 4

REPRISE

★★★★

Chevauchée éclectique...

Souvent sous-estimées, les années 1980 de Neil Young n'en sont pas moins riches d'une salve d'albums hautement recommandables (le monumental *Freedom*), dont trois sont réunis dans ce nouveau volume de ses *Official Release Series*, augmentés du rare EP *Eldorado*. L'éclectisme est toujours de mise dans cette livraison, qui voit le "Loner" passer de ses racines country folk avec *Hawks & Dove* (1980) au rock subsonique de *Re-Ac-Tor* (1981), mais aussi par le blues et le rhythm'n'jazz cuivré de *This Note's for You* (1988). Uniquement sorti au Japon et en Australie, *Eldorado* propose, lui, cinq titres, dont les explosifs "Cocaine Eyes" et "Heavy Love", inédits, complétés par sa relecture du vieux hit des Drifters, "On Broadway", ainsi que par "Don't Cry" et "Eldorado", tous trois inclus l'année suivante sur *Freedom*. **ALAIN GOUVRION**



Guide Musique

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

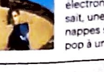
Rolling Blackouts Coastal Fever
Endless Rooms
Sub Pop



LE ROCK AUSTRALIEN garde sa forme olympique avec le nouvel album du quintette formé à Melbourne, né de jams fiévreux et électriques. Absolument irrésistible.

★★★

Maud Geffray
Ad Astra
Warriorecords



VALEUR SÛRE de la scène électronique française, Maud Geffray sait, une fois encore, marier des nappes synthétiques d'obédience pop à une techno viscérale.

★★½

Dana Gavanski
When It Comes
Full Time Hobby



NÉE AU CANADA de parents serbes, installée à Londres, cette chanteuse réinvente la tradition folk grâce à une écriture peu commune et des mélodies élégantes et senties.



★★★

Donna Blue
Dark Roses
Snowstar



SOUS INFLUENCE JOHN BARRY, ce duo néerlandais la joue Nancy Sinatra-Lee Hazlewood dans une atmosphère plus sombre, plus brumeuse et… cinématographique.



★★

Emeli Sande
Let's Say for Instance
Chrysalis/Pias

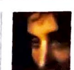


UN R'N'B de belle facture ! Emeli Sande s'aventure sur de nouvelles pistes plus synthétiques, sans oublier le formidable terreau organique qu'est sa voix.



★★

Lykke Li
Eyeye
Pias



TOUJOURS INTROSPECTIVE et gothique, toujours produite par Björn Yttling, la pop de la Suédoise sort du lot avec cet album dénué de toute coquetterie dispensable.

★★½

Brisa Roché & IX
BRMD
Art-Breaker Music



POP HÉDONISTE, décalée, hybride et multitemporelle. Brisa Roché, décidément aventurière, et le jeune producteur néerlandais Marnix Dorrestein, alias IX. Bien troussé !



★★½

Godo &
On Time
Bernarie Hills Production/Inouïe



CLAUDE GAUDEFROY alias Godo & convoque Steely Dan ou Fleetwood Mac, entouré du gratin de la scène rock anglo-saxonne : Craig Blundell, Adam Holzman ou Stu Hamm.



★★★

Fleet Foxes
A Very Lonely Solstice
Anti-



EN DÉCEMBRE 2020, le groupe folk s'est réuni le jour le plus court de l'année pour conjurer les restrictions sanitaires. Résultat : un superbe best-of acoustique ponctué de reprises.



★★★

Ibeyi
Spell 31
XL



AVEC LEUR TROISIÈME ALBUM, les filles du regretté percussionniste Anga Diaz, du Buena Vista Social Club, confirment le mysticisme de leur soul tribale et hautement rythmique.

★★½

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

EXPLORATION

SENSATION(S) FOLK…







Abigail Lapell
Stolen Time
OUTSIDE MUSIC
★★★½

UNE VOIX ÉCORCHÉE qui semble surgir de la brume, une guitare fantôme, quelques bribes de piano : c'est encore l'hiver Dieu sait où, et la musique de la Canadienne Abigail Lapell distille ses frissonnantes splendeurs. On s'y perd à plaisir, comme on se laisserait entraîner dans des rêveries languissantes. "Land of Plenty" ouvre un disque d'une beauté épurée, impalpable, notes en apesanteur et mélodies qui nous trouent le cœur. Suivent "Ships", "Pines", "Scarlet Fever"… toutes aussi fascinantes. Les musiciens, on le sent, se glissent avec précaution dans cet univers comme nul autre, jouant sur les silences, les climax, les nappes sonores. Et la jeune femme, en proie à un vague à l'âme qu'elle sublime en une poignée de chansons magiques, de nous offrir un album crépusculaire, quelque part entre Gillian Welch et Laura Veir.

ALAIN GOUVRION

© DR

Abigail Lappell



C Duncan
Alluvium
Bella Union/PIAS
★★½

Scottish tenderness

Du synthé, de la guitare acoustique, des rythmiques s'enroulant autour de mélodies gracieuses : le quatrième album du multi-instrumentiste écossais est à la hauteur de ce qu'il nous propose depuis *Architect*, paru en 2015. En plus éclectique encore : l'on passe de la synthpop de "Heaven" à la ballade existentialiste de "We Have a Lifetime", sans transitions mais avec toujours ce timbre à la douceur presque douloureuse – en témoigne le folk minimal de "The Wedding Song". Tourné vers des jours heureux qui tardent à venir, *Alluvium* s'avère néanmoins un album réconfortant, maîtrisé de bout en bout par Christopher Duncan. "Upon the Table", qui ferme l'album, s'inscrit dans les sillages vaporeux de Simon & Garfunkel et d'autres artistes qui faisaient de leur mal-être une prière universelle. **S.R.**



Thunder
Dopamine
BMG
★★★

Le plein d'hormones

Vous pilotez paisiblement votre Harley-Davidson le long de la Route 66, lorsqu'un esprit retors vous impose sournoisement d'écouter au casque un disque contemporain d'origine britannique… *Dopamine*, le nouveau double album de Thunder se fondra parfaitement dans le décor, comme en témoigne notamment le titre d'ouverture "The Western Sky", qui décrit en mode hard-FM la traversée des États-Unis que les musiciens londoniens effectuent chaque année, à moto, dans un but caritatif. En grande forme depuis son retour aux affaires, en 2015, le groupe créé en 1989 poursuit la route tracée avec l'opus précédent, *All the Right Noises* (2021) : un classic heavy rock efficace soutenu par une production quatre étoiles, qui, entre deux morceaux de bravoure ("One Day We'll Be Free Again" et "No Smoke Without Fire"), n'oublie pas également de s'accorder quelques étapes bluezy ("Even If It Takes a Lifetime"), power pop ("Disconnected") ou mid-tempo ("Unraveling"). Énorme succès en Angleterre et au Japon, mais n'ayant jamais réellement réussi à dépasser le cercle des initiés en France, Thunder jouera sur la Mainstage 1 du Hellfest, le 23 juin prochain. De quoi faire le plein d'hormones du bonheur.

DENIS ROULLEAU

© DR

Old Crow Medicine Show
Paint This Town
ATO
★★★

Remède à tous les maux

Découvert en 1998 par le musicien bluegrass Doc Watson en sortant d'une pharmacie, alors que le groupe jouait dans la rue, à Nashville, Old Crow Medicine Show sort aujourd'hui son septième album. La formation, conduite par Ketch Secor (chant-guitare), butine sur les terres fertiles d'un bluegrass roots, aux racines country-folk sous étendard americana. À l'écoute de leur nouveau répertoire, on est tout de suite emballé par la façon dont les gars d'OCMS arrivent à faire sonner aussi bien, sur chaque titre, une telle flambée d'instruments à cordes (fiddle, banjo, mandoline, harmonica, slide, dobro). Produites par les mains expertes de Matt Ross-Spang (John Prine), leurs chansons, pétries de hautes voix élastiques et de refrains increvables poussent inexorablement à taper la mesure ("Deford Rides Again"). Les titres entraînants se succèdent, ça virevolte dans les harmonies country, comme un mélange de Mumford & Sons et des Jayhawks version bluegrass. Royal !

PHILIPPE LANGLEST

Old Crow Medicine Show

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…



Fontaines D.C.

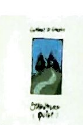
Skinty Fia

PARTISAN

★★★½

Irish trophy

Un vieux juron irlandais signifiant "la damnation du cerf" a donc servi de base au nouvel effort de ces rénovateurs du rock venus de la verte Erin. Revenus à Dublin pendant la pandémie, c'est donc à partir d'un... accordéon trouvé dans une boutique que s'est élaboré *Skinty Fia*. Mais le reste de l'album a pris forme lors de leur retour à Londres. Le résultat ? Un disque surprenant et novateur en diable, qui fusionne accordéon et electronica sombre, alt-rock des années 1990 et angoisses toutes irlandaises. Si le premier single, le sinistre "Jackie Down the Line", laissait entendre que le groupe se dirigeait vers des considérations métaphysiques tristes, les autres pistes témoignent, elles, de ce que pourrait être la prochaine évolution des désormais très demandés Fontaines D.C. **ABEL CORROYER**



Geoffrey Le Goaziou

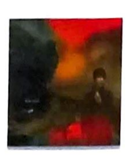
Somewhere Quiet

DAYDREAM

★★★½

Illumination

Le folk continue de séduire. La preuve avec ce jeune Nantais, qui, seul avec sa guitare et sa voix, fait briller son éclatante inspiration. Geoffrey Le Goaziou nous emmène en neuf morceaux dans son monde onirique, où la musique est réduite à son plus simple appareil. Ainsi, l'émotion transmise est pure, avec quelques nappes de clavier discrètes et des violons en soutien pour seuls fards. La guitare acoustique est claire, pour laisser les envolées vocales s'illuminer. L'artiste sait rester concis tout en prenant son temps, la preuve avec "Courtesy Life" qui dépasse les sept minutes sans jamais lasser. *Somewhere Quiet* porte parfaitement son nom. Il repose sans endormir, se fond au décor sans se faire oublier et émeut avec sincérité. **MATHIEU DAVID**



Sharon Van Etten

We've Been Going about This All Wrong

JAGJAGUWAR/MODULOR

★★★

Rock de tête

Le successeur de *Remind Me Tomorrow* (2019) va en surprendre quelques-uns, et tant mieux. De son confinement en Californie, où elle avait eu la bonne idée de s'installer peu avant la pandémie (et d'y faire construire son home studio), Sharon Van Etten a extirpé toutes ses capacités à imaginer des hymnes rock identifiables et néanmoins exigeants. Difficile de résister à "Home to Me" ou "Anything", ou, dans une veine plus folk, à "Darkish". Son titre est explicite : les êtres humains ont tendance à faire n'importe quoi, y compris avec ceux qu'ils aiment. Lucide, Van Etten traduit ces doutes et ces failles dans un rock contemporain qui s'inspire de tout ce qu'elle aimait adolescente, My Bloody Valentine ou Nick Cave, comme de son propre prisme contemporain. **S.R.**

Papa Roach

Ego Trip

NEW NOIZE/ADA WARNER

★★★½

La Californie 90's réanimée

Onzième CD en vingt-cinq ans, Papa Roach a un rythme de croisière de sorties discographiques inversement proportionnel au tempo de ses titres. Si "Kill the Noise" envoie du son d'entrée façon metal/hardcore, c'est sur "Stand Up" que les choses sérieuses commencent, avec ce mélange metal/pop West Coast, surtout avec cette touche rap dans la diction qui était la marque de fabrique, là-bas, durant les 90's. Et "Swerve" enfonce le clou avec la présence de Fever 333 & Sueco au flow typique, ouvertement plus rap encore. P.R. ne lâche rien : grosses guitares, voix basculant de la mélodie punk-rock aux syncopés initiés par Rage Against the Machine et consorts ("Dying to Believe"), énergie contrôlée... Ce mix 90's était une tuerie à l'origine et que c'est super-bon de le retrouver. **SILVÈRE VINCENT**



Mellano Soyoc

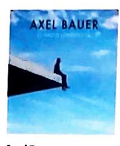
Alive

IDO/L'AUTRE DISTRIBUTION

★★★½

Totalement envoûtant

On rêvait le retour de Mona Soyoc après la fin de KaS Product, et la barre était haute. Mais dès le puissant "Enjoy", qui ouvre cet *Alive*, tout le monde est frappé : la rencontre avec Olivier Mellano (Dominique A, Daho, Brendan Perry...) est mieux qu'un rebond. "Avatar" confirme l'exploit. Mona, soutenue par des samples solides et la guitare de Mellano, laisse traîner sa voix et l'on retrouve toute l'animalité et la force de la dame. Elle s'impose et répond à chaque montée d'adrénaline provoquée par la tension rythmique ("Hearts") même quand le tempo retombe ("Come in the Winter"). Entre Björk ("No Sleeping"), Siouxsie & The Banshees ("Invulnerable", "Dragon") voire une touche de Neneh Cherry ("Come in the Winter", encore), on est envoûté. **SILVÈRE VINCENT**



Axel Bauer

Radio Londres

ACCÉLÉRATION/UNIVERSAL

★★★½

Les sanglots longs...

Le premier single de *Radio Londres* a traversé toutes les ondes FM de France en mars dernier. Derrière ce titre, Boris Bergman au texte et Axel, aux guitares et au chant. Un hommage à son père, l'homme qui a répété 517 fois *"Les Français parlent aux Français"* pendant la Seconde Guerre mondiale. Une perspective, surtout en ce moment. La voix prenante laissait augurer un album de haut vol comme Axel en a le secret, un album sans concession, direct et, comme à l'accoutumée, à la production brillante et même novatrice. Alors, certes, lui collent aux basques ses tubes – un par décennie en moyenne sur quarante ans de carrière –, il n'en reste pas moins un travail d'orfèvre, posé aussi, l'âge aidant allez savoir, très militant, sans chercher d'effets de manche – de guitare en particulier, on connaît la virtuosité de l'homme –, honnête et surtout sincère. **BELKACEM BAHLOULI**



Bertrand Belin

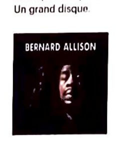
Tambour Vision

CINQ7/WAGRAM

★★★

Haute qualité

Enregistré dans le studio du musicien et désormais acteur (grâce aux frères Larrieu), le septième album de Bertrand Belin sonne comme si c'était à la fois le premier et le dernier. La pop est sous influence des Talking Heads comme de Leonard Cohen, habitée d'un sens de la chanson purement français, et par un charisme vocal de crooner (faussement) désabusé. Confectionné à quatre mains avec Thibault Frisoni, qui n'y est pas allé de main morte sur les synthétiseurs, mixé par Renaud Letang, *Tambour Vision* offre à la production hexagonale un engagement et une poésie que l'on n'entend que trop peu. Ainsi, "Carnaval", "Alléluia", "Pipe" ou "Que dalle tout" cultivent un existentialisme engagé et jamais moraliste, profondément intime mais qui nous parle à tous. Un grand disque. **S.R.**



Bernard Allison

Highs & Lows

RUF

★★★

Papa serait fier...

Le blues coule dans ses veines depuis sa plus tendre enfance. Fils du guitariste Luther Allison, styliste légendaire du Chicago blues dans les 60's, Bernard marche sur les pas de son célèbre père. À peine le bac en poche, il est enrôlé comme guitariste par Koko Taylor. À 25 ans, le fiston intègre l'écurie blues Ruf Records, où se mélangent artistes confirmés et outsiders ; de Samantha Fish à Savoy Brown, en passant par Walter Trout. Réalisé sous la houlette du producteur US Jim Gaines (Stevie Ray Vaughan) *Highs & Lows* nous offre un blues-rock taillé aussi chatoyant que suave. En virtuose, Bernard Allison déroule ses gammes sur onze titres, dont deux reprises, écrites par son paternel ("Now You Got It", "I Gave It All"). Ce dernier peut reposer en paix, l'héritage familial est définitivement entre de bonnes mains. **PHILIPPE LANGLEST**

Bernard Allison



Pink Mountaintops

Peacock Pools

ATO

★★★

Pertinence historique

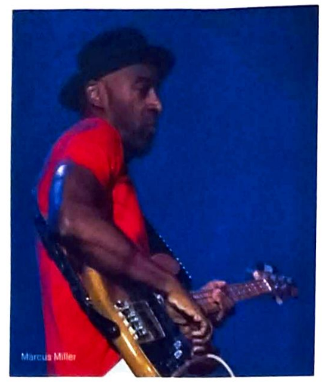
Avec *Peacock Pools*, Stephen McBean propose une nouvelle escalade à travers les différents courants du rock. Des clairières psychédéliques de "Nikki Go Sudden" et "You Still Around" au tumultueux torrent punk d'"All This Death Is Killing Me", en passant par le sommet escarpé de "Lights of the City", le parcours est imprévisible, mais le panorama toujours intéressant à admirer. En plus d'être sans cesse inspiré, le musicien canadien adapte sans cesse le son de ses morceaux, mettant en retrait son identité pour rester au service de la musique. En moins de trois quarts d'heure, Pink Mountaintops passe en revue plus de cinquante ans d'histoire du rock avec une pertinence de tout instant, sans jamais passer pour le premier de la classe. Une réussite totale. **MATHIEU DAVID**

Agenda

DESTINATION FESTIVALS

Les organisateurs des rendez-vous du printemps et de l'été ont mis les petits plats dans les grands avec des programmations détonnantes. Par SAMUEL REGNARD

NICE JAZZ FESTIVAL


Marcus Miller

MYTHES ET LÉGENDES

Après une édition intitulée "Sessions", planifiée au cours de l'automne-hiver 2021, le Nice Jazz Festival peut enfin jouir de l'été comme il se doit, à la sortie de cette crise sanitaire. L'événement phare de la scène jazz en France prépare un cru inédit, composé de pointures et de jolies trouvailles. On pense d'abord à l'iguane Iggy Pop, toujours un plaisir de le retrouver sur scène, entre titres solos et reprises des Stooges. Ou encore au bassiste de légende Marcus Miller, qui a donné la couleur au *Tutu* de Miles Davis, notamment, ou bien Curtis Harding. Le festival a aussi son lot d'artistes, d'ensembles et de trio jazzy, entre Kenny Barron, Melody Gardot, Ibrahim Maalouf ou encore Emmet Cohen et l'Avishai Cohen Trio. Pour les découvertes, on retrouvera avec surprise la chanteuse, guitariste de génie et princesse soul H.E.R., non loin de la rappeuse émergente Lous and the Yakuza, qui touche aussi aux sonorités world. Ce penchant est aussi une particularité du Nice Jazz Festival, qui comme d'habitude se déroulera sur la place Masséna et le théâtre de Verdure, non loin du quartier du Vieux-Nice. Vous l'aurez compris, la Côte d'Azur ne manquera pas de festivités cet été!

NICE JAZZ FESTIVAL
Du 15 au 19 juillet
Lady Blackbird, Curtis Harding, Ibrahim Maalouf, The Brooks, Clara Luciani, Fatoumata Diawara, Parcels, Deluxe, Celeste, H.E.R., Melody Gardot, Emmet Cohen, Anne Paceo, Avishai Cohen Trio, Kenny Barron Trio, Cimafunk, Marcus Miller, Iggy Pop, Samara Joy, Youn Sun Nah, Lous and the Yakuza...

MOGWAI
7/5 - **Paris** - Salle Pleyel
14/5 - **Mérignac** - Le Krakatoa
15/5 - **Villeurbanne** - Transbordeur
22/5 - **Lille** - Aéronef

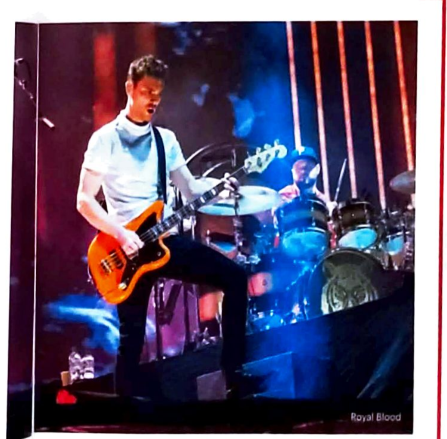
Prolifique à souhait depuis un quart de siècle, tant son parcours est rythmé autant par les albums que par les participations à des projets avec le 7[e] art, Mogwai est décidément un groupe à part, fer de lance de la "nouvelle" scène post-rock britannique. Vingt-cinq ans de carrière, ça se fête, et en live s'il vous plaît! Un retour scénique porté par un somptueux dixième album, *As the Love Continues*.

PAPILLONS DE NUIT

ÇA FAIT DE L'EFFET!

Le festival normand célèbre cette année ses 20 ans de bons et loyaux services et dévoile une affiche dirigée par la pop, dans les fourneaux depuis deux ans, Covid oblige. "*Espoir, courage et volonté, sont les trois mots qui animent les programmateurs, pour fêter vingt ans de passion, d'amitié et de paris risqués.*" En termes de programmation, la mixité est au rendez-vous, avec un penchant sérieux pour la pop (Macklemore, Angèle, Julien Doré) et quelques pépites que *Rolling Stone* se doit de soutenir : Lulu Van Trapp, Royal Blood, Berling Berlin et le duo Bandit Bandit. Tenez-vous bien : les fans des années 1970 seront à l'honneur le samedi 4 juin! En marge du festival, sera organisé sur le camping le Championnat de Normandie de... la coupe mulet. "*Du jamais vu sur un festival de musique*, rapporte l'association des Moutons électriques, partenaire du festival, sur sa page Facebook. *Ça a commencé comme une blague avec l'équipe, qui a, finalement, décidé de pousser le truc jusqu'au bout.*" Autre information importante : le festival cherche activement des bénévoles : "*Sans bénévolat, sans générosité, un festival associatif et indépendant comme Papillons de nuit ne peut exister*", écrit l'association Roc en baie, organisatrice de l'événement. Plus d'infos sur son site officiel.

PAPILLONS DE NUIT
Du 3 au 5 juin > Macklemore, Angèle, Julien Doré, Rag'N'Bone Man, Royal Blood, Dutronc & Dutronc, Fatoumata Diawara, Claire Laffut, Paula Temple, JJ Wilde, Ayron Jones, Victor Solf, Emma Peters, Bandit Bandit, Lulu Van Trapp, Berling Berlin, Aime Simone, Suzane, 47Ter...


Royal Blood

DRY CLEANING
1/5 - **Paris** - La Maroquinerie

ADELINE
2/5 - **Paris** - Le Pop Up du Label

MITSKI
2/5 - **Tourcoing** - Le Grand Mix
3/5 - **Paris** - L'Olympia

HOLY FUCK
2/5 - **Paris** - Point Éphémère

LA LUZ
2/5 - **Paris** - La Boule noire

LOW
2/5 - **Paris** - L'Alhambra

MOLLY NILSSON
2/5 - **Paris** - Trabendo
3/5 - **Nantes** - Le Ferrailleur

IGGY POP
2/5 - **Lyon** - Cité internationale
4/5 - **Clermont-Ferrand** - La Coopérative de mai
6/5 - **Besançon** - Micropolis
8/5 - **Paris** - Salle Pleyel
10/5 - **Lille** - Zénith
12/5 - **Rennes** - Le Liberté
13/5 - **Nantes** - Cité des congrès

SIMPLE MINDS
2/5 - **Lille** - Zénith
3/5 - **Bordeaux** - Arkéa Arena
5/5 - **Lyon** - Halle Tony-Garnier
6/5 - **Paris** - La Seine musicale

SLIFT
3/5 - **Paris** - Trabendo

ENCORE FLOYD
4/5 - **Angers** - Théâtre Chanzy



SQUIRREL FLOWER
4/5 - **Paris** - Le Hasard ludique

L'américaine Ella O'Connor Williams a grandi au sein d'une famille de musiciens. Elle s'est lancée dans sa propre voie musicale, proposant une musique éthérée et chaleureuse, à la profondeur émotionnelle sans pareille. En live, toute la puissance de sa musique se déploie dans un torrent de guitares. Elle a sorti cette année un EP, *Planet*, mettant à l'honneur les leftovers de son dernier long format.

5/5 - **Carquefou** - Centre des congrès de la Fleuriaye
18/5 - **Dunkerque** - Kursaal/Palais des congrès
19/5 - **Lille** - Splendid
20/5 - **Anzin** - Théâtre Watteau

PVRIS
4/5 - **Angers** - L'Alhambra

THERAPY?
4/5 - **Paris** - La Boule noire



COGNAC BLUES PASSIONS


Marcus King

GRAND CRU

Le festival a levé le voile sur les premiers noms de sa très attendue 29[e] édition, qui se déroulera du 6 au 10 juillet. Deux ans après le début de la crise sanitaire, l'événement compte bien rattraper le coup avec un cru explosif! Trois questions à Michel Rolland, son directeur programmateur.

Pourquoi faut-il venir à Cognac cette année?
D'abord parce que c'est à mon avis le plus beau festival du monde *[sourire]*! Parce que Cognac Blues Passions sait aussi rester atypique, construit de façon réfléchie dans sa programmation, où l'on retrouvera cette année, dans le désordre, Larkin Poe, Rodrigo y Gabriela, Simple Minds, Liam Gallagher, Francis Cabrel, Gérard Lanvin, Ben Harper... Rien que ces noms mettent en appétit, d'autant qu'ils seront accompagnés d'autres pépites plus talentueuses les unes que les autres, à défaut de bénéficier de la même notoriété.

Un coup de cœur particulier dans cette programmation?
J'en choisirai deux, Sunny War et Marcus King. La première parce que je trouve qu'elle a beaucoup de choses à dire. Une vraie personnalité qui a digéré toutes les musiques traditionnelles. Musicalement, ça respire la technique très pure, presque rustre mais très belle d'un John Lee Hooker, ne serait-ce que dans son jeu de la main droite avec des doigts complètement désaxés. Sinon, Marcus King, pépite de chez pépite. Si ce garçon reste bien entouré, s'il ne se brûle pas les ailes, on parlera de lui comme on a parlé d'un B. B. King ou d'un Buddy Guy.

Un événement du festival qui garde un sens particulier pour vous année après année?
Incontestablement, les soirées Groove au château. On est dans les caves voûtées du château de François I[er] et ça résonne déjà par ce qu'il s'y est passé bien avant nous. Cette scène accueille toujours des soirées particulières, deux en l'occurrence cette année, avec une programmation que l'on ne retrouvera nulle part ailleurs, que je construis moi-même, et où je propose aux artistes de se lancer dans des propositions musicales très atypiques, très peu sonorisées, quitte à se mettre en danger tant ils sont au centre du public. **X.B.**

COGNAC BLUES PASSIONS
Du 6 au 10 juillet. Grant Haua, Liam Gallagher, Kingfish, Ben Harper...

Mai 2022

BEAUREGARD



Matthiew Bellamy, de Muse

LES YEUX RIVÉS SUR LA SCÈNE

Après deux éditions fantômes, un concert unique organisé au Zénith de Paris l'an dernier, le festival le plus en vogue de la région normande depuis 2009, Beauregard, dévoile une édition 2022 vouée au succès. C'est dire, il s'en dégage un sentiment de diversité avec une légère tendance aux guitares : en témoignent Muse (pour une journée exceptionnelle intitulée "The Day Before"), Sum41, Liam Gallagher, Skunk Anansie ou encore Last Train, Madness, Cannibale, Rival Sons et les géniaux Turnstile. La pop est aussi au rendez-vous avec les divas disco Clara Luciani et Juliette Armanet, qui ont toutes deux sorti un disque dédié à la boule à facettes ; et bien sûr le hip-hop, valeur sûre, porté par Orelsan, PNL, Ninho, Josman et Dinos. À ne surtout pas manquer : la venue de General Elektriks, qui prépare un show sautillant, funky et groovy à souhait. Le tout, encadré par le magnifique château de Beauregard et ses quelque 36 hectares ! En cultivant cet esprit bucolique unique au service d'une programmation riche et variée, Beauregard veut aussi mettre en avant son écoresponsabilité, en privilégiant la nourriture locale, le commerce équitable et la réduction de son impact carbone.

BEAUREGARD
D 6 au 10 juillet > Muse, Liam Gallagher, Orelsan, Last Train, Clara Luciani, DJ Snake, Feu! Chatterton, Dinos, Madness, Jungle, General Elektriks, Laylow, Aime Simone, Juliette Armanet, Fishbach, Cannibale, -M-, PNL, Sum41, Skunk Anansie, Rival Sons, Turnstile, Oscar and the Wolf, Other Lives, You Said Strange, Vitalic...

GET WELL SOON
4/5 · **Paris** · La Gaîté lyrique
5/5 · **Lyon** · L'Épicerie moderne
6/5 · **Tourcoing** · Le Grand Mix

LOS BITCHOS
4/5 · **Lille** · Aéronef
5/5 · **Rouen** · Le 106
6/5 · **Rennes** · Ubu

TEENAGE FANCLUB
4/5 · **Lyon** · L'Épicerie moderne
5/5 · **Rezé** · Le Barakason
6/5 · **Rouen** · Le 106
7/5 · **Paris** · La Gaîté lyrique

GODFORD
5/5 · **Paris** · Trabendo

LEWIS OFMAN
5/5 · **Paris** · La Cigale

VIAGRA BOYS
5/5 · **Paris** · Élysée Montmartre

YUNGBLUD
5/5 · **Paris** · L'Olympia
6/6 · **Paris** · L'Olympia

ROVER
5/5 · **Reims** · La Cartonnerie

JONATHAN BREE
5/5 · **Lille** · Aéronef

PETER DOHERTY
5/5 · **Paris** · Le Trianon

SEVDALIZA
5/5 · **Paris** · La Gaîté lyrique

SEGA BODEGA
6/5 · **Paris** · Trabendo

BENEE
7/5 · **Paris** · Trabendo

GIRL IN RED
7/5 · **Paris** · La Cigale

MOTOCULTOR FESTIVAL - Séné
7/5 · We Hate You Please Die · The Psychotic Monks · Mars Red Sky

WARMDUSCHER
7/5 · **Paris** · Petit Bain

LUIS VASQUEZ (THE SOFT MOON)/VEIK
7/5 · **Paris** · La Maroquinerie

SEASICK STEVE
7/5 · **Villeurbanne** · Transbordeur
9/5 · **Grenoble** · La Belle Electrique
10/5 · **Marseille** · Espace Julie

INDIGO DE SOUZA
7/5 · **Paris** · Le Hasard ludique

LES EMBELLIES FESTIVAL - Lyon
7/5 · Stuffed Foxes · Grive · Bantam

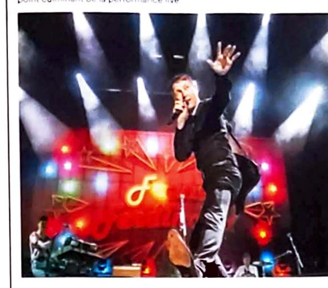
JOHN BUTLER
7/5 · **Nancy** · L'Autre Canal

LES VOIX DE L'AUTRE - Le Thoronet
8/5 · Piers Faccini · Maliz Ziad · Christine Zayed · Lucis Antunes

TRAVIS
8/5 · **Paris** · Le Trianon

© ANGEL MARCHINI/SOPA IMAGES · XAVI TORRENT/REDFERNS

FRANZ FERDINAND
4/5 · **Dijon** · Zénith
6/5 · **Lille** · Zénith
7/5 · **Rouen** · Zénith
Le groupe écossais est de retour avec un disque best of événement, dédié aux fans de la première heure, accompagné de sa tournée des Zénith en France ! Un rendez-vous incontournable rien que pour le titre explosif "Take Me Out", presque l'hymne rock de ces quinze dernières années, point culminant de la performance live.



CHRISTIAN LEE HUTSON
8/5 · **Paris** · La Boule noire

CRACK CLOUD/MARIO D
8/5 · **Amiens** · Lune des pirates

BLACK MARBLE
9/5 · **Paris** · Trabendo

JAMES BLAKE
9/5 · **Paris** · Salle Pleyel

WORKING MEN'S CLUB
9/5 · **Paris** · Petit Bain
10/5 · **Nantes** · Stereolux
11/5 · **Rouen** · Le 106

SPECTOR
9/5 · **Paris** · Supersonic

WARPAINT
9/5 · **Paris** · La Cigale

NOVO AMOR
9/5 · **Paris** · La Gaîté lyrique
10/5 · **Tourcoing** · Le Grand Mix

CLAP YOUR HANDS SAY YEAH!
9/5 · **Paris** · La Maroquinerie

GOD IS AN ASTRONAUT
10/5 · **Paris** · Petit Bain
11/5 · **Angoulême** · La Nef
19/5 · **Lyon** · Ninkasi Gerland/Kao

BLOC PARTY
10/5 · **Paris** · Salle Pleyel
11/5 · **Lille** · Aéronef

JOHN BUTLER
10/5 · **Clermont-Ferrand** · La Coopérative de mai

EARTHLESS
11/5 · **Paris** · La Maroquinerie

INHALER
11/5 · Nîmes · Paloma

TOMMY GENESIS
11/5 · **Paris** · Trabendo

SAINT MOTEL
10/4 · **Paris** · La Maroquinerie

LEMONHEADS
11/5 · **Colmar** · Le Grillen

CALEXICO
12/5 · **Paris** · Le Trianon

STÖNER/SLOMOSA
12/5 · **Paris** · Le Nouveau Casino

KALIKA
12/5 · **Paris** · La Maroquinerie

PETER HOOK & THE LIGHT
12/5 · **Lille** · Aéronef
13/5 · **Rennes** · Ubu
14/5 · **Lorient** · Hydrophone
25/5 · **Paris** · Bataclan

DODIE
12/5 · **Paris** · La Cigale

THE LUKA STATE
12/5 · **Paris** · Les Étoiles

IAN CAULFIELD
12/5 · **Roubaix** · La Cave aux poètes

SLIFT/ÉTIENNE JAUMET
12-13/5 · **Sannois** · EMB

JULIEN BAKER
13/5 · **Paris** · Trabendo

THE COURETTES
13/5 · **Paris** · Gibus Live

FONTANAROSA
13/5 · **Lyon** · Sonic

L.A. WITCH
13/5 · **Paris** · Petit Bain

HOORSEES
13/5 · **Paris** · Point Éphémère

CHESTER REMINGTON/OTTIS CŒUR
13/5 · **Saint-Brieuc** · Bonjour Minuit

DANIEL ROSSEN
14/5 · **Paris** · Café de la danse

VUNDABAR
14/5 · **Ris-Orangis** · Le Plan

WET LEG
14/5 · **Paris** · Point Éphémère

JESSIE LEE & THE ALCHEMISTS
14/5 · **Compiègne** · Ziquodrome
31/5 · **Paris** · New Morning

JOHN BUTLER
14/5 · **Montpellier** · Le Rockstore
26-27/5 · **Paris** · Le Trianon

TROY VON BALTHAZAR
15/5 · **Paris** · Petit Bain

PORCHES
16/5 · **Paris** · La Maroquinerie

DIIV
16/5 · **Tourcoing** · Le Grand Mix
18/5 · **Strasbourg** · La Laiterie
20/5 · **Lyon** · Ninkasi Gerland/Kao
21/5 · **Clermont-Ferrand** · La Coopérative de mai
23/5 · **Hérouville-Saint-Clair** · Big Band Café
24/5 · **Rouen** · Le 106
25/5 · **Cenon** · Le Rocher de Palmer

JEFF BECK
18/4 · **Paris** · AccorHotels Arena
14/7 · **Saint-Julien-en-Genevois** · Guitare en scène
23/7 · **Vitrolles** · Jardins sonores
24/7 · **Marciac** · Jazz in Marciac
25/7 · **Paris** · L'Olympia
Le retour d'un grand mage de la guitare ! Pour cette toute nouvelle tournée, armé de sa Fender chargée à bloc, le guitariste britannique de renom, pilier des Yardbirds, reviendra donc là où s'était déroulé son dernier passage dans la capitale, il y a déjà quatre ans. Soyez-en sûrs, il privilégiera les classiques de son répertoire ; le dernier album en date, *Loud Hailer*, est sorti en 2016. Le jeu de Beck, libre et spontané, parsemé de riffs ciselés et de refrains fédérateurs, enchantera les quelques chanceux qui pourront le voir, cet été, dans l'Hexagone.

FLORENCE & THE MACHINE
4/5 · **Paris** · Le Hasard ludique
14/11 · **Paris** · AccorHotels Arena
La chanteuse, autrice et reine folk-rock, Florence Welch, a annoncé son retour avec un nouvel album, *Dance Fever*, prévu pour le 13 mai. Un "conte de fées", a-t-elle déclaré, composé de 14 titres, écrits et composés en plein confinement. Cette nouvelle ère s'inspire de la manie dansante, phénomène observé entre les XIVe et XVIIIe siècles ; signe qui indique que son concert à Paris ne pourra être qu'une grande célébration.



CARCASSONNE


Jack White

GUITARES ANTIQUES !

Quel plaisir d'accueillir à nouveau ce festival culte, l'un des rendez-vous sudistes incontournables de cet été ! À l'affiche, un guitariste des plus prestigieux au monde, Jack White, qui viendra défendre son répertoire solo et quelques pépites, bien sûr, de son groupe phare fondé avec Meg White, The White Stripes. Cerise sur le gâteau : il sortira un nouvel album, *Entering Heaven Alive*, le 22 juillet, quelques jours après son passage à Carcassonne. Nul doute qu'il offrira à ses fans français quelques nouveautés et réjouissances... Au programme également, le trop rare John Legend, qui s'y produira pour la première fois, mais aussi Rag'N'Bone Man, qui est revenu l'an dernier avec un nouvel opus. Enfin, comment ne pas mentionner le duo Dutronc & Dutronc : Jacques et Thomas se rejoindront sur scène pour interpréter leurs titres respectifs et quelques reprises et standards. Les deux musiciens sont des habitués du Festival de Carcassonne, pour y être passés en solo ou encore dans le cadre du dernier concert des Vieilles Canailles pour Jacques Dutronc. Un retour donc très attendu.

FESTIVAL DE CARCASSONNE
Du 5 au 31 juillet > Jack White, Dutronc & Dutronc, John Legend, Deep Purple, Orelsan, Ben Harper & The Innocent Criminals, LP, Rag'N'Bone Man, Julien Doré, Mika...

© ROB VERHORST · JEFF KRAVITZ/FILMMAGIC · JO HALE/GETTY IMAGES · ELENA DI VINCENZO/ARCHIVIO FRANCESCO PRANDONI/REDFERNS · KAM TORRENT/WIREIMAGE

26/5 · **Ramonville** · Le Bikini
27/5 · **Istres** · L'Usine
28/5 · **Montpellier** · Le Rockstore

MATTIEL
16/5 · **Lille** · Aéronef
18/5 · **Paris** · La Maroquinerie

PATRICK WATSON
16-17/5 · **Nantes** · Le Lieu Unique/L'usine Lu

DECLAN MCKENNA
16/5 · **Nantes** · Stereolux
18/5 · **Paris** · Élysée-Montmartre
19/5 · **Tourcoing** · Le Grand Mix

OUSTAF
16/5 · **Amiens** · Lune des pirates

SUEDE
16/5 · **Paris** · Salle Pleyel

ADAM GREEN
17/5 · **Paris** · Trabendo
18/5 · **Tourcoing** · Le Grand Mix

THE CLOCKWORKS
17/5 · **Lille** · Aéronef

TEMPERS
18/5 · **Paris** · Point Éphémère

BLACK MIDI
18/5 · **Lille** · Aéronef

CLAUD
19/5 · **Paris** · La Boule noire

CANNIBALE
19/5 · **Alençon** · La Luciole
23/5 · **Paris** · La Maroquinerie

MUDDY MONK
19/5 · **Paris** · La Cigale

MORCHEEBA
19/5 · **Perpignan** · El Mediator
20/5 · **Istres** · L'Usine
21/5 · **Châteaurenard** · Salle de L'Étoile
22/5 · **Ramonville** · Le Bikini
24/5 · **Mérignac** · Le Krakatoa

PZZLE FESTIVAL - Tourcoing
20-21/5 · SQUIDS + SUUNS

LES 3 ÉLÉPHANTS FESTIVAL - Laval
20/5 · Disiz la Peste · NTO · Malik Djoudi · Kalika · Bianca Costa · Rouquine · Aimé Simone · La Jungle · TV Priest · Lido Pimienta · Brasier
21/5 · Laylow · La Fève · Vitalic · Dombrance · Gwendoline · Suuns · Soja Triani

WHITE LIES
20/5 · **Mérignac** · Le Krakatoa
21/5 · **Rennes** · L'Antipode
22/5 · **Tourcoing** · Le Grand Mix
Le groupe de post-punk britannique est de retour et réserve toute son énergie pour la scène en travaillant sur des synthés, des nappes électroniques ou des sonorités 80's. À cause du confinement, White Lies a été forcé de bosser séparément et un nouvel album est né : *As I Try Not to Fall Apart*. Un disque à la fois rock, électro-pop et teinté de funk groovy.

OSCAR & THE WOLF
20/5 · **Paris** · La Cigale

JOHNNY MAFIA/WE HATE YOU PLEASE DIE/COSSE
20/5 · **Paris** · Le Trianon

YOU SAID STRANGE
20/5 · **Besançon** · La Rodia

LES ARTS S'EN MÊLENT - Les Landes-Genusson
21/5 · Deluxe · KO KO MO · No One Is Innocent · Stephane · Tricot Combo

JESSY LANZA
21/5 · **Paris** · Badaboum

PARQUET COURTS
21/5 · **Paris** · Le Trianon
31/5 · **Tourcoing** · Le Grand Mix

PEACH PIT
21/5 · **Paris** · La Maroquinerie

KEVIN MORBY
21/5 · **Biarritz** · Atabal
22/5 · **Montpellier** · Le Rockstore
23/5 · **Bordeaux** · Rock School Barbey
24/5 · **Paris** · Bataclan

THE DEVILS
22/5 · **Marseille** · Le Molotov

TOM IBARRA
22/5 · **Paris** · Baiser salé

THE ACADEMIC
23/5 · **Paris** · La Boule noire

MEN I TRUST



GARY CLARK JR.
25/6 · **Clisson** · Hellfest
26/6 · **Paris** · L'Olympia
Le guitariste texan, connu pour ses engagements, enchainera deux scènes - deux ambiances - cet été en France. D'abord chez les "métalleux", à Clisson, pour le Hellfest, puis le lendemain dans la capitale. Gary Clark Jr., ne démérite pas son Grammy pour la meilleure performance rock, tant il flamboie sur scène, muni de sa guitare, aux couleurs d'un blues flirtant entre le hip-hop et le jazz.

FESTIVAL DJANGO REINHARDT


Melody Gardot

JAZZ ET PLUS !

De nombreux artistes français et internationaux viendront chanter et faire vibrer les instruments au nom de leur amour pour la figure mythique, Django Reinhardt. "*Cette pandémie nous a obligés à nous repenser, à savoir qui nous sommes et ce que nous avons à proposer*, ont déclaré les organisateurs. *Après tout, notre festival répond aussi à des besoins humains essentiels, se retrouver et vibrer ensemble au son de la musique et du jazz.*" Le Festival Django Reinhardt, installé à Fontainebleau, en a vécu des événements : des éditions sous la pluie, des concerts mémorables à guichets fermés... "*Le tout, c'est de garder notre identité (...) Notre histoire, c'est la diversité de ce que nous proposons... et cette proposition est unique !*" Ainsi, cette édition 2022 s'illustre via le jazzman britannique Jamie Cullum, la chanteuse américaine Melody Gardot, le groupe touche-à-tout français Magma, le guitariste jazz manouche alsacien Tchavolo Schmitt, ou encore le musicien néerlandais Stochelo Rosenberg. D'autres artistes sont à noter : Anne Paceo, Samy Daussat, Jimmy Rosenberg, Fiona Monbet, Robin McKelle, Cimafunk... Bien sûr, le festival réserve son lot de nouveautés : deux scènes, deux espaces dédiés et complémentaires : la Scène des luthiers, qui viennent de toute l'Europe, et la Scène Django, la "big stage", celle des légendes et le jazz d'aujourd'hui.

FESTIVAL DJANGO REINHARDT
Du 23 au 26 juin > Jamie Cullum, Magma, Rhoda Scott Lady All Stars, Anne Paceo "S.H.A.M.A.N.E.S.", Melody Gardot, Cimafunk, Stochelo Rosenberg, Titi Robin & Ma Gavali, Tchavolo Schmitt.

HELLFEST

DOUBLE ÉDITION EXCLUSIVE

À l'approche de la double édition du Hellfest s'étendant du 17 au 26 juin et réunissant des pointures internationales, telles que Metallica, et françaises, comme Gojira, *Rolling Stone* a contacté Ben Barbaud, tête pensante du festival. Il nous délivre ses attentes et ses impressions sur cette édition inédite, après deux années d'inactivité.

Qu'est-ce que ça fait de reprendre "enfin" du service ?

On est très contents de reprendre, après plusieurs mois de chômage partiel pour certains. Les deux années passées, nous avions une épée de Damoclès au-dessus de nous, parfois nous y croyions moins, mais nous travaillions avec du baume au cœur. Nous ne nous sommes pas facilité les choses avec une double édition pour la reprise, avec dix jours de travail non-stop. Cela dit, c'est excitant, nous sortons de notre zone de confort, la gestion est différente. Il me semble que c'est la première fois qu'un festival en France décide de faire ça. En plus, le festival est complet.

Parlons de la programmation.

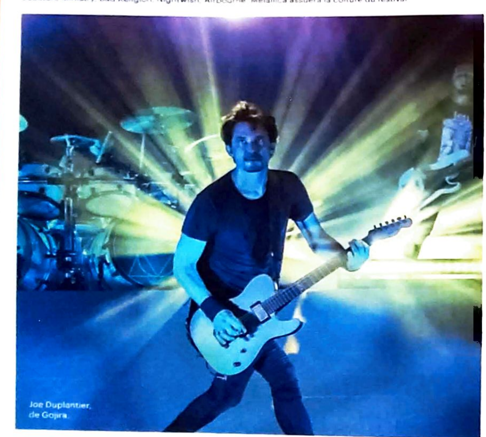
Nous sommes extrêmement contents d'avoir Metallica pour la première fois, qui est un groupe fédérateur pour les fans. La principale difficulté du Hellfest réside dans le renouvellement de l'affiche, étant donné que nous accueillons plus 170 artistes par an. Gojira est aussi présent parmi les têtes d'affiche. C'est le porte-étendard du metal français à travers le monde. Ce sera leur première date française pour promouvoir leur nouvel album, et une première pour le Hellfest d'avoir un groupe français à une telle place.

Quelles sont vos attentes ?

Du beau temps ! Avoir du beau temps dix jours consécutifs, à Clisson, est loin d'être une évidence, donc j'ai une petite appréhension. Je n'ai pas d'inquiétude pour le reste, j'ai une confiance totale en notre équipe et nos bénévoles pour cette édition, qui s'annonce comme l'édition du siècle. En plus d'être la première de Metallica, c'est l'unique fois avec deux éditions consécutives. Il ne lui manque plus que le soleil !

M.D.

HELLFEST
Du 17 au 19 juin et du 23 au 26 juin > Gojira, Korn, Deftones, Volbeat, Judas Priest, The Offspring, Deep Purple, Five Finger Death Punch, Dropkick Murphys, Puscifer, Scorpions, Nine Inch Nails, Guns N' Roses, Alice Cooper, Sabaton, Ministry, Bad Religion, Nightwish, Airbourne. Metallica assurera la clôture du festival.



Joe Duplantier, de Gojira.

25/5 · **Paris** · Trabendo

NADA SURF
25/5 · **Nantes** · Stéréolux
27/5 · **Mérignac** · Le Krakatoa
29/5 · **Montpellier** · Le Rockstore
30/5 · **Paris** · Bataclan
31/5 · **Grenoble** · La Belle Électrique

LINDSEY BUCKINGHAM
25/5 · **Paris** · La Cigale



PRIMUS
24/9 · **Paris** · L'Olympia
Pour les nostalgiques. Après avoir repris *Animals* des Pink Floyd, le groupe de rock progressif Primus prépare son retour sur scène, avec ce concert exceptionnel à Paris. Ils rendront cette fois-ci hommage à Rush, leur groupe de chevet, en interprétant dans son intégralité l'album culte *A Farewell to Kings*, ainsi qu'une poignée de titres de leur propre catalogue. Une belle relecture en perspective.



ARCHIVE
12/11 · **Ramonville** · Le Bikini
13/11 · **Cenon** · Le Rocher de Palmer
14/11 · **La Rochelle** · La Sirène
15/11 · **Rennes** · Le Liberté
16/11 · **Clermont-Ferrand** · La Coopérative de mai
18/11 · **Lyon** · Cité internationale
19/11 · **Nancy** · L'Autre Canal
21/11 · **Saint-Herblain** · La Carrière
22/11 · **Rouen** · Le 106
23/11 · **Lille** · Aeronef
25/11 · **Paris** · Accor Arena
À l'occasion de la sortie d'un nouveau double album tout simplement colossal, intitulé *Call to Arms & Angels*, le groupe britannique a annoncé une tournée tout aussi conséquente, qui arrivera à son apogée fin novembre, à Paris. Après avoir fêté ses 25 ans en 2021, Archive compte bien débuter ce nouveau chapitre en force, entre synthés atmosphériques et instru toujours aussi envoûtantes. Incontournable.

LA MAGNIFIQUE SOCIETY



Black Pumas

CHAMPAGNE !

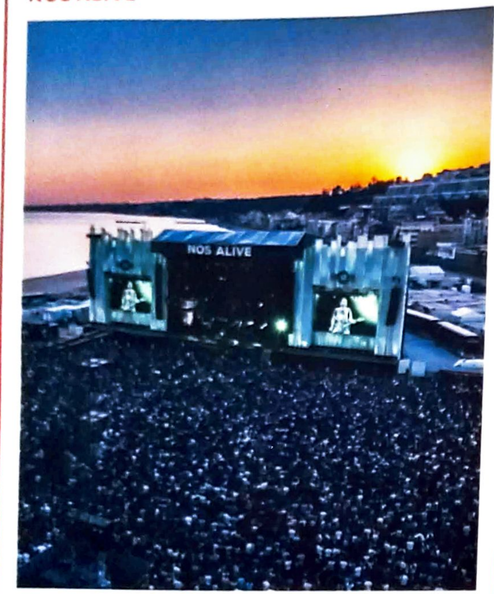
Petit festival devenu grand. Autant le dire d'emblée : La Magnifique Society s'est construit, en à peine cinq ans (le festival s'est lancé en 2017), une solide réputation. Situé en plein cœur du très joli parc de Champagne, à Reims, l'événement aura essuyé les conséquences du Covid mais reste debout, plus fort que jamais, brandissant l'édition 2022 comme preuve irréfutable. Le line-up est impressionnant : la légende du jazz Herbie Hancock viendra poser son empreinte, le side project de membres de Radiohead, The Smile (composé de Thom Yorke, Jonny Greenwood et Tom Skinner) sera aussi présent – les gars ont choisi La Magnifique et une poignée d'autres dates en France, à ne surtout pas manquer, donc – mais aussi les rois du R'n'B et du hip-hop alternatif, The Black Eyed Peas, grosse pointure américaine, répondront à l'appel. Sans doute, La Magnifique Society n'aura jamais paru aussi diversifiée, notamment via ses *middle names* plutôt excitants : le rappeur de tous les succès Laylow, le caméléon pop Remi Wolf, mais aussi Mad Foxes et Courtney Barnett, qui viendront faire gronder les guitares, non loin des expérimentations jazzy de Badbadnotgood. Un kaléidoscope euphorisant !

LA MAGNIFIQUE SOCIETY
Du 24 au 26 juin > The Smile (Thom Yorke, Jonny Greenwood, Tom Skinner), Black Eyed Peas, Juliette Armanet, Badbadnotgood, Herbie Hancock, Clara Luciani, PNL, Laylow, Remi Wolf, Black Pumas, Mad Foxes, Courtney Barnett, Benjamin Epps, Josman...





NOS ALIVE



LISBONNE ROCK !

À partir du 6 juillet, la capitale portugaise va vibrer au son de l'un des plus grands festivals rocks européens ainsi sont attendus, sur les rives de la cité atlantique, The Strokes, The War on Drugs, Stromae, Florence + The Machine, Metallica... En tout, près de cinquante groupes et des têtes d'affiche remarquables. Et outre la programmation très haut de gamme, le festival se targue d'être aussi l'un des plus conviviaux, avec une ambiance festive permanente pour mieux célébrer toutes les musiques, des grandes superstars aux groupes alternatifs. Mieux, le rendez-vous propose également des solutions d'hébergement très étudiées, avec un partenariat conclu avec le Lisboa Camping & Bungalows, situé à Monsanto, à cinq minutes du site, et dont les transferts entre les différents lieux sont assurés gratuitement.

Ce camping quatre étoiles (classement le plus élevé au Portugal), considéré comme l'un des meilleurs d'Europe, est en outre équipé d'une piscine, d'un espace de restauration, d'un pavillon de bain, de courts de tennis et même d'un minigolf ! Associant musique et arts – un petit parfum de Woodstock planera donc – le festival se déroule sur la Promenade maritime d'Algés, le long du Tage, tout près de Lisbonne.

Depuis sa création, à la fin des années 2000, NOS Alive a accueilli Pearl Jam, Linkin Park, The Smashing Pumpkins, The White Stripes, Foo Fighters, Iggy & The Stooges, Muse, alt-J, Ben Harper et bien d'autres groupes de tout premier plan. Outre son côté écoparticipatif et écoresponsable, il est aussi l'occasion pour beaucoup de découvrir Lisbonne – sa gastronomie, ses monuments – en parallèle des nombreuses activités qui sont proposées sur le site même et autour de l'événement, notamment des espaces consacrés aux arts et aux plasticiens.

NOS ALIVE
Du 6 au 10 juillet • Stromae, Fontaines DC, Jungle, The Strokes, The War on Drugs, Modest Mouse, Jorja Smith, Florence + The Machine, alt-J, Seasick Steve, Inhaler, Metallica, Royal Blood, Tom Misch, St. Vincent, Moses Sumney, Hobo Johnson, Sea Girls, The Lovemakers, Imagine Dragons, Parcels, Caribou, Haim, Phoebe Bridgers, Two Door Cinema Club.



KOMODOR
27/5 · **Rennes** · Penny Lane Pub
Douarnenez abrite 14 000 habitants – et, depuis les années 1980, plusieurs dizaines de groupes de rock. Le dernier en date s'appelle Komodor, un divin concentré de seventies et de garage. Les cinq musiciens seront en concert sur leurs terres, à Rennes, à la fin du mois de mai. Et ils ont tous les codes des plus délicieuses sonorités vintage : des guitares brutes, des voix doublées et un groove hippie. À découvrir, si ce n'est pas déjà fait !

LIGABUE
26/5 · **Paris** · Bataclan

LES MOISSONS ROCK · ***Juvigny***
27/5 · Tadaga Jones · Skip The Use · The Luka State · Imparfait

KIM GORDON
30/5 · **Paris** · La Gaîté lyrique

THE NATIONAL
30-31/5 · **Paris** · Salle Pleyel

THE KVB
30/5 · **Paris** · Petit Bain
31/5 · **Bordeaux** · I Boat

BEACH HOUSE
31/5 · **Paris** · L'Olympia

FAYE WEBSTER
31/5 · **Paris** · Point Éphémère



CAT POWER
29/5 · **Paris** · Salle Pleyel
31/5 · **Clermont-Ferrand** · La Coopérative de mai
La songwritrice a écrit et enregistré à Miami et à Los Angeles son nouvel album, Wanderer, qui marque le retour remarquable d'une voix américaine emblématique. Elle le défendra sur scène ce printemps.

EUROPAVOX

L'EUROPE DE LA MUSIQUE

"Depuis sa naissance, en 2006, Europavox s'est toujours efforcé de défendre une vision artistique, humaine et citoyenne de l'Europe – jamais partisane ou institutionnelle", explique d'emblée François Missonnier, directeur de l'association Europavox. Car ce rendez-vous atypique a pour ambition de partager la richesse et la diversité de la production musicale européenne et tournera dans sept pays avec des affiches différentes. Cela débutera en Roumanie, à Bucarest, les 4 et 5 mai au Control Club, avant de se poursuivre les 20 et 21 mai à Vilnius, lors du festival Art Factory Loftas. Puis ce sera la Tournée océane dans le cadre de la saison France-Portugal avec des dates en France – à La Rochelle, Brest et Bordeaux. Et enfin à Bologne, en Italie, avant d'arriver à Clermont-Ferrand du 1er au 3 juillet prochains.

"Nous produisons, avec des partenaires locaux, des festivals Europavox dans sept pays dont la France, mais aussi beaucoup d'événements, qu'ils soient physiques ou digitaux, comme à l'occasion de la Journée de l'Europe, le 9 mai", explique le directeur. Dès le samedi 7 mai, des concerts gratuits seront organisés sur le parvis de l'Hôtel de Ville, à Paris, dans le cadre de cette Journée de l'Europe. "Nous cherchons à faciliter et à orchestrer la mise en relation des artistes de l'ensemble du continent avec les fans de musique d'autres pays, d'autres cultures, s'enthousiasme Missonnier. Je veux croire que de ces rencontres naît, un peu, le sentiment d'appartenir au même ensemble, et qu'elles aiguisent la curiosité et l'envie d'aller creuser la culture de nos voisins."

Parmi les moments forts de ce rendez-vous, quinze performances se tiendront le 9 mai à l'occasion de la Journée de l'Europe dans des lieux inédits (musées, galeries, bibliothèques...) : quinze artistes venus d'autant de pays européens seront captés et diffusés en streaming sur le site et les réseaux de l'Union européenne, d'Europavox et de ses partenaires. "C'est à chaque fois le moyen de constater à quel point nous sommes proches, rappelle François Missonnier, avant de conclure : le plus fort sentiment européen est une affaire d'émotions, et ces émotions, quoi de plus fort que la musique pour les transmettre et les partager ?"

EUROPAVOX CLERMONT-FERRAND
Du 1er au 3 juillet · Angèle, Woodkid, Clara Luciani, Vald, Laylow, Jungle, Miles Kane, Laeti, Claire Laffut, Vladimir Cauchemar, Lujipeka, Pongo, Romane Santarelli...



Miles Kane sera l'une des têtes d'affiche

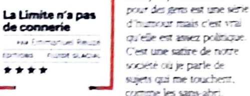
B.D.

"ON" EST UN "CON"

Le nouvel album de Rezé arrive enfin en librairie !



La Limite n'a pas de connerie
PAR Emmanuel Reuzé
ÉDITIONS Fluide Glacial
★★★★



Grand fan des Monty Python et d'humour noir, Emmanuel Reuzé, l'un des piliers de la revue *Fluide Glacial*, revient ici avec une armada de cow-boys à l'ouest, tueurs en série et autres psychopathes délirants…

APRÈS LE SUCCÈS de la série *Faut pas prendre les cons pour des gens*, Emmanuel Reuzé et ses coscénaristes poursuivent leurs détournements des thèmes et de l'imagerie de la culture populaire.

Peut-on dire que vos BD sont politiques?
Faut pas prendre les cons pour des gens est une série d'humour mais c'est vrai qu'elle est assez politique. C'est une satire de notre société où je parle de sujets qui me touchent, comme les sans-abri, l'éducation, la santé… Je ne propose pas un programme politique idéal, mais en lisant les planches, on comprend surtout dans quel monde je n'aimerais pas vivre. Ce nouvel album n'est pas aussi engagé. Mon objectif était de pousser l'humour encore plus loin dans l'absurde, sans contrainte, sans colère, juste pour le plaisir de faire rire !

Votre humour a-t-il ses limites?
Je m'autorise à aborder tous les thèmes. Si je ne parle pas d'un sujet qui me tient à cœur, c'est que je n'ai pas trouvé la bonne manière de l'évoquer. Par exemple, je cherche à écrire une histoire sur les violences conjugales mais je peine à trouver le bon angle d'attaque. C'est délicat de faire rire sur ce genre de sujets sans blesser une nouvelle fois les victimes. Mais je suis tenace, je vais bien finir par trouver…

Comment se passent les échanges avec vos coscénaristes?
En général, je leur propose un thème ou un début d'histoire et nous lançons toutes les idées drôles qui nous passent par la tête. Ils rigolent beaucoup, mais moi, je n'ai pas le temps de me marrer parce que je dois tout noter. Ils sont rapides, les salauds ! J'essaie d'être exigeant dans l'écriture, et l'humour est un travail parfois éprouvant. Vincent Haudiquet et Jorge Bernstein, et avant eux Nicolas Rouhaud, m'apportent une aide précieuse.

Et ce concours de préfaces?
En travaillant sur *L'Art du 9e art*, une parodie des manuels pour apprendre à faire de la BD, je cherchais un gag à faire sur les préfaces, mais comme il n'y avait plus de place dans le livre, j'ai gardé l'idée pour plus tard… J'ai donc proposé à dix écrivains célèbres (Kafka, Duras, Céline, Rabelais, Hugo…) de préfacer ce livre. Pour les motiver, j'ai même organisé un concours, et c'est François Rabelais qui l'a emporté. Vincent Haudiquet et Pascal Fioretto, qui sont probablement les meilleurs parodistes du monde, les ont écrites. C'est fabuleusement crédible et drôle !

Vous êtes musicien?
Pendant cinq ans, j'étais guitariste dans un groupe de stoner qui s'appelle Electric Mistress. Nous avons fait une trentaine de concerts mais notre chanteur est parti travailler à Montréal. Depuis, on cherche son remplaçant…

Vous prenez des cours de chant… saturé?
C'est une technique qui permet de donner à sa voix un effet de saturation. Un peu comme le son des guitares de hard rock, sauf que les guitaristes utilisent des pédales d'effets. Cette technique est utilisée à petite ou moyenne dose dans le jazz, le blues, le rock… et à plus forte dose dans le metal.

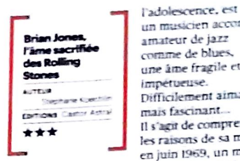
Parlez-nous de *La DisCONgraphie*…
Avec Jorge Bernstein, nous avons publié ce livre format CD où nous parodions ou inventions des pochettes de disques : "ACDéchet", "Chantal Yoda", "Boy Georges Brassens"… Jorge est le prince du jeu de mots improbable et j'ai réalisé les visuels. Je l'ai relu récemment, ce livre est vraiment très drôle.

Une phrase de Desproges qui vous ressemble?
"La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute." Je ne suis même pas allé vérifier la citation sur Google tellement je suis sûr de moi !



PAR LORAINE ADAM

LE FANTÔME DES STONES



Brian Jones, l'âme sacrifiée des Rolling Stones
AUTEUR Stéphane Koechlin
ÉDITIONS Castor Astral
★★★

SE GLISSANT dans la peau d'un étrange double fantomatique de Brian Jones, l'auteur Stéphane Koechlin signe ici, après s'être penché sur John Lee Hooker ou Bessie Smith, une très belle biographie de Brian Jones. À la fois chronologique et poétique, elle le suit dès sa naissance, en 1942, dans le Gloucestershire. Le guitariste blond comme les blés et fondateur des Stones, don juan invétéré dès l'adolescence, est un musicien accompli, amateur de jazz comme de blues, une âme fragile et impétueuse. Difficilement aimable mais fascinant… Il s'agit de comprendre les raisons de sa mort, en juin 1969, un mois après avoir quitté les Rolling Stones que Jones avait créés et façonnés, avant de se laisser ronger par ses démons. Une vie comme un roman, passionnant et véridique, livré aujourd'hui par Koechlin, qui n'en omet pas moins de brosser non seulement les portraits de son entourage, mais aussi les décors londoniens ou marocains qui ont vu passer Brian Jones – trempant sa plume dans le rock'n'roll, l'acide et le mysticisme.

SOPHIE ROSEMONT

DE EUNICE À NINA

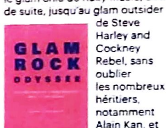


Nina Simone, mélodie de la lutte
AUTEURE Sophie Adriansen
ÉDITIONS Les Indomptées
★★

ÉCRIVAINE PROLIFIQUE, Sophie Adriansen a toujours été attentive à la cause des femmes, et le prouve encore en se penchant sur le destin de Nina Simone. Choisissant de se concentrer sur la jeunesse de la mémorable pianiste, elle explique comment Eunice Waymon devient Nina Simone, comment la petite fille timide est devenue une activiste affirmée, comment cette virtuose du piano, destinée au classique, a révolutionné la pop culture. Avant tout destiné aux néophytes ou à un lectorat adolescent, ce qui est présenté comme un roman a comme mérite de contextualiser les débuts de Nina Simone et de rappeler les ravages de la ségrégation – y compris sur la musicienne elle-même. S.R.

VELVET GOLDMINE

"CINQ DÉCENNIES de transgression(s) dans la pop culture" sont ici racontées, non sans humour et une certaine subjectivité assumée par l'auteur et musicien Gauthier Francis Dumont. S'ouvrant sur une citation d'Oscar Wilde (*"Un nouvel hédonisme, voilà ce que le siècle demande"*), l'ouvrage balaie le glam boogie de Marc Bolan, le glam androgyne de David Bowie, le glam underground de Lou Reed, le glam chic de Roxy Music, ainsi de suite, jusqu'au glam outsider de Steve Harley and Cockney Rebel, sans oublier les nombreux héritiers, notamment Alain Kan, et un tour d'horizon des manifestations glam au cinéma (entre *Phantom of the Paradise* et *Tout sur ma mère*) et dans la mode. Aussi divertissant qu'instructif. S.R.



Glam Rock Odyssée
AUTEUR Gauthier Francis Dumont
ÉDITIONS Lamarque
★★★½

SEARCHING GIL

À la recherche de Gil Scott-Heron
AUTEURS Thomas Mauceri, Seb Piquet
ÉDITIONS Les Arènes
★★★

LE "PARRAIN DU RAP" : c'est ainsi qu'est présenté Gil Scott-Heron dès l'ouverture de cette BD. Sans lui, le hip-hop conscient d'aujourd'hui ne serait pas le même… S'il a fallu attendre un retour de flamme tardif pour que tribut soit rendu à Scott-Heron, Thomas Mauceri, lui, est tombé raide de sa musique dès sa jeunesse, lors d'un séjour aux États-Unis. Et va tout faire pour le rencontrer… Ici, il est question de poésie, de rêves, de racisme, d'acharnement judiciaire sur l'esprit libre qu'était le musicien. Se concluant sur un tour de piste avec la journaliste et auteure Dorothée Nolan aussi intelligent que synthétique de sa discographie, de *Small Talk at 125th and Lenox* à *I'm New Here*, remarquablement dessiné par Seb Piquet. S.R.

LA CLASSE GLASS

C'EST L'UN DES MAÎTRES du piano (post-) moderne, qui a rendu la musique répétitive et le minimalisme accessibles au grand public. Après avoir étudié la philo et les maths, Philip Glass parfait son apprentissage musical à la Juilliard School, passe deux ans auprès de Nadia Boulanger, et, très vite, cultive la pluridisciplinarité. Il a collaboré avec les meilleurs, de Bob Wilson à Brian Eno, de Laurie Anderson à Steve Reich (avec qui la relation n'a pas toujours été sereine), d'Angélique Kidjo à Ravi Shankar. Mais il reste à part, dans une bulle aux variations d'humeur… Commentant aussi bien son parcours que son corpus musical, Sylvain Fanet décrypte d'une plume habile le mystère Glass, avant de passer "à la loupe" 33 œuvres du compositeur américain. S.R.



Philip Glass, accords & désaccords
AUTEUR Sylvain Fanet
ÉDITIONS Le Mot et le reste
★★★



BAD COPS

Sidérante enquête sur les agissements et la chute d'un commando de choc corrompu de la police de Baltimore.



PAR PHILIPPE BLANCHET

Le 1er mars 2017, huit membres d'une unité d'élite des forces de l'ordre, la Gun Trace Task Force, convoqués au bureau des affaires internes d'East Baltimore, sont arrêtés par des équipes du Swat, avant d'être menottés et accusés de corruption et racket en bande organisée. Un immense scandale, qui couvait depuis des années, mettant en cause le sergent Wayne Jenkins, son commando de choc, et plus globalement les services de la police de Baltimore, vient d'éclater. Dix ans plus tôt, en 2007, le sergent Jenkins n'est déjà plus un perdreau de l'année, et son taux de réussite en matière contre le crime impressionne ses supérieurs (rien que pour l'année 2005, notre homme a participé à plus de 400 arrestations, au rythme parfois d'une demi-douzaine par jour). Il faut dire que le policier a du pain sur la planche: les faits de violence avec arme atteignent alors des niveaux sans précédents depuis le début des années 1990, et Baltimore tourne à 300 homicides par an. Pour frapper plus fort contre les détenteurs d'armes à feu, le département de police crée alors la Gun Trace Task Force, regroupant le gratin des flics en civil de la ville et du Maryland. Le sergent Jenkins va y prospérer. Et avec zèle! Dans sa traque aux armes et à la drogue, le flic de choc, entouré d'une poignée de collègues tous aussi ripoux que lui, outrepasse en effet largement tout ce qui est légalement admis, interpelle à tour de bras (parfois sans raison), fabrique si besoin des preuves, et soigne ses statistiques, tout en pillant au passage la plus grande partie du cash et de la dope trouvés lors de leurs opérations. Le tout avec un sentiment d'impunité totale. Au fil des années, le racket tourne à la razzia. Et les bavures vont se multiplier, poussant le FBI à s'intéresser de plus près à ces flics truands dignes des meilleurs épisodes de *The Shield*. Jusqu'à ce 1er mars 2017, où Jenkins et sa garde rapprochée tombent définitivement (Jenkins purge actuellement une peine de vingt-cinq ans de détention dans un pénitencier perdu de l'Arizona).

Au moment de l'arrestation de Jenkins et de ses collègues, Justin Fenton est depuis une dizaine d'années reporter chargé des affaires criminelles au *Baltimore Sun*, et s'est déjà illustré en étant finaliste du prix Pulitzer pour ses reportages sur les émeutes qui ont enflammé la ville, au printemps 2015 (suite au décès d'un jeune homme de 25 ans, blessé à mort par des policiers!). Le journaliste est donc aux premières loges pour tout ce qui touche de près ou de loin aux activités de la police de la ville. Pourtant, en 2017, lorsqu'il apprend la nouvelle de l'inculpation des flics ripoux, Fenton, comme la plupart des observateurs, tombe des nues. L'enquête dans laquelle il se lance alors va mettre à jour les rouages d'un incroyable système de corruption, éclairant sous une lumière blafarde les inextricables problèmes de la lutte contre la violence et la drogue aux États-Unis. *La Ville nous appartient*, véritable modèle de journalisme d'investigation, raconte aujourd'hui dans le détail cette invraisemblable et effrayante affaire aux allures de palpitant polar. HBO ne s'y est d'ailleurs pas trompé, qui vient d'adapter le livre à l'écran, en confiant l'adaptation à Ed Burns, George Pelecanos et l'incontournable David Simon, showrunner de la légendaire série *The Wire*, et ancien reporter à la rubrique police... du *Baltimore Sun*.

La Ville nous appartient
AUTEUR Justin Fenton
ÉDITIONS Sonatine
★★★★



Les premiers des six épisodes de la mini-série *We Own This City*, avec Jon Bernthal (*The Walking Dead*, *Show Me a Hero*) et Jamie Hector (*Bosch*), sont disponibles depuis le 26 avril sur OCS.

BORN UNDER A BAD SIGN

Violence, dope, prostitution, misère: le roman noir, très noir, de l'Amérique des laissés-pour-compte de la fin des années 1970.





Les Paralysés
AUTEUR Richard Krawiec
ÉDITIONS Tusitala
★★★★

"Il se tourna vers ces rues familières. Comment faisait-on pour foutre le camp d'ici? Comment allait-il pouvoir s'en sortir sans jambes?"... Un quartier pauvre comme on en trouve dans toutes les villes des États-Unis, au tournant des seventies. Kevin a envoyé dans le décor la voiture qu'il avait volée. Son petit frère Donjie, qui l'accompagnait, a été gravement blessé et amputé des deux jambes. Quand l'adolescent revient chez lui, dans une cité pourrie infestée de rats et de cafards, l'ambiance est franchement à une version punk et grave d'*Affreux, sales et méchants*: sa mère, défoncée et avachie devant la télé, arrondit ses fins de mois en se prostituant, et sa petite sœur Charlene, violée à l'occasion par les clients de maman, élève des têtards dans la cave pour s'adonner à des expériences douteuses. Dans ce champ de ruines, Donji, *"version rétrécie de ce qu'il avait été"*, se sent plus que jamais implacablement prisonnier de la misère dans laquelle il est né... Écrivain très impliqué dans des initiatives sociales locales, Richard Krawiec est l'auteur d'une poignée de romans d'une fulgurante noirceur (*Vulnérables*, *Paria*...), que ce récit lancinant et radical risque peu de dissiper. Un choc. P.B.



Ces liens qui nous enchaînent
AUTEUR Kent Haruf
ÉDITIONS Robert Laffont
★★★½

HOLT, PETITE VILLE à 250 kilomètres de Denver, Colorado, janvier 1977. La justice attend qu'Edith Goodnough, 88 ans, soit remise de ses émotions pour lui demander des comptes sur l'incendie de sa ferme et la mort (non) accidentelle de son frère Lyman. Son voisin agriculteur, Sanders Roscoe, raconte avec ses mots la vie d'Edith. Une très longue histoire, triste comme les paysages des hautes plaines du vaste Midwest: enfance à la dure, marquée très tôt par la mort de sa mère, et surtout par la violence d'un père borné et cruel, amour pour un frère faible et vulnérable, pour lequel elle sacrifiera sa vie, se soumettant à une éternité de journées monotones, *"aussi cruelles que des enfants mort-nés"*. Kent Haruf (1943-2014) était reconnu pour son somptueux *Chant des plaines* (1999) et les romans qui ont suivi (*Colorado Blues*, *Les Gens de Holt County*, *Nos âmes la nuit*). La découverte de *Ces liens qui nous enchaînent*, première pierre d'une œuvre poignante comme un vingt-cinq centimètres d'Hank Williams, et jusqu'ici inédit en France, confirme magistralement qu'il reste à jamais comme la voix la plus bouleversante des gens d'une Amérique rurale rude et austère, terriblement authentique. P.B.

L'HISTOIRE D'HIROO ONODA – soldat japonais qui ignora que la guerre venait de prendre fin en 1945 et passa près de trente ans dans la jungle d'une île des Philippines avant de se rendre à la raison – a fait le tour du monde, et donné lieu à de nombreux ouvrages. Mais peu de ces documents ont sans doute la force et la puissance de ce livre, que signe aujourd'hui Werner Herzog. On connaît la passion du réalisateur d'*Aguirre, la colère de Dieu* ou de *Fitzcarraldo* pour les documentaires passablement barrés, genre *Grizzly Man*. Le récit retraçant, à partir du propre témoignage d'Onoda (qu'il a rencontré à Tokyo, en 1997), l'interminable enfer de ce soldat perdu, luttant au sein d'une jungle particulièrement inhospitalière contre des ennemis fantomatiques et une lancinante solitude, est à ce titre un modèle du genre. Un livre plein de lyrisme et de poésie, parfois quasi onirique, trahissant la fascination de l'auteur pour une nature hostile et les situations extrêmes, celles où se révèle le destin des hommes. P.B.

Le Crépuscule du monde
AUTEUR Werner Herzog
ÉDITIONS Séguier
★★★½



Blackwater, la Crue
AUTEUR Michael McDowell
ÉDITIONS Monsieur Toussaint Louverture
★★★



ÉCRIVAIN PROLIFIQUE, scénariste à Hollywood (*Beetlejuice*, *Tales from the Darkside*...) et proche de Stephen King, Michael McDowell (1950-1999) crée l'événement en 1983 en publiant, à raison d'un volume par mois, la mini-série *Blackwater*, saga d'une petite ville de l'Alabama, Perdito, et de la famille qui y fait la pluie et le beau temps. Le premier volume, "La Crue", baignant dans les eaux noires et l'ambiance irréelle d'une insidieuse inondation, ainsi que les deux épisodes suivants, sortent aujourd'hui sous la forme de petits poches aux vagues allures de grimoires. Les trois autres tomes suivront le mois prochain. Gothique, pop et jusqu'ici inédit en France. P.B.

DANS LE SILLAGE DE L'ATTENTAT contre *Charlie Hebdo* et de la prise d'otages de l'Hyper Cacher, Barbara, 18 ans, fille d'un acteur de cinéma, s'embarque avec son copain de lycée et fiancé Khaled, converti au jihad, dans un voyage vers le califat de l'autoproclamé État islamiste, en Syrie. Mais très vite, l'improbable pèlerinage prend d'autres directions... On le savait déjà: Théo Hakola n'est pas seulement un des piliers du rock hexagonal depuis quatre décennies (Orchestre rouge, Passion Fodder...), mais un impressionnant artiste multicarte, dont un romancier inspiré, comme le confirme cette tragicomédie moderne, sous l'œil bienveillant de Malcolm Lowry. P.B.



Sur le volcan
AUTEUR Théo Hakola
ÉDITIONS Actes Sud
★★★





Cinéma

AU BOUT DU FIL ?

Retour à Baltimore pour le showrunner David Simon vingt ans après The Wire. *Mêmes effets, mêmes conséquences ?*



PAR XAVIER BONNET

POUR À PEU PRÈS tout le monde, ça ne faisait pas un pli : après cinq saisons passées à y sillonner les faubourgs les plus mal famés et à en déterrer les méfaits les plus troubles avec *The Wire*, son créateur David Simon en avait terminé avec Baltimore. Une affaire réglée qui l'avait amené à aller voir ailleurs si les maux en tout genre étaient moins sales : la Nouvelle-Orléans (*Treme*), New York City (*The Deuce*), le New Jersey des années 1930 et 1940 (*The Plot Against America*). Seulement voilà, Simon a une marotte dans la vie, pour ne pas parler d'obsession : le dévoiement des forces de police dans leur mission quotidienne, aussi périlleuse soit-elle. Et Baltimore semble rester, année après année, un "terreau" inlassablement propice en la matière. Alors, quand une instruction judiciaire consécutive au décès suspect, en 2015, pendant une garde à vue, de Freddie Gray, un Afro-Américain de 25 ans, va indirectement mettre en lumière les exactions d'une unité de police en civil, la Gun Trace Task Force, créée spécifiquement pour débarrasser la ville de ses armes et drogues, Simon ne pouvait pas rester les stylos croisés. Quitte à inciter Justin Fenton, un journaliste du *Baltimore Sun*, rédaction à laquelle il collabora lui-même jadis, d'écrire un livre sur le sujet, sur lequel sera basé ensuite... une série. Fenton s'exécutera et *We Own This City* emprunte aujourd'hui bien plus que son titre au livre.

Rien de nouveau sous la grisaille de Baltimore, donc ? Non, et ce à plus d'un titre là aussi. C'est même une des limites auxquelles *We Own This City* se heurte assez rapidement. Des flics véreux se croyant tout permis (c'est à eux que la ville est supposée appartenir du haut de ce qu'ils imaginent être une impunité à toute épreuve), extorquant argent et drogues récupérées lors d'arrestations diverses et variées, "placement" d'armes quand se fait sentir le besoin de gonfler des statistiques et ainsi répondre à la pression des autorités municipales... On ne compte plus les scénarios qui s'y sont attaqués, avec plus ou moins de bonheur.

Afin de pallier le... manque d'originalité (relatif) de son sujet, *We Own This City* a choisi la carte du rythme haletant, enchaînant les scènes courtes – qui semblent néanmoins vouloir prendre un peu plus leur temps à partir du troisième épisode – et l'ultraréalisme. C'est là aussi à la fois sa force et sa faiblesse. Car si le développement de l'intrigue et de ses rouages impressionne dans sa volonté d'être mené tambour battant, quitte pour ce faire à cumuler les flashbacks en guise d'illustration des faits, il n'évite pas le piège d'une certaine confusion par instants et s'avère souvent un frein à la possibilité de s'attacher aux personnages embringués dans cette centrifugeuse, qu'ils penchent du bon ou du mauvais côté de la loi.

Quant au parallèle avec *The Wire*, il paraît inévitable, qu'on le "cherche" ou pas, jusqu'au choix de Simon de faire appel à certains acteurs du premier (Jamie Hector, Darrell Britt Gibson), même si c'est ici dans des partitions très différentes. *The Wire* avait bougé les lignes de la conception d'une série TV, *We Own This City* ne pourra pas en dire autant. C'était peut-être trop lui en demander.

We Own This City
SORTIE À PARTIR DU 26 AVRIL
RÉALISATION Reinaldo Marcus Green
CASTING Jon Bernthal, Wunmi Mosaku, Jamie Hector, Josh Charles
★★★½

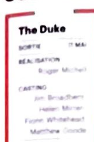


OS À TOILE

The Duke
SORTIE 11 MAI
RÉALISATION Roger Michell
CASTING Jim Broadbent, Helen Mirren, Fionn Whitehead, Matthew Goode
★★★½

LA TRAME SEMBLE trop belle pour être vraie : le vol, au début des années 1960, à la National Gallery de Londres – le seul de toute son histoire – d'un tableau du duc de Wellington peint par Goya. *"Le fait d'un gang international très bien organisé"*, assureront alors les services de police sur les dents, avant que des notes de rançon ne viennent contredire le... hum... diagnostic, en annonçant que l'œuvre serait rendue si le gouvernement britannique consentait à rendre l'accès à la télévision gratuit pour les personnes âgées. Foin d'expert du trafic d'art, donc, derrière le larcin, mais plutôt un sexagénaire du nord de l'Angleterre, Kempton Bunton de son nom, chauffeur de taxi avant qu'il ne soit viré, comme des autres postes qu'il occupera brièvement ensuite parce qu'un peu trop grande gueule, intolérant à l'injustice. Tout est ainsi en place pour favoriser une comédie comme seuls les Anglais savent en proposer, emmenée par la performance tout en patine de Jim Broadbent (dans le rôle de Bunton) et Helen Mirren (dans celui de sa femme qui n'est pas toujours son meilleur allié, *"sauf en privé"*), sur fond de drames internes et de peinture sociale qui ne mâche pas ses mots quand le besoin s'en fait sentir. X.B.


...ore un casse...


Le drame se déroule lors des manifestations contre la loi Devaquet, en 1986.

RÉALISME

DANS LA NUIT du 5 au 6 décembre 1986, Malik Oussekine, un étudiant de 22 ans sans histoires, est retrouvé mort dans un hall d'immeuble, rue Monsieur-le-Prince à Paris. Il a été pourchassé par le peloton de policiers "voltigeurs", et battu à mort. Nous sommes en pleine effervescence sociopolitique, et maître Georges Kiejman propose à sa famille d'être leur avocat. Pour que, peut-être, justice soit faite. Et qu'on comprenne ce qui a bien pu se passer, en dépit des fausses rumeurs qui courent autour de Malik. Toujours adepte d'un réalisme classieux, Antoine Chevrollier (*Baron noir, Le Bureau des légendes*) s'entoure ici des scénaristes Faïza Guène (*Kiffe Kiffe demain, La Discrétion*), Cédric Ido (*La Vie de château*) et Julien Lilti (*Hippocrate, Germinal*). Pas de pathos, pas d'effusions inutiles dans cette série de Disney+, juste les faits et une pression sous-jacente qui anime l'apparente lenteur de l'intrigue. De Sayyid El Alami à Naidra Ayadi (épatante dans le rôle d'une des sœurs Oussekine), de Slimane Dazi à Olivier Gourmet, tous les acteurs illustrent ici une France en pleine mutation à la fin des années 1980. Et une tragédie qui résonne encore très fort aujourd'hui. SOPHIE ROSEMONT

Oussekine
DIFF. 5 MAI DISNEY+
RÉALISATION Antoine Chevrollier
CASTING Sayyid El Alami, Naidra Ayadi, Malek Lamraoui, Kad Merad
★★★

IN GOLD WE TRUST

Le Secret de la cité perdue
SORTIE 20 AVRIL
RÉALISATION Adam Nee et Aaron Nee
CASTING Sandra Bullock, Channing Tatum, Daniel Radcliffe, Brad Pitt
★★★

NON, ce n'est pas un chef-d'œuvre fellinien, mais il serait bien difficile de ne pas passer un excellent moment devant ce blockbuster assumé, un "pop-corn movie" comme le dit Sandra Bullock elle-même, qui a coproduit le film. Elle y incarne Loretta, veuve depuis quelques années, auteure de romances et d'aventures dont chaque volet se vend comme des petits pains, aussi grâce à la présence du mannequin Alan (hilarant Channing Tatum) sur la couverture. Lorsqu'elle est kidnappée par un milliardaire tordu (excellent Daniel Radcliffe), ledit Alan va tout faire pour la retrouver dans une jungle hostile – où il s'agit de retrouver une cité perdue et le trésor qui va avec. Manifestement, tout le monde s'est beaucoup amusé sur le plateau (plus encore lorsque Brad Pitt fait une intervention rapide et hautement musclée) et il en va de même pour les spectateurs. Cependant, derrière l'action et l'humour, il y a un peu d'amour, certes, mais également une réflexion sur le consumérisme actuel, le tourisme de masse et les problématiques environnementales. Bref, de l'entertainment plus malin qu'il en a l'air. S.R.


De l'action ! Ici Brad Pitt poussant Sandra Bullock... dans une brouette !




Un film décalé, léger et pesant à la fois.

Limbo
SORTIE 30 MARS
RÉALISATION Ben Sharrock
CASTING Amir El-Masry, Vikash Bhai, Sidse Babett Knudsen
★★★

Bande à asile

"IL Y AVAIT PLUS DE *réseau au milieu de la Méditerranée qu'ici..."* La repartie d'un réfugié à un autre, débarqués de divers horizons (Syrie, Afghanistan, Ghana, Nigeria...) sur cette île écossaise incessamment battue par les vents résume assez bien le propos et l'ambition de *Limbo* : arriver à faire sourire avec un sujet grave, entre destins brisés et espoirs plus ou moins inaccessibles. Avec son joueur d'oud la main dans le plâtre, son fan invétéré de Freddie Mercury au point d'affubler son poulet du même prénom, sa star patentée de Chelsea qui n'en foulera pourtant jamais la pelouse, *Limbo* sait se montrer tour à tour léger et pesant, sans jamais verser dans le pathos. Derrière une loufoquerie toute british et parfaitement assumée, beaucoup est dit à travers les regards. Touchant et prenant. X.B.

INFO
BEN SHARROCK A TRAVAILLÉ UN TEMPS POUR UNE ONG DANS DES CAMPS DE RÉFUGIÉS, EN ALGÉRIE, ET A VÉCU À DAMAS, EN 2009, PEU DE TEMPS AVANT LE DÉBUT DE LA GUERRE CIVILE EN SYRIE

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

Super-trend



Lampe Quasar Petite Friture
Nous avons craqué devant cette lampe sans fil rechargeable. Sa coque en aluminium tout comme son pied sont recyclés jusqu'à 25 % et plusieurs coloris sont proposés. Les led offrent une intensité variable et la Quasar résiste aux projections d'eau. **199 €**



Capsule BOSS x Muhammad Ali
Le plus grand champion de tous les temps est à l'honneur chez BOSS. Composée de cinq pièces en édition limitée, cette collection comporte notamment des T-shirts et des sweats imprimés à l'image du célèbre boxeur. **À partir de 49,95 €**



Machine à bulles Art Sodastream
Avouez qu'elle a fière allure, cette machine, avec son look rétro. Elle permet de faire pétiller vos boissons en un clin d'œil, mais aussi de limiter l'utilisation de bouteilles en plastique avec près de 60 litres par recharge de gaz. **129,99 €**

Hi-gadget



Volkswagen T-Roc Cab
Une espèce en voie de disparition

En dehors de quelques modèles premium, le cabriolet se fait désormais rare. Bonne nouvelle, Volkswagen décline son T-Roc en version standard et cab. Les deux déclinaisons du SUV compact, qui vient d'être restylé, partagent les mêmes caractéristiques. À commencer par une finition intérieure dont la qualité perçue progresse. En attestent la partie supérieure du tableau de bord en plastique moussé avec surpiqûres, les revêtements de contre-portes en tissu ou simili cuir, ou encore la planche de bord surélevée qui accueille un écran tactile de 8'' (9,2'' sur le cab). Extérieurement, le look est désormais plus sportif avec un nouveau bouclier avant, une signature lumineuse à led et des bas de caisse contrastés. L'habitabilité est l'un des points forts de ce SUV compact, avec notamment l'un des coffres les plus grands sur le segment. Excepté pour le cab, qui est forcément amputé par la capote, que l'on peut actionner en roulant jusqu'à 30 km/h. Des 3 motorisations essence et 2 diesel, nous avons opté pour le TSI 150, qui bénéficie de la désactivation des cylindres et du mode roue libre, en attendant l'hybride. Mode Sport activé, celui-ci affiche une consommation raisonnable (7,4 l/100 km), malgré un rythme soutenu sur un parcours très vallonné. La capote triple épaisseur offre une bonne atténuation phonique, mais c'est forcément cheveux au vent que le T-Roc séduit le plus, d'autant que les remous sont limités. **À partir de 27990 €/Cab à partir de 36160 €**



Citroën C5X
Du confort mais pas que

Citroën n'a pas fait les choses à moitié pour marquer son retour sur le segment des berlines familiales. Empruntant au SUV et au break, la C5X affiche un design atypique et clivant. Longue de 4,80 m, elle se montre accueillante, notamment aux places arrière, malgré la ligne de toit fuyante et l'intégration de la batterie. La présentation est soignée, mais c'est surtout le poste de pilotage qui fait un énorme bond en avant. Alors que l'instrumentation numérique doit se contenter d'un écran de 7 pouces, l'affichage tête haute en couleur de 21 pouces est un modèle de lisibilité. Même constat pour l'infodivertissement, qui profite en outre d'une interface revue s'avérant très intuitive et parfaitement fluide. Citroën insiste sur le confort de sa C5X et... c'est une réussite totale. Associé à une insonorisation de haut niveau, l'amortissement à double butée hydraulique impressionne. Et encore plus avec l'amortissement piloté de la déclinaison hybride, ajouté aux Advanced Comfort Seats. Cette version de 225 ch couple une batterie de 12,4 kWh à un moteur électrique, qui permet de parcourir jusqu'à 55 km sans essence. Valeur que nous avons pu vérifier lors de notre essai, qui s'est d'ailleurs soldé par une consommation moyenne de 3,3 l/100 km seulement! **À partir de 32900 € (à partir de 44350 € en hybride rechargeable)**

Plein les oreilles

Les écouteurs true wireless (TW) sont les plus pratiques pour écouter de la musique... sans prise de tête.



Yamaha TW-E5B
Grâce à un transducteur de 7 mm, les TW-E5B promettent "des graves riches et une sensation tridimensionnelle". En attendant un test complet, sachez qu'ils offrent jusqu'à 30 h d'écoute, la prise en charge de Siri et de Google Assistant et la résistance à la pluie. **159 €**

Skullcandy Grind
Gardez les mains dans les poches grâce à la commande vocale "Hey Skullcandy". À cela s'ajoute une balise Tile afin de retrouver vos écouteurs si vous les égarez. Pour le reste, les Grind résistent à la transpiration et assurent jusqu'à 40 h d'écoute. **79,99 €**

Creative Outlier Pro
Abordables, ces TW proposent néanmoins un système de réduction du bruit basé sur 6 micros, des commandes tactiles personnalisables et un chargeur sans fil. Ils résistent également aux projections d'eau et à la sueur. Que demander de plus? **89,99 €**

JVC HA-A9T
Ils comptent parmi les plus abordables mais ils ne manquent de rien: commandes tactiles, résistance à la pluie, compatibilité avec les assistants vocaux et plusieurs coloris bi-tons. Le tout avec une autonomie de 30 h avec le boîtier et la recharge rapide. **49,99 €**

Audio-Technica ATH-CKS50TW
Étanches, ces écouteurs profitent de la technologie 360 Reality Audio de Sony pour une plus grande immersion. Multipoint pour une connexion simultanée à deux appareils Bluetooth, ils bénéficient aussi d'un réducteur de bruit actif et offrent jusqu'à 50 h d'écoute. **169 €**

Panasonic RZ-B210W
Vous en avez assez des écouteurs noirs? Ces intra-auriculaires sont déclinés en 3 coloris et résistent aux éclaboussures. Les RZ-B210W prennent aussi en charge les assistants vocaux et offrent jusqu'à 20 h d'autonomie grâce à la batterie de leur boîtier de recharge. **89,99 €**

Hot gadget



Nanoleaf Lines
Au rythme de la musique

Les bien nommées Lines sont des barres lumineuses à led qui s'imbriquent pour former la forme géométrique de votre choix. Le pack de démarrage comprend 9 Lines, qu'on pourra étoffer par la suite avec les kits d'extension. L'installation est un jeu d'enfant: quelques minutes suffisent pour accrocher sa création au mur à l'aide de l'adhésif fourni. Les Lines se pilotent à l'aide de l'application mobile ou via l'assistant vocal de votre choix. Les effets lumineux sont saisissants, tantôt pour éclairer la pièce, tantôt pour l'animer grâce aux effets dynamiques. Enfin, elles peuvent aussi danser au rythme de la musique ou se synchroniser avec les couleurs de votre écran. Une belle idée cadeau, dont on a bien du mal de se passer une fois qu'on y a goûté. **199,99 €**

Apple iPad Air
Que reste-t-il à l'iPad Pro?

L'iPad Air s'offre une mise à jour et adopte la 5G, ainsi que le processeur Apple M1, une puce qui anime déjà les MacBook Air, Pro et iPad Pro. Ainsi équipée, la tablette voit ses performances décuplées dans n'importe quel jeu vidéo, ou pour dessiner avec le stylet en option. L'iPad vient même chasser sur les terres du MacBook, et nous avons facilement réussi à monter une vidéo en 4K/60 fps sans ralentissement. À condition d'acquérir un clavier, iPadOS permet de travailler en affichant deux fenêtres côte à côte, même si les 10,9 pouces sont un peu justes. Dommage également que l'espace de stockage de base soit encore chiche, obligeant à passer directement à 256 Go, pour un prix qui approche alors celui de l'iPad Pro, avec Face ID et l'écran ProMotion. **À partir de 599,99 €**



Yusuf/Cat Stevens

Le chercheur de folk-rock parle d'écriture de chansons, de spiritualité et de changement climatique.

Quel est le meilleur conseil qu'on vous ait donné ?
Il me faudra puiser dans des sources prophétiques : *"Détourne-toi de ce qui te fait douter au profit de ce qui ne te fait pas douter."* Cela permet d'être calme, de se détendre.

Yusuf a récemment ressorti son album de 1971, *Teaser and the Firecat*.

Cela paraît presque facile...
Ce n'est pas facile. Parfois, il faut se battre contre soi-même, parce que votre âme ou votre désir vous poussent dans une certaine direction.

Vous avez écrit sur des sujets profonds très jeune. Qu'est-ce qui a conduit à une chanson comme "The Wind" ?
Je parle à quelqu'un. Je crois que c'est le divin, mais je n'en suis pas sûr, et pour cette raison, c'est universel. Mon but, c'était d'être capable de me détacher de mon environnement physique, du matériel. Je faisais des recherches avec beaucoup de sérieux. Je visitais des librairies ésotériques dès que j'en avais l'occasion pour trouver de nouveaux chemins vers la vérité.

Beaucoup de musiciens ont écrit des chansons sur la quête de Dieu. Vous avez suivi cette voie toute votre vie.
Je me suis effectivement efforcé, pas seulement du point de vue des paroles, mais aussi au niveau mental et spirituel, d'atteindre les idéaux de mes chansons.

Auriez-vous souhaité avoir cette certitude plus tôt dans votre vie, ou était-ce nécessaire de passer par cette recherche ?
Clairement, il fallait que je passe par tout ça. Je n'aurais pas pu écrire toutes ces super chansons ! *[Rires]* C'était important, c'était nécessaire, et il fallait qu'il en soit ainsi.

Qu'est-ce qui vous donne de l'espoir aujourd'hui ?
Greta *[Thunberg,* ***ndlr****]* est un grand signe d'espoir. J'adore la voir parler, elle assomme pratiquement les politiciens avec ses mots. Les gens s'emparent de problématiques pour dire : *"Je ne veux pas que ça continue."*

Vous avez fait face à beaucoup d'hostilité quand vous avez commencé à parler de votre foi. Pensez-vous que le monde comprenne mieux l'islam aujourd'hui ?
Nous avons un maire musulman à Londres, ce n'est pas mal. C'est au moins un progrès dans cette direction.

Que vous a appris la pandémie ?
Elle nous a appris à tous que nous pouvons changer. J'ai beaucoup de peine pour ceux qui ont été enfermés dans leurs prisons urbaines, des deux-pièces quelque part. C'est effrayant.



Que faites-vous pour vous détendre ?
Je crée, je me plonge dans Photoshop. Je regarde un peu de football. Je nage pour rester en forme. Ça ne me plaît pas de faire trente longueurs par jour, mais je le fais. J'écris également mon autobiographie.

Où en êtes-vous dans ce travail ?
Ça raconte toute ma vie. Si vous voulez tout savoir sur moi et Jimi Hendrix, tout est dedans. Quelques amis l'ont lu et m'ont dit : *"J'ai l'impression de ne pas avoir eu de vie !"*

Quels sont vos souvenirs de Jimi ?
On faisait une tournée *[au printemps 1967]*. C'était la première fois qu'il mettait le feu à sa guitare. On m'a hurlé : *"Il y a un incendie sur la scène !"* J'avais tellement peur dans ma loge, à me demander comment j'allais aborder mon set, voire si c'était vraiment la peine d'y aller... *[Rires]* On a passé de bons moments ensemble.

Écrivez-vous toujours de nouvelles chansons ?
Oui. J'en ai écrit une sur le changement climatique la semaine dernière. C'est un couple qui parle de l'ancien temps. Un peu comme "Old Friends", de Simon & Garfunkel, mais avec une réflexion sur le climat. Mes chansons vont toujours tendre vers l'idéalisme et la morale. Et les problèmes qui se mettent en travers de ce chemin.

SIMON VOZICK-LEVINSON

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS



15e EDITION ANNIVERSAIRE

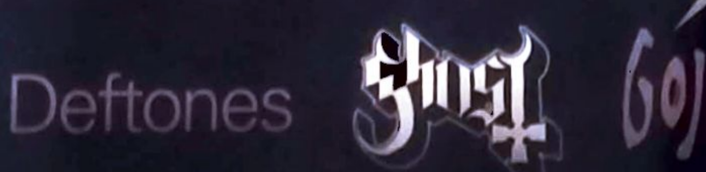
17 > 26 JUIN 2022

CLISSON FRANCE



GUNS N' ROSES

METALLICA



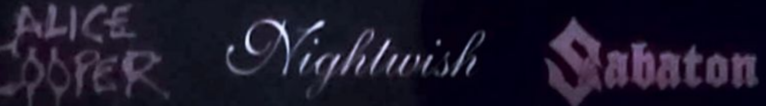
SCORPIONS

VOLBEAT

DEEP PURPLE

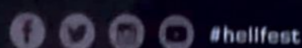


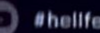
WARDRUNA



+350 GROUPES

www.hellfest.fr





#hellfest























